

The Project Gutenberg eBook of Le Tour du Monde; À travers la Perse Orientale, by Various and Édouard Charton

This ebook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this ebook or online at www.gutenberg.org. If you are not located in the United States, you'll have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.

Title: Le Tour du Monde; À travers la Perse Orientale

Author: Various

Editor: Édouard Charton

Release Date: September 10, 2009 [EBook #29950]

Language: French

Credits: Produced by Carlo Traverso, Christine P. Travers and the Online Distributed Proofreading Team at <http://www.pgdp.net> (This file was produced from images generously made available by the Bibliothèque nationale de France (BnF/Gallica) at <http://gallica.bnf.fr>)

*** START OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK LE TOUR DU MONDE; À TRAVERS LA PERSE ORIENTALE ***

Note au lecteur de ce fichier digital:

Seules les erreurs clairement introduites par le typographe ont été corrigées.

Ce fichier est un extrait du recueil du journal "Le Tour du monde: Journal des voyages et des voyageurs" (2ème semestre 1905).

Les articles ont été regroupés dans des fichiers correspondant aux différentes zones géographiques, ce fichier contient les articles sur la Perse Orientale.

Chaque fichier contient l'index complet du recueil dont ces articles sont originaires.

La liste des illustrations étant très longue, elle a été déplacée et placée en fin de fichier.

LE TOUR DU MONDE

PARIS
IMPRIMERIE FERNAND SCHMIDT
20, rue du Dragon, 20

NOUVELLE SÉRIE—11^e ANNÉE

2^e SEMESTRE

LE TOUR DU MONDE *JOURNAL* DES VOYAGES ET DES VOYAGEURS

Le Tour du Monde
a été fondé par Édouard Charton
en 1860

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

TABLE DES MATIÈRES

L'ÉTÉ AU KACHMIR PAR *M^{me} F. MICHEL*

- I. De Paris à Srinagar. — Un guide pratique. — De Bombay à Lahore. — Premiers préparatifs. — En *tonga* de Rawal-Pindi à Srinagar. — Les Kachmiris et les maîtres du Kachmir. — Retour à la vie nomade. 1
- II. La « Vallée heureuse » en *dounga*. — Bateliers et batelières. — De Baramoula à Srinagar. — La capitale du Kachmir. — Un peu d'économie politique. — En amont de Srinagar. 13
- III. Sous la tente. — Les petites vallées du Sud-Est. — Histoires de voleurs et contes de fées. — Les ruines de Martand. — De Brahmanes en Moullas. 25
- IV. Le pèlerinage d'Amarnath. — La vallée du Lidar. — Les pèlerins de l'Inde. — Vers les cimes. — La grotte sacrée. — En *dholi*. — Les Goudjars, pasteurs de buffles. 37
- V. Le pèlerinage de l'Haramouk. — Alpinisme funèbre et hydrothérapie religieuse. — Les temples de Vangâth. — Frissons d'automne. — Les adieux à Srinagar. 49

SOUVENIRS DE LA CÔTE D'IVOIRE PAR *le docteur LAMY* *Médecin-major des troupes coloniales.*

- I. Voyage dans la brousse. — En file indienne. — Motéso. — La route dans un ruisseau. — Denguéra. — Kodioso. — Villes et villages abandonnés. — Où est donc Bettié? — Arrivée à Dioubasso. 61
- II. Dans le territoire de Mopé. — Coutumes du pays. — La mort d'un prince héritier. — L'épreuve du poison. — De Mopé à Bettié. — Bénie, roi de Bettié, et sa capitale. — Retour à Petit-Alépé. 73
- III. Rapports et résultats de la mission. — Valeur économique de la côte d'Ivoire. — Richesse de la flore. — Supériorité de la faune. 85
- IV. La fièvre jaune à Grand-Bassam. — Deuils nombreux. — Retour en France. 90

L'ÎLE D'ELBE PAR *M. PAUL GRUYER*

- I. L'île d'Elbe et le « canal » de Piombino. — Deux mots d'histoire. — Débarquement à Porto-Ferraio. — Une ville d'opéra. — La « teste di Napoleone » et le Palais impérial. — La bannière de l'ancien roi de l'île d'Elbe. — Offre à Napoléon III, après Sedan. — La bibliothèque de l'Empereur. — Souvenir de Victor Hugo. Le premier mot du poète. — Un enterrement aux flambeaux. Cagoules noires et cagoules blanches. Dans la paix des limbes. — Les différentes routes de l'île. 97
- II. Le golfe de Procchio et la montagne de Jupiter. — Soir tempétueux et morne tristesse. — L'ascension du Monte Giove. — Un village dans les nuées. — L'Ermitage de la Madone et la « Sedia di Napoleone ». — Le vieux gardien de l'infini. « Bastia, Signor! ». Vision sublime. — La côte orientale de l'île. Capoliveri et Porto-Longone. — La gorge de Monserrat. — Rio 1 Marina et le monde du fer. 109
- III. Napoléon, roi de l'île d'Elbe. — Installation aux Mulini. — L'Empereur à la gorge de Monserrat. — San Martino Saint-Cloud. La salle des Pyramides et le plafond aux deux colombes. Le lit de Bertrand. La salle de bain et le miroir de la Vérité. — L'Empereur transporte ses pénates sur le Monte Giove. — Elbe perdue pour la France. — L'ancien Musée de San Martino. Essai de reconstitution par le propriétaire actuel. Le lit de Madame Mère. — Où il faut chercher à Elbe les vraies reliques impériales. « Apollon gardant ses troupeaux. » Éventail et bijoux de la princesse Pauline. Les clefs de Porto-Ferraio. Autographes. La robe de la signorina Squarci. — L'église de

D'ALEXANDRETTE AU COUDE DE L'EUPHRATE

PAR M. VICTOR CHAPOT

membre de l'École française d'Athènes.

- I. — Alexandrette et la montée de Beïlan. — Antioche et l'Oronte; excursions à Daphné et à Soueidieh. — La route d'Alep par le Kasr-el-Benat et Dana. — Premier aperçu d'Alep. 133
- II. — Ma caravane. — Village d'Yazides. — Nisib. — Première rencontre avec l'Euphrate. — Biredjik. — Souvenirs des Hétéens. — Excursion à Resapha. — Comment atteindre Ras-el-Aïn? Comment le quitter? — Enfin à Orfa! 145
- III. — Séjour à Orfa. — Samosate. — Vallée accidentée de l'Euphrate. — Roum-Kaleh et Aïntab. — Court repos à Alep. — Saint-Syméon et l'Alma-Dagh. — Huit jours trappiste! — Conclusion pessimiste. 157

LA FRANCE AUX NOUVELLES-HÉBRIDES

PAR M. RAYMOND BEL

- À qui les Nouvelles-Hébrides: France, Angleterre ou Australie? Le condominium anglo-français de 1887. — L'œuvre de M. Higginson. — Situation actuelle des îles. — L'influence anglo-australienne. — Les ressources des Nouvelles-Hébrides. — Leur avenir. 169

LA RUSSIE, RACE COLONISATRICE

PAR M. ALBERT THOMAS

- I. — Moscou. — Une déception. — Le Kreml, acropole sacrée. — Les églises, les palais: deux époques. 182
- II. — Moscou, la ville et les faubourgs. — La bourgeoisie moscovite. — Changement de paysage; Nijni-Novgorod: le Kreml et la ville. 193
- III. — La foire de Nijni: marchandises et marchands. — L'œuvre du commerce. — Sur la Volga. — À bord du *Sviatoslav*. — Une visite à Kazan. — La «sainte mère Volga». 205
- IV. — De Samara à Tomsk. — La vie du train. — Les passagers et l'équipage: les soirées. — Dans le steppe: l'effort des hommes. — Les émigrants. 217
- V. — Tomsk. — La mêlée des races. — Anciens et nouveaux fonctionnaires. — L'Université de Tomsk. — Le rôle de l'État dans l'œuvre de colonisation. 229
- VI. — Heures de retour. — Dans l'Oural. — La Grande-Russie. — Conclusion. 241

LUGANO, LA VILLE DES FRESQUES

PAR M. GERSPACH

- La petite ville de Lugano; ses charmes; son lac. — Un peu d'histoire et de géographie. — La cathédrale de Saint-Laurent. — L'église Sainte-Marie-des-Anges. — Lugano, la ville des fresques. — L'œuvre du Luini. — Procédés employés pour le transfert des fresques. 253

SHANGHAÏ, LA MÉTROPOLE CHINOISE

PAR M. ÉMILE DESCHAMPS

- I. — Woo-Sung. — Au débarcadère. — La Concession française. — La Cité chinoise. — Retour à notre concession. — La police municipale et la prison. — La cangue et le bambou. — Les exécutions. — Le corps de volontaires. — Émeutes. — Les conseils municipaux. 265
- II. — L'établissement des jésuites de Zi-ka-oueï. — Pharmacie chinoise. — Le camp de Kou-ka-za. — La fumerie d'opium. — Le charnier des enfants trouvés. — Le fournisseur des ombres. — La concession internationale. — Jardin chinois. — Le Bund. — La pagode de Long-hoa. — Fou-tchéou-road. — Statistique. 277

L'ÉDUCATION DES NÈGRES AUX ÉTATS-UNIS

PAR M. BARGY

Le problème de la civilisation des nègres. — L'Institut Hampton, en Virginie. — La vie de Booker T. Washington. — L'école professionnelle de Tuskegee, en Alabama. — Conciliateurs et agitateurs. — Le vote des nègres et la casuistique de la Constitution.

289

À TRAVERS LA PERSE ORIENTALE
PAR *le Major PERCY MOLESWORTH SYKES*
Consul général de S. M. Britannique au Khorassan.

- I. — Arrivée à Astrabad. — Ancienne importance de la ville. — Le pays des Turkomans: à travers le steppe et les Collines Noires. — Le Khorassan. — Mehhed: sa mosquée; son commerce. — Le désert de Lout. — Sur la route de Kirman. 301
- II. — La province de Kirman. — Géographie: la flore, la faune; l'administration, l'armée. — Histoire: invasions et dévastations. — La ville de Kirman, capitale de la province. — Une saison sur le plateau de Sardou. 313
- III. — En Baloutchistan. — Le Makran: la côte du golfe Arabique. — Histoire et géographie du Makran. — Le Sarhad. 325
- IV. — Délimitation à la frontière perso-baloutche. — De Kirman à la ville-frontière de Kouak. — La Commission de délimitation. — Question de préséance. — L'œuvre de la Commission. — De Kouak à Kélat. 337
- V. — Le Seistan: son histoire. — Le delta du Helmand. — Comparaison du Seistan et de l'Égypte. — Excursions dans le Helmand. — Retour par Yezd à Kirman. 349

AUX RUINES D'ANGKOR
PAR *M. le Vicomte DE MIRAMON-FARGUES*

De Saïgon à Pnôm-penh et à Compong-Chuang. — À la rame sur le Grand-Lac. — Les charrettes cambodgiennes. — Siem-Réap. — Le temple d'Angkor. — Angkor-Tom — Décadence de la civilisation khmer. — Rencontre du second roi du Cambodge. — Oudong-la-Superbe, capitale du père de Norodom. — Le palais de Norodom à Pnôm-penh. — Pourquoi la France ne devrait pas abandonner au Siam le territoire d'Angkor. 361

EN ROUMANIE
PAR *M. Th. HEBBELYNCK*

- I. — De Budapest à Petrozeny. — Un mot d'histoire. — La vallée du Jiul. — Les Boyards et les Tziganes. — Le marché de Targu Jiul. — Le monastère de Tismana. 373
- II. — Le monastère d'Horezu. — Excursion à Bistritza. — Romnicu et le défilé de la Tour-Rouge. — De Curtea de Arges à Campolung. — Défilé de Dimboviciora. 385
- III. — Bucarest, aspect de la ville. — Les mines de sel de Slanic. — Les sources de pétrole de Doftana. — Sinaïa, promenade dans la forêt. — Busteni et le domaine de la Couronne. 397

CROQUIS HOLLANDAIS
PAR *M. Lud. GEORGES HAMÖN*
Photographies de l'auteur.

- I. — Une ville hollandaise. — Middelburg. — Les nuages. — Les *boerin*. — La maison. — L'éclusier. — Le marché. — Le village hollandais. — Zoutelande. — Les bons aubergistes. — Une soirée locale. — Les sabots des petits enfants. — La kermesse. — La piété du Hollandais. 410
- II. — Rencontre sur la route. — Le beau cavalier. — Un déjeuner décevant. — Le père Kick. 421
- III. — La terre hollandaise. — L'eau. — Les moulins. — La culture. — Les polders. — Les digues. — Origine de la Hollande. — Une nuit à Veere. — Wemeldingen. — Les cinq jeunes filles. — Flirt muet. — Le pochard. — La vie sur l'eau. 423
- IV. — Le pêcheur hollandais. — Volendam. — La lessive. — Les marmots. — Les canards. — La pêche au hareng. — Le fils du pêcheur. — Une île singulière: Marken. — Au milieu des eaux. — Les maisons. — Les mœurs. — Les jeunes filles. — Perspective. — La tourbe et les tourbières. — Produit national. — Les

ABYDOS

dans les temps anciens et dans les temps modernes

PAR *M. E. AMELINEAU*

Légende d'Osiris. — Histoire d'Abydos à travers les dynasties, à l'époque chrétienne. — Ses monuments et leur spoliation. — Ses habitants actuels et leurs mœurs.

445

VOYAGE DU PRINCE SCIPION BORGHÈSE AUX MONTS CÉLESTES

PAR *M. JULES BROCHEREL*

I. — De Tachkent à Prjevalsk. — La ville de Tachkent. — En tarentass. — Tchimkent. — Aoulié-Ata. — Tokmak. — Les gorges de Bouam. — Le lac Issik-Koul. — Prjevalsk. — Un chef kirghize.

457

II. — La vallée de Tomghent. — Un aoul kirghize. — La traversée du col de Tomghent. — Chevaux alpinistes. — Une vallée déserte. — Le Kizil-tao. — Le Saridjass. — Troupeaux de chevaux. — La vallée de Kachkateur. — En vue du Khan-Tengri.

469

III. — Sur le col de Tuz. — Rencontre d'antilopes. — La vallée d'Inghiltchik. — Le «tchiou mouz». — Un chef kirghize. — Les gorges d'Attiaïlo. — L'aoul d'Oustchiar. — Arrêtés par les rochers.

481

IV. — Vers l'aiguille d'Oustchiar. — L'aoul de Kaënde. — En vue du Khan-Tengri. — Le glacier de Kaënde. — Bloqués par la neige. — Nous songeons au retour. — Dans la vallée de l'Irtach. — Chez le kaltchè. — Cuisine de Kirghize. — Fin des travaux topographiques. — Un enterrement kirghize.

493

V. — L'heure du retour. — La vallée d'Irtach. — Nous retrouvons la douane. — Arrivée à Prjevalsk. — La dispersion.

505

VI. — Les Khirghizes. — L'origine de la race. — Kazaks et Khirghizes. — Le classement des Bourouts. — Le costume khirghize. — La yourte. — Mœurs et coutumes khirghizes. — Mariages khirghizes. — Conclusion.

507

L'ARCHIPEL DES FEROÉ

PAR *M^{lle} ANNA SEE*

Première escale: Trangisvaag. — Thorshavn, capitale de l'Archipel; le port, la ville. — Un peu d'histoire. — La vie végétative des Feroïens. — La pêche aux dauphins. — La pêche aux baleines. — Excursions diverses à travers l'Archipel.

517

PONDICHÉRY

chef-lieu de l'Inde française

PAR *M. G. VERSCHUUR*

Accès difficile de Pondichéry par mer. — Ville blanche et ville indienne. — Le palais du Gouvernement. — Les hôtels de nos colonies. — Enclaves anglaises. — La population; les enfants. — Architecture et religion. — Commerce. — L'avenir de Pondichéry. — Le marché. — Les écoles. — La fièvre de la politique.

529

UNE PEUPLADE MALGACHE

LES TANALA DE L'IKONGO

PAR *M. le Lieutenant ARDANT DU PICQ*

I. — Géographie et histoire de l'Ikongo. — Les Tanala. — Organisation sociale. Tribu, clan, famille. — Les lois.

541

II. — Religion et superstitions. — Culte des morts. — Devins et sorciers. — Le Sikidy. — La science. — Astrologie. — L'écriture. — L'art. — Le vêtement et la parure. — L'habitation. — La danse. — La musique. — La poésie.

553

LA RÉGION DU BOU HEDMA

(sud tunisien)

PAR *M. Ch. MAUMENÉ*

Le chemin de fer Sfax-Gafsa. — Maharess. — Lella Mazouna. — La forêt de

gommiers. — La source des Trois Palmiers. — Le Bou Hedma. — Un groupe mégalithique. — Renseignements indigènes. — L'oued Hadedj et ses sources chaudes. — La plaine des Ouled bou Saad et Sidi haoua el oued. — Bir Saad. — Manoubia. — Khrangat Touninn. — Sakket. — Sened. — Oglâ Zagoufta. — La plaine et le village de Mech. — Sidi Abd el-Aziz.

565

DE TOLÈDE À GRENADE
PAR M^{me} JANE DIEULAFOY

- I. — L'aspect de la Castille. — Les troupeaux en *transhumance*. — La Mesta. — Le Tage et ses poètes. — La Cuesta del Carmel. — Le Cristo de la Luz. — La machine hydraulique de Jualino Turriano. — Le Zocodover. — Vieux palais et anciennes synagogues. — Les Juifs de Tolède. — Un souvenir de l'inondation du Tage. 577
- II. — Le Taller del Moro et le Salon de la Casa de Mesa. — Les pupilles de l'évêque Siliceo. — Santo Tomé et l'œuvre du Greco. — La mosquée de Tolède et la reine Constance. — Juan Guaz, premier architecte de la Cathédrale. — Ses transformations et adjonctions. — Souvenirs de las Navas. — Le tombeau du cardinal de Mendoza. Isabelle la Catholique est son exécutrice testamentaire. — Ximénès. — Le rite mozarabe. — Alvaro de Luda. — Le porte-bannière d'Isabelle à la bataille de Toro. 589
- III. — Entrée d'Isabelle et de Ferdinand, d'après les chroniques. — San Juan de los Reyes. — L'hôpital de Santa Cruz. — Les Sœurs de Saint-Vincent de Paul. — Les portraits fameux de l'Université. — L'ange et la peste. — Sainte-Léocadie. — El Cristo de la Vega. — Le soleil couchant sur les pinacles de San Juan de los Reyes. 601
- IV. — Les «cigarrales». — Le pont San Martino et son architecte. — Dévouement conjugal. — L'inscription de l'Hôtel de Ville. — Cordoue, l'Athènes de l'Occident. — Sa mosquée. — Ses fils les plus illustres. — Gonzalve de Cordoue. — Les comptes du *Gran Capitan*. — Juan de Mena. — Doña Maria de Parèdes. — L'industrie des cuirs repoussés et dorés. 613

TOME XI, NOUVELLE SÉRIE.—26^e LIV.

N^o 26.—1^{er} Juillet 1905.



UNE FOULE CURIEUSE NOUS ATTENDAIT SUR LES PLACES DE MECHHED (page 308).—D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

À TRAVERS LA PERSE ORIENTALE
Par le MAJOR PERCY MOLESWORTH SYKES,
Consul général de S. M. Britannique au Khorassan.

- I. — Arrivée à Astrabad. — Ancienne importance de la ville. — Le pays des Turkomans: à travers le steppe et les Collines-Noires. — Le Khorassan. — Mechhed: sa mosquée; son commerce. — Le désert de Lout. — Sur la route de Kirman.

La Perse a toujours exercé une grande fascination sur mon esprit. J'avais servi longtemps dans les Indes, sans avoir l'occasion de la visiter. Ce ne fut qu'en janvier



UN PONEY PERSAN ET SA
CHARGE ORDINAIRE.—D'APRÈS
UNE PHOTOGRAPHIE.

1893, après avoir passé mes vacances de Noël en Angleterre, que je pus mettre enfin mes projets à exécution et rejoindre, en passant par la Perse, le bâtiment qui m'attendait à Bouchir.

Ma route me conduisit en chemin de fer, par Vienne, à Odessa, où je m'embarquai pour Batoum; de Batoum à Bakou je suivis la ligne bien connue de Transcaucasie, puis je m'embarquai à Bakou, non pas pour Enzeli et Recht, ce qui est la voie ordinaire, mais pour Bandar-Gaz.

Le vapeur devait d'abord stopper à Ouzoun-Ada, à ce moment encore point de départ du chemin de fer Transcaspien. Après une rude traversée qui prit tout un jour, nous remontâmes lentement l'étroit chenal, dans lequel un bateau à l'ancre nous avertit d'être prudents, et, bien que notre tirant d'eau ne fût que de neuf mètres, nous fûmes continuellement requis de nous éloigner du bord, de peur d'échouer. La mer, peu profonde, était couverte d'une pellicule de glace. À tous égards, Ouzoun-Ada me parut être une très mauvaise base pour un chemin de fer. Aussi ai-je été heureux d'apprendre, un an plus tard, que Krasowodsk, beaucoup plus rapproché de la haute mer, et possédant un port en eau profonde, avait été finalement choisi pour remplacer Ouzoun-Ada.

Nous ressortîmes péniblement du chenal et nous mîmes le cap au sud, pour atteindre, après quinze heures, la ville russe frontière de Chikichliar. Le mouillage est presque hors de vue de la ville; je ne pus donc la visiter. Mais elle n'offre pas grand'chose à voir, et elle a une mauvaise réputation au point de vue du sol et du climat. Elle est reliée par Astrabad au réseau télégraphique de la Perse, mais le chemin de fer Transcaspien lui a enlevé son ancienne importance comme poste militaire.

Continuant notre route vers le sud, nous vîmes bientôt le climat changer rapidement. Après déjeuner, nous étions au large de la station navale russe d'Achour Ada, ayant devant nous le pays d'Iran, couvert d'un épais brouillard.

Les îles d'Achour Ada sont, en réalité, des parties d'un banc de sable formé par le vent du nord, qui domine dans ces parages; derrière elles s'étend une vaste lagune appelée ici même *Murdal*, ou «eau morte», où se déversent des cours d'eau chargés d'alluvions. On trouve plusieurs de ces lagunes le long de la côte; celle d'Enzeli est la plus connue; mais la baie d'Astrabad, pour nous servir de l'appellation qui figure communément sur les cartes, est la plus profonde; les bateaux à vapeur peuvent naviguer tout près des côtes, et ne sont pas contraints d'opérer leur déchargement en dehors de la barre, comme à Enzeli.

Achour Ada, qui doit être une station terriblement malsaine, fut occupée en 1838 par la Russie, déterminée alors à écraser la piraterie turkomane. Le Gouvernement du tsar a été invité à se retirer de ce qui, à parler en termes stricts, est encore territoire persan; mais s'il le faisait, la piraterie ne tarderait pas à relever la tête. Comme en vertu du traité de Gulistan, le pavillon persan ne peut flotter sur la Caspienne, toute la police est faite par la grande puissance du Nord.

Trois pontons étaient ancrés devant l'île, qui est si étroite que l'embrun des vagues la traverse par le mauvais temps. Après une lente navigation dans la tranquille lagune, nous finîmes par aborder à un ponton ancré à un mille environ au large de Bandar-Gaz. Nous rassemblâmes nos bagages, et nous nous vîmes bientôt transportés, à coups de rames, à un port qui était parvenu à son dernier état de vétusté, et, à la tombée de la nuit, nous étions nous-mêmes sur le sol de la Perse, formé d'une boue épaisse et gluante.

Je ne savais trop où aller; mais Yousuf Abbas, un Persan instruit, que j'avais engagé à Odessa et qui doit avoir voyagé plus qu'aucun homme de son âge, me dit que nous pourrions trouver à nous loger chez le fonctionnaire du télégraphe; celui-ci nous reçut, en effet, très aimablement; je pus bientôt savourer chez lui un *pilaf* persan.

Au jour, Bandar-Gaz me parut un endroit mélancolique. La boue y est si profonde qu'une paire d'échasses y serait très utile. Les cabanes en troncs d'arbres paraissaient sales et misérables.

Le Mazandéran, qui occupe avec le Ghilan la côte méridionale de la mer Caspienne, est une province d'un grand intérêt, ne serait-ce que par le contraste frappant qu'elle offre avec les autres parties de la Perse, ou même les autres districts bordant la mer intérieure. En quittant les lagunes, couvertes d'une végétation pourrie, on traverse une bande de jungle, de largeur variable, très dense et infestée de toutes sortes de vermine et de moustiques, qui y rendent la vie insupportable en été. On dit que les tigres y abondent, mais il arrive rarement qu'on en tue. Lorsqu'on atteint les montagnes, le pays change soudain d'aspect, et le voyageur peut se croire dans le Kachmir; il y trouve les mêmes arbres, les mêmes prairies, et, au-dessus, les pentes nues de la montagne. Ce pays est également l'habitat d'un cerf magnifique.

Les Mazanderanis sont des individus au teint jaunâtre, mais nullement rabougris, comme on pourrait l'attendre du pays qu'ils habitent. Ils se vêtent de laine et se nourrissent de riz, dont ils consomment d'énormes quantités. Ils sont heureux de vivre et jamais ne désirent quitter leur province. En fait, ils ne prospèrent pas dans les autres parties de la Perse.



LE PLATEAU DE L'IRAN. CARTE POUR SUIVRE LE VOYAGE DE L'AUTEUR D'ASTRABAD À KIRMAN.

En deux jours, nous atteignîmes Astrabad par une route lamentable. Le soleil se couchait; nous entrâmes en ville par un passage également dépourvu de porte et de garde, et le premier être que nous aperçûmes fut un chacal. Nous finîmes par trouver un homme dans les rues abandonnées, et il nous guida fort aimablement jusqu'à la maison de Mirza Taki, l'agent britannique, où nous eûmes la grande satisfaction de pouvoir endosser des vêtements secs. La combinaison de l'humidité et du froid est très désagréable, pour ne pas dire dangereuse, plus encore en Orient qu'ailleurs, et je me sentais heureux d'avoir passé sans malaise la zone de la fièvre et d'avoir atteint une des plus fameuses cités de la Perse.



LES FEMMES PERSANES S'ENVELOPPENT LA TÊTE ET LE CORPS D'AMPLES ÉTOFFES.—D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Astrabad, surnommée, dans le style hyperbolique de l'Orient, *Dar-ul-Muminin*, ou «Demeure des Fidèles», n'est pas, autant que nous pouvons le savoir, une ancienne ville, bien que, d'après la légende, elle ait été fondée par Nochirevan, avec l'argent donné par Azad Mahan, gouverneur des Keronan. Son intérêt pour les Anglais vient surtout de la tentative malheureuse qu'on fit, au XVIII^e siècle, pour y ouvrir un trafic anglo-persan.

Au commencement du IX^e siècle, on s'était beaucoup exagéré l'importance d'Astrabad. Napoléon et le tsar Paul avaient formé un projet d'invasion de l'empire des Indes par cette route. Il fut repris par la Russie durant la guerre de Crimée, mais à l'une et l'autre période, l'exécution en aurait presque infailliblement abouti à un désastre. Aujourd'hui le chemin de fer Transcaspien a enlevé à la ville toute l'importance qu'elle a pu avoir, quoique dans le cas d'une attaque de la Perse par le nord, la capture de Chahroud faite par la voie d'Astrabad séparerait Mechhed de la capitale.

Astrabad remplit peut-être une moitié de sa superficie primitive, et l'on me dit que sa population ne dépasse pas dix mille habitants. La plupart des rues ont été pavées, probablement par Chah Abbas, et les maisons sont construites en briques ou en pierre, avec des toits de toiles rouges ou de chaume, dont l'aspect est gai, même en hiver; au printemps, comme les crêtes des murs sont plantées de fleurs, l'effet doit être très joli. La ville fabrique du savon en grande quantité. La potasse est extraite d'une plante curieuse qui croît sur les bords de la rivière. Enfin on fabrique aussi de la poudre. Ce sont là toutes les industries locales.

Une lourde chute de neige survint, qui fit paraître plutôt bizarres les oranges dans les arbres. Je partis pour la chasse, espérant que la neige ferait descendre les cerfs des hauteurs. Je n'en vis

pas un, malgré mes efforts, pendant toute une semaine. En revanche, j'aperçus quelques daims et de nombreux sangliers, dont je ne tuai qu'un, pour essayer un nouveau fusil.

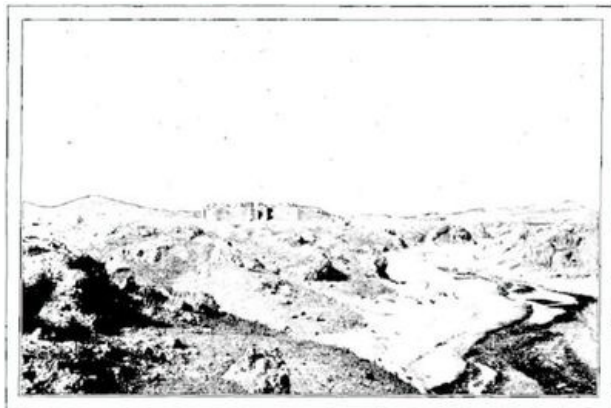
Quand je revins à Astrabad, les préparatifs de ma petite expédition dans le pays turkoman étaient terminés, et je me mis en route dans la direction du nord. Tandis que la forêt atteint presque le côté sud de la ville, le pays, au nord, est tout à fait plat et ouvert, avec beaucoup de cultures. Après avoir dépassé quelques hameaux, nous atteignîmes le Kara-Sou, ou «Eau-Noire», au cours lent et boueux. Un pont le traverse, qui mène en plein pays turkoman. Quelques milles d'une plaine admirablement fertile nous conduisirent jusqu'aux bords du Gurgan, un fleuve dont le nom a la même racine que le mot d'*Hyrkanie*. Un second pont, aussi solide que le premier, est commandé par le fort d'Akkala, ou le Fort-Blanc, une des anciennes places des Kadjars, encore occupé par une garnison, et d'une apparence imposante. Nous ne franchîmes pas le fleuve, mais nous longeâmes sa rive gauche, et, dépassant divers groupes d'*alachouk*, nous parvînmes au camp de Mousa khan, chef des Ak-Atabai, pour lesquels j'avais une lettre du colonel Stewart.

Pour vous représenter un *alachouk*, imaginez un cadre de branches recourbées ressemblant à une ruche d'abeilles et d'environ 20 pieds de diamètre; du feutre noir est étendu sur ce cadre, et le résultat est une maison mobile qui, au moins par les temps froids, est préférable à une tente. À l'intérieur, les lares et les pénates sont rassemblés en énormes paquets, tandis que la carabine du maître de l'habitation est suspendue à portée de la main. Des morceaux de tapis sont disposés sur les interstices du feutre, et quand le feu est allumé sur le foyer découvert, on éprouve là-dedans l'impression d'un confort réel, un peu gâtée, il est vrai, par la tomée. Chaque camp était occupé par un nombre de familles allant de dix à trente; elles passent cinq mois au sud du Gurgan, font leurs moissons, puis mènent leurs troupeaux paître près de l'Atrek.

On peut considérer comme la patrie des Turkomans une bande de terrain qui partant de la baie d'Astrabad aboutit aux confins des trois États: la Russie, la Perse et l'Afghanistan.

Leur première apparition importante dans l'histoire date du XII^e siècle, époque où ils renversèrent le sultan Sandjar.

Chah Abbas, lors de son accession au trône, établit de grandes colonies de Kurdes notamment à Boujnourd, et à Koutchan; ce fut évidemment un coup pour les bandits turkomans; mais jusqu'à leur chute définitive, après la prise de Khiva et celle de Merv, ils furent un véritable fléau pour la Perse. On n'en peut juger que lorsque, comme moi, on a vu de leurs anciens prisonniers et su ce qu'ils eurent à supporter; d'autant plus qu'à la férocité naturelle des Turkomans s'ajoutait la haine des Sunnites pour les Chiïtes. M. Vambéry m'a raconté que, quoique très bien traité lui-même lors de son séjour sur l'Atrek, les spectacles dont il fut témoin lui firent maudire ses hôtes.



PAYSAGE DU KHORASSAN: UN SOL ROCAILLEUX ET RAVAGÉ, UNE RIVIÈRE PRESQUE À SEC; AU FOND, DES CONSTRUCTIONS À L'ASPECT DE FORTINS.—D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

À ma grande contrariété, j'appris que Mousa khan était allé pour la nuit à Astrabad. Je mis à profit le jour de l'attente que je dus passer là pour visiter les ruines d'une ville nommée aujourd'hui Kizil-Alan. Il y a aussi des monticules, dispersés le long de la vallée du Gurgan, qui ont intrigué les voyageurs. Quelques-uns y ont vu des séries de postes à signaux. Il est plus simple de supposer que ce sont des ruines de villages ou de villes. Nous n'en pouvons dire plus, avant qu'on ait fait des fouilles systématiques. Alors une riche moisson récompensera les explorateurs de l'ancienne Hyrkanie.

Dès son arrivée, Mousa khan me fit savoir par Yousouf qu'il ne pouvait prendre sur lui de me laisser passer à travers le pays turkoman. J'étais certain d'être tué ou volé, et lui en

serait tenu comme responsable par le Gouvernement persan. J'eus beaucoup de peine à le faire revenir sur sa décision; enfin, au bout de trois jours, il céda sur la menace que sa réputation d'autorité en souffrirait en Europe, et consentit à me faire escorter jusqu'à l'Atrek par trois de ses parents, qui organiseraient mon voyage plus loin.

Je me séparai ainsi de mon hôte au passage du Gurgan, et nous prîmes au nord, à travers le steppe neigeux. D'abord il était tout à fait plat, mais en approchant de l'Atrek, nous passâmes une chaîne de collines basses, connues sous le nom de Kara-Tapa, les «Collines-Noires». Le soir, au milieu d'une tempête de neige, nous atteignîmes à Tengli un camp d'Atabai, où nous couchâmes. La tribu des Atabai compte environ deux mille familles en Perse et mille en Russie. Nous continuâmes ensuite à longer l'Atrek, guidés, pendant quelques étapes, par un *mullah* turkoman, Hak Nafas, qui se trouva fort peu sur. J'appris de Yousouf qu'il était un bandit réclamé à la fois par Astrabad et par Boujnourd. C'était beaucoup pour un seul homme.

Un peu avant de nous quitter, il avait eu à mi-voix une conférence avec quelques hommes de notre escorte. Le soir de ce jour, ayant franchi la rivière, nous campâmes auprès d'un groupe de cinq tentes. On ne nous invita pas, comme d'ordinaire, à entrer dans les *alachouk*, et nous devinâmes sans peine que quelque chose se préparait contre nous. Je barricadai donc ma tente et

je veillai, ce qui me fut facile, étant tourmenté par un violent mal de dents. Vers minuit, les Turkomans se mirent à ramper vers nos tentes avec leurs carabines; quand ils furent à cinquante mètres, Yousouf alla très poliment s'enquérir de leur santé. Sur quoi, sans dire un mot, ils disparurent. Nous chargeâmes nos mules avant le lever du soleil, et Yousouf, qui montra pendant tout ce temps là une crânerie splendide, harangua nos voleurs *in partibus*, en leur reprochant leur violation des lois de l'hospitalité et les menaçant de toutes sortes de châtimens. Finalement, ils disparurent et nous laissèrent en paix. Le même jour, nous faillîmes être attaqués par nos guides de l'avant-veille, qui nous suivaient sur l'autre rive de l'Atrek. Mais ils se retirèrent, persuadés que le *Sahib* devait avoir de puissans protecteurs, et que, sans cela, il ne se serait jamais hasardé dans ce pays.

À Akchanim, en aval d'une gorge de l'Atrek, j'arrivais sur le territoire des Turkomans Goklan. C'est le premier endroit où je fus l'objet d'une réception aimable. Mon hôte, Moustafa Kouli, avait été attaché en 1874 à la mission de l'Hon. G. Napier au Gurgan.

Nous franchîmes ensuite, par une pente très raide, le passage connu sous le nom de passe Hanaki; son sommet est à 1020 mètres d'altitude. De là, la vallée que nous venions de remonter apparaissait comme une carte en relief; derrière, se dressait le Sonar-Dagh. Au sud, il y avait de la neige partout, avec des présages de chute nouvelle. Nous hâtâmes donc le pas; ce ne fut pas néanmoins avant le coucher du soleil que nous atteignîmes le fort en ruines d'Amend, autour duquel se groupaient quelques tentes des Toktimach.

Le lendemain, nous remontâmes péniblement la vallée de l'Incha, pour passer ensuite un second col, et le surlendemain, nous atteignions, dans un district cultivé et sur la route d'Astrabad à Boujnourd, le village de Semalgan, probablement le *Samangan* du Chah Nameh, un des nombreux villages appartenant aux Kurdes. Inutile de dire que j'étais enchanté d'avoir derrière moi le pays des Turkomans, mais aussi d'avoir eu un coup d'œil sur leurs coutumes et leurs idées, ce que je n'aurais jamais pu obtenir si j'avais voyagé avec une escorte.

Les Kurdes me reçurent aimablement. Ils avaient gardé de bons souvenirs du colonel Napier. Mais j'étais un peu embarrassé de venir après lui: il avait généreusement distribué des cadeaux, et moi je passais les mains vides.

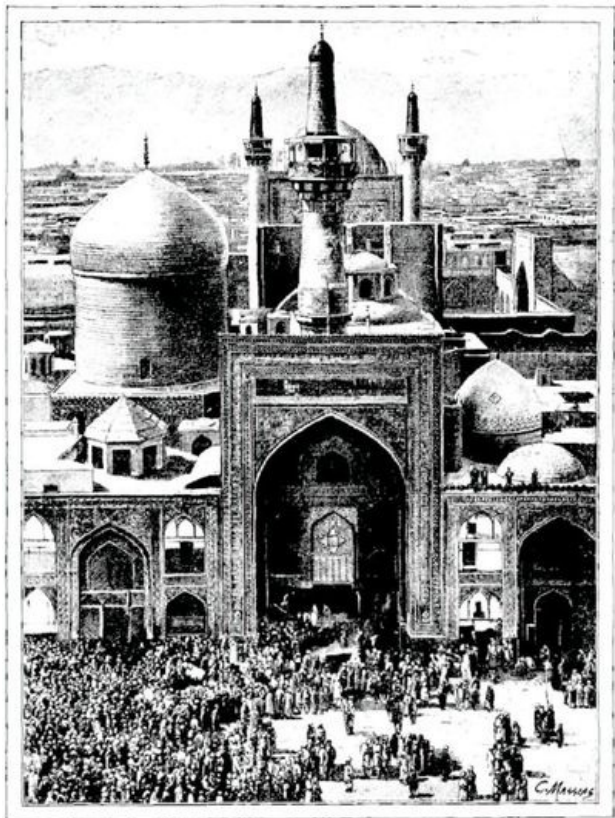
Franchissant la passe de Halinur, qui s'ouvre dans une haute chaîne de montagnes, nous arrivâmes enfin à la petite ville de Boujnourd. J'y fus reçu très aimablement par le gouverneur, qui me félicita d'avoir accompli sans encombre un aussi périlleux voyage. Et de fait, je ne me rendis compte qu'à ce moment des risques que j'avais courus. Le colonel Yate, qui parcourut cette contrée l'année suivante avec soixante-dix hommes et une escorte armée, l'appelle «la partie la plus sauvage et la plus insoumise de tout le territoire turkoman, où les Persans n'osent pas mettre le pied».

La province de Khorassan, dans laquelle nous venions d'entrer, est dans l'angle nord-est de la Perse; son nom signifie «Pays du Soleil». Elle occupait autrefois un espace énorme; elle s'étendait de la mer Caspienne à Samarkand, et au sud, jusqu'aux confins du Sind. Aujourd'hui, elle va de la Transcaspië, au nord, au Seistan au sud, et de l'Afghanistan à l'est jusqu'à Astrabad à l'ouest. Sa superficie est évaluée par lord Curzon de 375 000 à 435 000 kilomètres carrés.

Le soir de mon arrivée, je rendis visite au *Saham-u-dola*, qui est gardien des Marches depuis de longues années, et qui jouit d'une grande réputation. Je ne lui dis pas tout d'abord que j'étais un officier voyageant pour mon plaisir; mais voyant qu'il me considérait comme employé à quelque extraordinaire mission, je lui révélai le fait. Il ne me crut pas, naturellement: un Oriental ne voyageant jamais que pour gagner de l'argent ou comme pèlerin.

Boujnourd est une petite ville qui compte peut-être dix mille habitants et une longue rue, et qui est reliée à Mechhed par une ligne télégraphique et par une poste hebdomadaire. La rue est bordée de boutiques pleines de samovars russes et de calicot de Manchester. J'achetai trois tapis turkomans pour une somme équivalant à sept livres. La fortune favorisa mon ignorance: ils valaient quatre ou cinq fois cette somme en Angleterre.

Trois jours nous ayant suffi à épuiser les curiosités de Boujnourd, nous engageâmes de



LE SANCTUAIRE DE MECHHED EST PARMI LES PLUS RICHES ET LES PLUS VISITÉS DE L'ASIE (page 308).—D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



LA COUR PRINCIPALE DU SANCTUAIRE DE MECHHED (page 308).—
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

nouvelles mules et nous partîmes pour Koutchan. Sortis par la porte de Mechhed, nous passâmes à côté de l'ancienne ville, aujourd'hui en ruines, et nous descendîmes à l'Atrek. Parmi les nombreux villages que nous traversâmes, quelques-uns avaient des tours carrées ressemblant, à distance, à celles des églises anglaises; il y avait partout un air de prospérité que nous n'avions pas trouvé dans le district, mieux doué de richesses naturelles, d'Astrabad. Le lendemain, nous traversions la rivière sur un pont en bon état, et passant à Sissah, nous entrions dans le territoire de Koutchan. La vallée s'élargit, la terre est très fertile, et les villages sont aussi serrés que dans diverses parties du Pendjab.



ENFANTS NOMADES DE LA PERSE ORIENTALE.—D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Pendant notre marche, nous fûmes témoins de la survivance de cette très ancienne coutume, le mariage par capture. Nous rencontrâmes d'abord l'escorte d'une fiancée allant à cheval, dans un somptueux costume blanc et rouge. Un peu plus loin se trouvaient des cavaliers, et, à l'approche de la dame, on organisa une sorte d'escarmouche, jusqu'à ce qu'elle eût fait mine de se rendre.

À Chirwan, je me retrouvai en terrain exploré, et j'arrivai à la route de Koutchan à l'endroit où se fait évidemment un important trafic avec Geok-Tapa, le point le plus rapproché du chemin de fer Transcaspien. L'Atrek était maintenant réduit aux dimensions d'un large ruisseau. Une marche de 35 000 milles, à travers une des vallées les plus fertiles de la Perse, nous mena jusqu'à Koutchan. Le district dont cette ville est le chef-lieu est le plus important des trois districts kurdes; jusqu'à ces dernières années, il était semi-indépendant. Nadir Chah fut assassiné en 1747, en essayant de le réduire. L'*Ilkhani* a été décrit de très amusante façon par lord Curzon; il est généralement dans un tel état d'ébriété, par l'effet de l'opium ou de l'alcool, qu'il est nécessaire de lui annoncer sa visite trois jours à l'avance. Je m'abstins d'aller le voir, désireux de ne pas perdre de temps.

Je trouvai à Koutchan une lettre du consul général britannique à Mechhed, M. Elias, qui m'annonçait fort aimablement qu'il avait envoyé à ma rencontre, à une étape de la ville, un *sowar* et deux chevaux. Nous frêtâmes une voiture pour nous transporter, nous et nos biens, jusqu'à la ville.

Le pays était fertile, mais monotone. Par suite de la forte gelée, la chaussée était dure et unie. Dans l'après-midi du troisième jour, j'aperçus un homme au sommet d'un caravansérail. C'était le *sowar*, et, en moins de cinq minutes, je trottai dans la direction de Mechhed, laissant Yousof suivre en voiture. Devant nous, à plusieurs milles de distance, le magnifique dôme doré brillait comme une flamme sous les rayons du soleil couchant.



JEUNES FILLES KURDES DES BORDS DE LA MER CASPIENNE.—
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

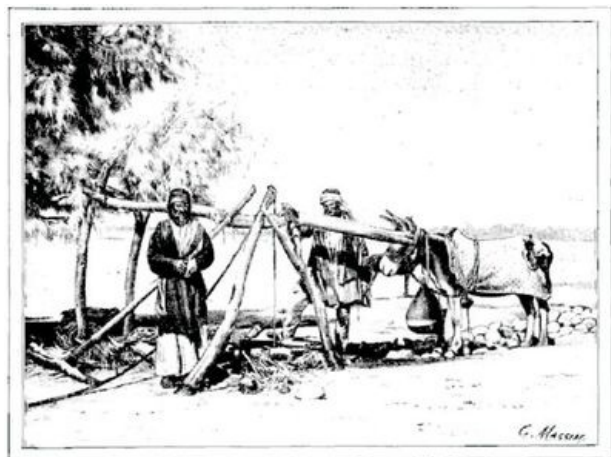
Une foule curieuse nous attendait sur les places de la ville. Par le *Khiaban*, l'avenue principale, l'*Unter den Linden* de l'endroit, puis par les rues enchevêtrées, nous arrivâmes au Consulat général, où nous reçûmes un accueil chaleureux. Sans nouvelles du monde extérieur depuis deux mois, j'étais inexprimablement heureux de me trouver dans un milieu ami.

Mechhed, dont le nom signifie «la Tombe d'un Martyr», est ainsi appelée parce qu'elle renferme la tombe d'un saint, Reza, le huitième iman. Son sanctuaire est parmi les plus riches et les plus visités de l'Asie. Le trésor qu'il possède absorbe non seulement de larges tributs annuels en argent et en bijoux, mais reçoit encore en dons et en legs, des terres et des jardins de toutes les classes de la société. Il n'est pas ouvert aux visiteurs chrétiens, ce qui est en Perse une règle presque générale. Cependant elle n'a pas toujours été exactement observée, et l'ambassadeur espagnol à la cour de Timour, Ruy Gonzalez de Clavijo, nous raconte qu'il visita précisément la mosquée de Mechhed.

Le sanctuaire actuel, à ce que j'appris, est au centre de trois belles cours. Ses briques, ses lampes ouvragées et ses grilles d'or mettent autour de lui une atmosphère de beauté bien calculée pour impressionner les dévots.

Aujourd'hui, l'importance politique et commerciale de Mechhed est considérable. Au point de vue britannique, c'est un bon poste pour surveiller l'Afghanistan occidental, et aussi un entrepôt du commerce anglo-indien. Mais pour la Russie, le poste est encore beaucoup plus important, Mechhed étant la capitale de la province du Khorassan, dont Askhabad dépend pour sa subsistance. Comme on peut le supposer, les bazars sont presque entièrement remplis par des marchandises russes, mais les objets de provenance anglaise sont également très appréciés. On trouve donc là l'image de la lutte entre les deux pays qui se disputent l'influence.

Lors de ma visite, le poste de consul général britannique était occupé par M. Ney Elias (mort depuis), le doyen d'une série de grands voyageurs dans l'Asie centrale. Les intérêts de la Russie étaient confiés à M. Vlassof, qui devait trouver une sphère d'activité plus vaste en Abyssinie. Comme cela arrive souvent, lui et son secrétaire avaient épousé des Anglaises, ce qui ajoutait beaucoup pour moi aux plaisirs de la société. Je n'ai jamais trouvé un meilleur accueil que dans cette petite colonie européenne. Aussi quand je partis, au bout d'une semaine, pour me rendre à Kirman par le désert de Lout, je me sentis tout à fait malheureux de quitter des amis, dont huit jours auparavant je ne connaissais pas un seul.



LES PRÉPARATIFS D'UN CAMPMENT DANS LE DÉSERT DE LOUÏ.—
—D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

En quittant Mechhed, nous suivîmes la route de Téhéran jusqu'à Chérifabad. Elle traverse une région ondulée et tourne à un point d'où les pèlerins, venant du sud, peuvent contempler pour la première fois le dôme sacré.

Le surlendemain, nous eûmes à franchir la passe Bidar, où, à notre grand étonnement, nous trouvâmes une neige épaisse. De ce passage, qui a près de 2 000 mètres d'altitude, nous descendîmes dans la vallée d'une rivière, dont le cours inférieur porte le nom de *Kal-i-Sala*. Elle est traversée par un pont récemment construit, ce qui est rare en Perse.

Après avoir de nouveau franchi une région accidentée, nous arrivâmes à Turbat, ville de 15 000 habitants, appelée encore archaïquement *Turbat-i-Haidari*, de la tombe en briques rouges d'un saint réputé, Kutb-u-Din-Haider. Actuellement, on la nomme plutôt Turbat-i-Ichak-Khan, du nom

d'un chef des Karaï, mis à mort après avoir essayé de conquérir Mechhed, à la tête d'une confédération de tribus. Turbat, entourée de jardins, est devenue, depuis 1901, un centre russe important; un médecin russe y a été établi, sous la protection des cosaques, pour surveiller les épidémies de peste, ou peut-être de choléra. La soie était autrefois le principal produit de la région; sa culture est redevenue prospère. Mais dans cette région comme dans d'autres, la famine ayant suivi la maladie du ver à soie lui a porté un coup qui se fait sentir encore.

Après Turbat, nous longeâmes le Kal-i-Sala, en changeant plusieurs fois de direction. Il était intéressant de noter que tous les villages marqués sur la carte étaient en ruines, de nouveaux hameaux ayant été construits à côté, tandis que, surprise plus grande encore, la rivière, qui tourne à l'ouest, était figurée comme se dirigeant vers le sud-est.

Nous passâmes ensuite à Djangal, Bimurgh, Beidukht, ce dernier village connu comme la demeure d'un des rares grands *murschid* de Perse. Ce maître, qui exerce une immense influence, spécialement sur les marchands de Téhéran, est appelé Hadji Mulla sultan Alé; il a construit une belle *méderssé* où collègue, où il enseigne et prêche tous les jours. On le dit âgé d'environ soixante ans.

Djouncin, le petit chef-lieu du district de Gunabab, administré par le gouverneur de Turbat, a une population de 8 000 habitants environ et un petit bazar. Il a pour spécialité une fabrication de poteries si grossières et si laides que je m'abstins d'en acheter une seule.

La plaine de Gunabad est au pied d'une chaîne montagneuse, qui va du sud-est au nord-ouest, et sépare ici le pays relativement élevé que j'avais traversé du funèbre désert de Lout, où j'allais bientôt entrer. Plus loin à l'ouest, elle se confond avec la partie nord de ce désert. Après avoir traversé cette chaîne nous arrivâmes à Toun, ville murée, de 4 000 habitants. Dans l'enceinte même, il y a de nombreuses cultures. L'aspect général n'est pas déplaisant.

J'avais ainsi atteint la lisière nord du grand désert, que j'allais traverser pour la première fois et parcourir souvent dans la suite. Une courte description en paraîtra ici à sa place. Je dirai d'abord que divers géographes ont, sans raison suffisante, divisé le grand désert de Perse en deux régions, celle du nord, le *Dacht-i-Kavir* et celle du sud, le *Dacht-i-Lout*. Lord Curzon citant, d'après le général Houtum Schindler, trois dérivations possibles du mot *kavir*, choisit avec raison l'arabe *hafr*, qui signifie «marais salin». Ce mot arabe est encore communément en usage dans la Perse méridionale. Pour le terme *Lout*, il est sûrement dérivé de Lot, et les guides montrent souvent, dans le grand désert, des Chahr-i-Lout, ou «cités de Lot». Ils expliquent que le Tout-Puissant les détruisit par les feux du ciel, comme les villes sur lesquelles pèsent aujourd'hui les eaux de la mer Morte.

Après de nombreuses recherches, je suis arrivé à cette conclusion que le désert de Perse tout entier ne porte que l'unique nom de Lout (*Dacht-i-Lout* est une redondance rarement employée) et qu'il renferme un nombre considérable de *kavir*, dont les caractères sont partout identiques. J'admets cependant qu'ils sont plus nombreux dans la partie nord, qui reçoit une plus grande abondance d'eau. Un Persan, élevé en Angleterre, m'a dit qu'il avait bien vu la route Yezd-Pabas indiquée sur la carte comme le point où se rencontrent deux déserts, mais que toutes ses tentatives pour s'assurer sur les lieux de l'existence d'un désert de *Dacht-i-Kavir* avaient échoué. Cela avait diminué son respect pour la cartographie européenne.



LE DÉSERT DE LOUT N'EST SURPASSÉ, EN ARIDITÉ, PAR AUCUN AUTRE DE L'ASIE.—D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

fertiles prairies. J'ai vu l'aspect désolé de l'isthme de Suez. Bien des parties de cette aride région semblent frappées de la même stérilité que le Lout, mais ce caractère ne s'étend jamais à d'aussi vastes surfaces».

Il est admis généralement que le Lout est le fond d'une ancienne mer intérieure. Cette opinion s'appuie entre autres sur l'existence d'un volcan actif à Sarhad, du volcan éteint de Kouh-i-Bazamn... et sur beaucoup de légendes.

Je suis aussi d'avis que, par suite des guerres d'extermination dont la Perse a souffert, les limites désertiques se sont étendues. La Perse est un désert, avec des villages séparés par des

Le grand désert de Lout s'étend du voisinage de Téhéran jusqu'à la frontière du Baloutchistan britannique, sur une distance dépassant 1 100 kilomètres. C'est le rebord oriental de cette vaste étendue, dont le point le plus haut, le village de Basiran, que j'ai visité en 1899, s'élève à 1 400 mètres. L'altitude moyenne est d'environ 600 mètres; les points les plus bas, près de Khabis, sont à 300 mètres. La plus mauvaise partie du Lout est celle qui s'étend entre la Perse orientale et Khabis, et qui fut traversée par M. Khemikoff vers le milieu du XIX^e siècle. Voici ce qu'il écrit: «On peut imaginer facilement notre plaisir de nous trouver sains et saufs, après avoir traversé un désert qui n'est surpassé en aridité par aucun autre de l'Asie; comparés au Lout, le Gobi et le Kizil-Koum sont, on effet, de

intervalles de quelques milles, et péniblement entretenus en vie par le moyen de l'irrigation. Quand l'eau vient à cesser, les villageois s'en vont; inversement, quand les villageois ont été tués, les canaux s'obstruent, l'eau manque et le désert s'agrandit.

En dehors du Lout, il y a bien des régions en Perse où, pendant trois ou quatre étapes, on ne rencontre pas de villages. Tous ces déserts en miniature reproduisent les traits du grand. Je dois ajouter encore que, comme tout l'indique, la chute de pluie a diminué. La cause à la fois et la conséquence de ce fait, c'est que le pays est à peu près dépourvu d'arbres. Les deux grandes nécessités pour la régénération matérielle de la Perse sont donc l'eau et la reforestation.

J'ai la prétention, que je crois justifiée, d'être le premier Européen qui ait traversé cette partie du Lout, bien que, au moment où j'étudiais la question, je fusse persuadé que je suivais les traces de Marco Polo. D'ailleurs, avec des arrangements convenables, la route n'offre pas de grandes difficultés, au moins pendant sept mois de l'année. C'est la principale route de Kirman à Mechhed, et elle est suivie en conséquence par des milliers de voyageurs, spécialement par des pèlerins.

Au delà de Toun, nous prîmes la direction du sud et, après avoir quitté la zone cultivée, nous entrâmes dans un district de collines basses, noires, brûlées de soleil. Tous les quatre milles, nous rencontrions des réservoirs d'eau, connus sous le nom de *hauz*, et consistant en voûtes souterraines, où l'on entre par des escaliers. L'eau qui s'y trouve est généralement souillée; ils en manquent tout à fait dans les années sèches.

Pendant la seconde journée, tandis que nous rampions péniblement dans la plaine, nous vîmes apparaître une chaîne de montagnes neigeuses qui n'était marquée sur aucune carte. Le lendemain, nous étions au village de Duhuk, dans une dépression de cette chaîne, dont la hauteur doit bien atteindre 2 700 mètres et qui s'appelle le Mour Kouch.

Les habitants montraient une curiosité intense et bien naturelle à voir les premiers Européens venus dans leur pays. Elle était encore augmentée, nous dirent-ils, par ce qu'ils avaient entendu des pèlerins sur les miracles accomplis, plus ou moins extraordinaires, par les Farangis, spécialement à Bombay.

Cette partie du Lout se trouvait beaucoup plus peuplée que nous ne l'avions cru. Nous passâmes par les villages d'Arababad et de Zenagoun, d'où une route de 50 milles nous mena à Naïband. Nous fîmes halte à Ab-i-Garm, qui était un vrai *kavir*, quoique d'un type un peu anormal. Le district environnant se drainait dans le marais, dans lequel on trouvait des eaux saumâtres. Les tamaris étaient en abondance; quelques bêtes à cornes paissaient l'herbe grossière, et nous levâmes quelques canards.

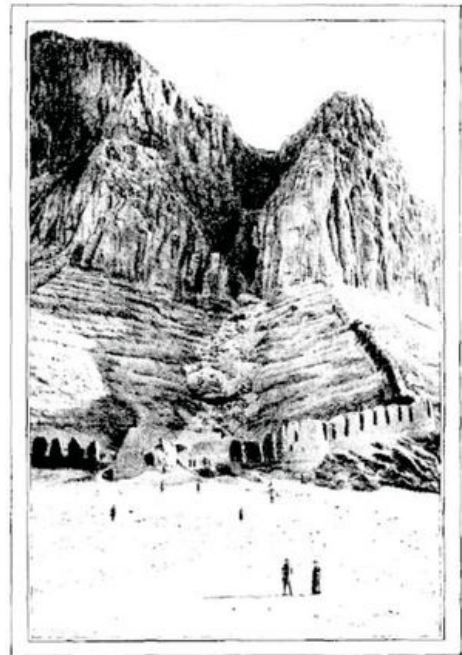
Le soir, une tempête nous fit perdre de vue la piste qui formait la route. Voyant que nous n'avions plus d'eau et ne sachant pas à quelle distance était Naïband, je partis le lendemain, dès l'aurore, et j'allai en avant à cheval, afin de renvoyer de l'eau à mes compagnons.

À un détour du chemin, j'eus tout d'un coup la vision d'un pays de féerie. Les montagnes opposées étaient couvertes de palmiers qui se balançaient dans l'air, et avec lesquels les blés verts faisaient un contraste exquis. Au sommet, un vieux fort rouge se dressait pittoresquement. En entrant dans le bois de palmiers, je vis des cours d'eau coulant dans toutes les directions. De vastes grottes complétaient le tableau qui était vraiment magnifique.

J'envoyai une provision d'eau à mes compagnons, qui ne tardèrent pas à arriver. Nous établîmes notre camp au sommet de la montagne, d'où nous voyions, entre les palmes vertes, le désert jaune et brûlant de Lout s'étendre jusqu'au bout de l'horizon. J'appris que le village de Naïband a été fondé il y avait deux siècles comme poste avancé contre les Baloutches. Nous allions entrer dans la sphère des dépredations de ce peuple.

Les mules ayant besoin de repos, je passai deux jours à explorer la chaîne de montagnes voisine, dont la hauteur est d'à peu près 2 800 mètres. Elle est presque entièrement dépourvue d'eau.

L'étape suivante devait être de 40 milles. Elle nous mena à travers de véritables cités de Lot, collines aux flancs escarpés, donnant des visions de tours, de maisons et de formes humaines, sous le brillant clair de lune. Nous atteignîmes, ce jour-là, le caravansérail de Darband, gardé par un soldat solitaire, qui gagne sa vie en vendant des provisions à des prix de famine. Le lendemain, nous arrivions à la petite ville de Rawar, qui a 8 000 habitants, et qui est renommée pour ses figues et ses grenades; c'est aussi un centre de l'industrie des tapis. À Ab-Bid, nous nous vîmes entourés soudain d'une bande d'Arabes, qui, après nous avoir inutilement demandé de



AVANT D'ARRIVER À KIRMAN, NOUS AVIONS À TRAVERSER LA CHAÎNE DE KOUHPAIA (page 312).
—D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

l'argent, se mirent en devoir de piller le caravansérail. Deux hommes vinrent nous raconter la chose, nous priant de les aider à recouvrer leurs biens. «Volontiers», répondîmes-nous. Ce fut un vrai plaisir de faire dégorger leur vol à ces bandits. Tout d'abord, ils tirèrent leurs couteaux; mais la vue de deux revolvers les terrorisa, et finalement, ils rendirent tout ce qu'ils avaient pris.

Notre campement suivant fut établi à Hur, petit hameau occupé à l'origine par quelques familles de soldats, mis là pour garder le pays contre les Baloutches. Puis vinrent les étapes de Gwark et de Tejen. Avant d'atteindre Khabis, la route traverse le fameux Kar-i-Chikan, ou défilé de «la Destruction des ânes». Un immense rocher la barre, de telle sorte qu'il faut décharger tous les animaux et prendre leurs charges à la main. Un peu de dynamite suffirait pour remédier promptement au mal.

La petite ville de Khabis, où nous arrivâmes ensuite, a 8 000 habitants environ; elle produit d'excellentes dattes, des oranges, du henné, et c'est une station d'hiver fréquentée. Elle fut plusieurs fois au pouvoir des Afghans, avant que la dynastie Kadjar fût solidement établie en Perse. Le Rev. A. R. Blackett, de la *Church Missionary Society*, qui a visité Khabis en 1900, me raconte qu'il y a trouvé les ruines de ce qui était probablement une église chrétienne, dans un groupe de constructions connu sous le nom d'*Akus*, à un mille à l'est de la ville.

Avant d'arriver à Kirman, nous avons encore à traverser la chaîne de Kouhpaia, par le col de Goudai-i-Khouchab, qui s'élève à 2 200 mètres; nous campâmes au petit village d'Amaristan, et le lendemain matin, nous nous élevions jusqu'au Gudar-i-Galgazut, d'où nous ne tardâmes pas à descendre par degrés sur la plaine de Kirman.

Au point où cessent les montagnes, se dresse un vieil érable, à l'ombre duquel le voyageur fatigué peut contempler une des grandes cités de la Perse. Cependant l'aspect de Kirman n'offre pas une apparence imposante, les maisons et le sol étant uniformément de couleur khaki. Près des limites de la ville, le quartier des zoroastriens, qui a été détruit par les Afghans, montrait tous les signes d'une mélancolique décadence, tandis qu'à gauche des collines de calcaire étaient couvertes par des forts en ruines. Après avoir traversé une bande de jardins et de maisons, nous atteignîmes les murailles, et j'entrai pour la première fois à Kirman, ne pensant guère que je devais avoir, plus tard, de si nombreux rapports avec cette ville.

(À suivre.)

Adapté de l'anglais par H. JACOTTET.



RIEN N'ÉGALE LA DÉSOLATION DU DÉSERT DE LOUT (page 310).—D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



LA COMMUNAUTÉ ZOROASTRIENNE DE KIRMAN VINT EN CHEMIN NOUS SOUHAITER LA BIENVENUE (page 318).—D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

À TRAVERS LA PERSE ORIENTALE^[1]

Par le MAJOR PERCY MOLESWORTH SYKES,

Consul général de S. M. Britannique au Khorassan.

II. — La province de Kirman. — Géographie: la flore, la faune; l'administration; l'armée. — Histoire: invasions et dévastations. La ville de Kirman, capitale de la province. — Une saison sur le plateau de Sardou.



UN MARCHAND DE KIRMAN.—D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

La province de Kirman a toujours eu, depuis qu'elle est apparue dans l'histoire, une importance considérable, sinon de premier ordre. Peut-être, étant donné la configuration physique du pays, son étendue est-elle approximativement aujourd'hui ce qu'elle était il y a deux mille ans. D'autre part, la différence est minime entre le nom classique de *Kermania* et celui de Kirman.

Au point de vue géographique, la province, qui est presque aussi grande que la France, offre un réel intérêt, ne fût-ce que pour la différence des climats, des productions naturelles et des populations que l'on y rencontre. Sur une grande étendue, le pays est plat, les palmiers prospèrent; le froment et l'orge poussent en hiver et sont moissonnés au premier printemps. Dans quelques régions, le Djiruft, par exemple, de beaux plateaux, montant jusqu'à 2 700 mètres, constituent la partie la plus méridionale du principal système orographique de la Perse, dans lequel les chaînes se dirigent approximativement vers le nord-ouest. Dans la partie sud du Kirman, on trouve des pics qui atteignent presque 5 000 mètres. Dans le nord et dans l'est de la province, l'altitude décroît progressivement; cependant les montagnes qui avoisinent la capitale sont élevées, mais au delà s'étendent les basses dépressions désertes du Lout.

La meilleure description qu'on puisse donner de l'ensemble de la province est d'ailleurs qu'elle consiste en partie en désert pur et simple, en partie en désert diversifié par des oasis. Ainsi, le désert s'étend bien à l'ouest, au sud et à l'est de Kirman; mais, à une distance de quelques milles, on trouve de petits hameaux, et sur certains points des villages, entretenus en vie par des sources blotties dans les montagnes, et dont l'eau est amenée à la plaine par des *kanats*. Dans certains cas, la première source peut se trouver à 120 mètres de profondeur, et de nouveaux puits doivent être creusés à des distances de quelques mètres. Il est impossible de ne pas admirer la patiente industrie des paysans, qui réussissent à assurer leur existence au prix des plus grandes difficultés. Souvent, une forte pluie ou une trombe de sable vient, en effet, obstruer les canaux.

Naturellement, les rivières sont sans importance. Le *Halil Roud* mérite seul d'être mentionné. Il naît au sud de la grande chaîne dont j'ai parlé, coule à travers le district de Djiruft, et se jette dans la rivière de Bampour. On n'a fait jusqu'ici aucune tentative pour utiliser son eau.

On n'a pris aucune mesure de la chute des pluies dans la province. Comme elle est de 25 centimètres environ à Téhéran, on peut admettre pour Kirman une moyenne de 17 centimètres, ou même moins. Mais il y a, à ce point de vue, des différences entre les districts. Celui de Djiruft est le plus favorisé.

Dans les hauts plateaux, le commencement du printemps est gâté par d'incessantes rafales et des tempêtes de poussière venues pour la plupart du sud-ouest. Les pluies d'orage sont fréquentes dans les bonnes années. À Kirman, au milieu de l'été, les jours sont chauds, mais les nuits sont agréables, et la brise souffle presque chaque après-midi. Les chaleurs sont passées vers le milieu de septembre. Après l'équinoxe d'automne, un brouillard dense règne pendant quelques jours. C'est sans doute la brume dont Marco Polo parle en ces termes: «Et vous devez savoir que lorsque les *Caraonas* veulent faire une incursion de pillage, ils ont certains enchantements diaboliques, au moyen desquels ils répandent l'obscurité sur la face du jour, à tel point que vous pouvez à peine reconnaître votre camarade chevauchant à côté de vous, et ils peuvent faire durer cette obscurité jusqu'à sept jours.»



LE «DÔME DE DJABALIA», RUINE DES ENVIRONS DE KIRMAN, ANCIEN SANCTUAIRE OU ANCIEN TOMBEAU (page 321).—D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

À part cette exception, l'automne est délicieux, quoique les Persans en trouvent la température fiévreuse. Cela s'explique, parce qu'ils mangent trop de fruits. En hiver, il y a de fortes gelées, avec des jours qui sont encore d'une clarté admirable. Il y a généralement un jour de pluie vers la fin de novembre, et une légère chute de neige en décembre. En janvier, quand l'année est bonne, on compte trois ou quatre lourdes chutes d'une neige qui ne tarde pas à fondre dans les plaines. Ainsi chante le poète Omar Khaygam: «L'espérance du monde à laquelle les hommes mettent leurs cœurs devient cendre ou se réalise; et de nouveau, comme la neige sur la face poudreuse du désert, brillant une petite heure à peine, elle s'en va».

Mais en même temps, sans les montagnes dans lesquelles «les trésors de la neige sont en réserve pour les temps de trouble», la Perse du sud-est serait, autant que j'en puis juger, inhabitable. Dans le Garmsir, les mois d'hiver sont fort agréables; mais, même en mars, une tente devient horriblement chaude, et l'été est à la fois éprouvant et malsain, quoique, sur beaucoup de points, il y ait des montagnes fraîches, d'un accès facile.

La population de cette grande province compte peut-être 750 000 habitants, qui peuvent se diviser en sédentaires et nomades, ceux-ci très nombreux. Les gens des villes et des villages sont, pour la plupart, des

Iranien. Les hordes des envahisseurs successifs ont mené, presque dans tous les cas, une vie errante, la même à peu près qui nous est décrite dans le Livre de Job.

Le voyageur qui vient d'Europe trouve la stérilité du pays épouvantable, et, chose triste à dire, elle ne fait que croître. À mesure que la population devient plus stable, les provisions de bois s'épuisent, spécialement par la main des charbonniers—il n'y a pas de mines de houille,—et peu de chaînes possèdent quoi que ce soit qui ressemble à une forêt. On ne trouve généralement que des fourrés dispersés; l'un donne la gomme «tragacanthé» qui est appréciée dans le commerce; un autre l'*assa foetida*. Les montagnes, m'a-t-on dit, possèdent toutes sortes de plantes alpines.

Voyager dans le sud de la Perse signifie généralement marcher sur un sol dont la réverbération est aveuglante, entre des chaînes de montagnes pierreuses. Le voyageur lassé salue avec enthousiasme la moindre petite source; même un saule rabougri lui semble une chose admirable, dans une si vaste étendue sans arbres.



À KIRMAN: LE JARDIN QUI EST LOUÉ PAR LE CONSULAT, SE TROUVE À UN MILLE AU DELÀ DES REMPARTS (page 320).—D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Les principales productions du pays sont le froment, l'orge, l'opium; les plantes d'automne, sur les plateaux inférieurs, sont le millet, le coton et la betterave; sur les hauts plateaux et dans les vallées, on cultive beaucoup de pois. Dans le Garmsir, les céréales d'été sont le riz et le maïs. Le précieux henné est aussi une source de richesse, spécialement pour Bam et Khabis. On cultive encore les melons, les pastèques, le raisin, les lentilles, les concombres, les choux, les laitues, les oignons, etc. Les pommes de terre commencent à acquérir une certaine popularité. Des fruits de toute espèce croissent avec la plus grande facilité: pommes, poires, abricots, mûres, coings, nectarines, pêches, prunes, cerises, figues, grenades, amandes, avelines, noisettes, noix, pistaches; mais comme on n'en prend aucun soin, ils sont généralement d'une saveur médiocre. Cependant les oranges et les citrons de Khabis et de Bam sont excellents, et les pistaches de la province sont renommées.

Les arbres, qui, presque tous, ne peuvent prospérer que par l'irrigation, sont en petit nombre. Le platane vient au premier rang; puis viennent le peuplier, le saule ordinaire et le saule pleureur, l'orme, l'olivier de Bohême, le cyprès, le pin, l'acacia et l'aubépine à la senteur délicieuse. Les fleurs les plus répandues sont les roses, qui croissent presque à l'état sauvage, et le jasmin. Les semences d'Europe sont fort appréciées, les Persans étant très grands amateurs de floriculture. On emploie beaucoup d'eau de rose, même pour en boire.

En ce qui concerne la faune sauvage, le léopard fréquente les montagnes, mais on le rencontre et on le tue rarement. On peut dire la même chose de l'ours. Les moutons sauvages et les bouquetins m'ont donné l'occasion de plus d'une chasse, et l'on trouve des gazelles dans toutes les plaines. On rencontre occasionnellement des loups, des hyènes, des chacals, des renards, des chats et des ânes sauvages et des sangliers. Le gibier à plume est représenté par des perdrix de diverses espèces, des grouses des sables et des pigeons. Les cailles sont rares, de même que les canards.

Actuellement encore, comme aux premiers temps de la monarchie perse, la province est administrée par un gouverneur général tenu comme responsable de la rentrée des impôts, et obligé de payer au shah un *pichkach*, ou présent officiel; les ministres reçoivent, eux aussi, quelques gratifications. Grâce à la coutume de donner des salaires aux descendants de presque tous les fonctionnaires et même à chaque khan—on m'a parlé d'un fonctionnaire recevant 172 salaires pour lui-même et pour ses parents,—il arrive que tout le revenu de la province, qui monte, abstraction faite du *pichkach* et du bénéfice du gouverneur, etc., à 315 000 tonneaux, soit 1 575 000 francs, est dépensé sur les lieux mêmes.

Pour maintenir l'ordre dans la province, il y a deux régiments d'infanterie, dont quatre compagnies environ sont toujours sous les armes. Il y a aussi une poignée d'artilleurs, avec quelques batteries de campagne. Le Bam et le Narmachir ont ensemble un régiment, dont une moitié est en garnison au Baloutchistan. Les soldats ont, en général, bonne façon, et sont durs à la fatigue. Mais leur matériel est défectueux, tandis que les brigands possèdent généralement des fusils Martini.

D'après Hérodote, les *Kermanii* formaient une des douze tribus de la Perse, et la province de Kirman faisait partie de la quatorzième satrapie. Strabon la décrit comme très fertile. Ainsi que nous le verrons tout à l'heure, elle fut traversée de l'est à l'ouest par Alexandre. Je n'ai trouvé aucune mention de Kirman à l'époque des Parthes, mais la province devint fameuse lorsque, après la conquête du Fars, elle fut prise par Ardechis, fils de Papak, fondateur de la dynastie

nationale des Sassanides, qui dura jusqu'à la conquête arabe. Pendant le règne de cette dynastie, la province, éloignée des frontières de l'ouest et du nord, jouit d'une paix complète.

À l'époque où la secte nestorienne se propagea en Perse, Kirman devint un diocèse dépendant du métropolitain de Fars. Chose curieuse, la Perse était à ce point identifiée avec le christianisme, qu'en Chine, un décret de l'empereur I-ouen-tsong parle des églises comme de «temples persans».



UNE AVENUE DANS LA PARTIE OUEST DE KIRMAN.—D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

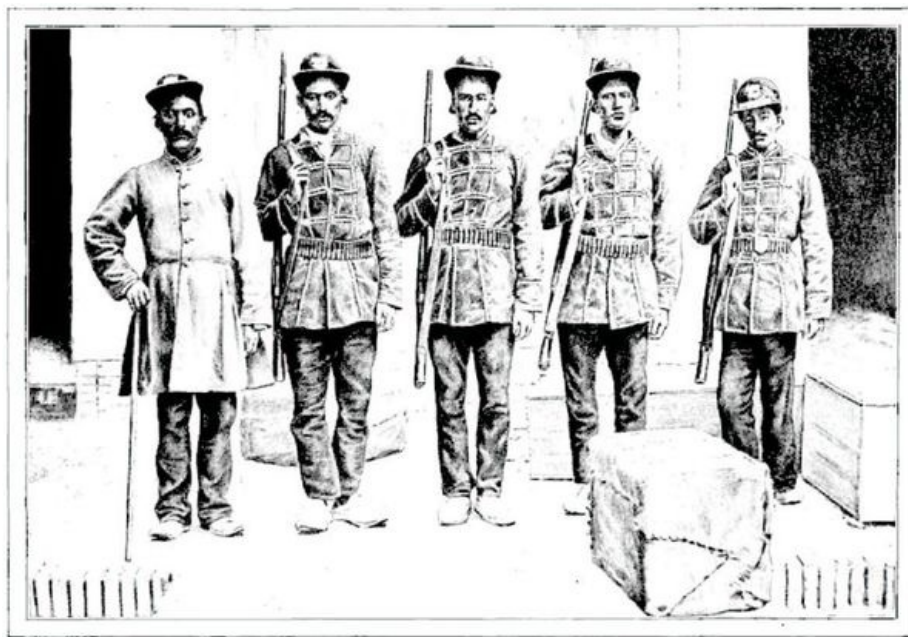
Le dernier des rois sassanides, le malheureux Yezdigerd, se retirant devant les soldats d'Omar, séjourna quelque temps à Kirman, avant de fuir dans le désert.

La révolte qui eut lieu en Perse après la mort d'Omar eut pour effet de resserrer davantage encore les liens de la conquête arabe, surtout pour les provinces les moins éloignées du centre de la domination, comme l'était celle de Kirman. Des forts furent construits et des colonies d'Arabes introduites, spécialement dans le pays chaud, les fidèles de Zoroastre tenant encore les hauts plateaux, trop froids pour les Arabes.

Nous ne suivrons pas l'histoire du Kirman pendant les deux siècles de la conquête arabe, et après la fondation de dynasties nationales indépendantes du califat. Ce serait refaire l'histoire entière de la Perse. Le Kirman lui-même eut quelques souverains indépendants, Abou-Ali, un chef de brigands, et la dynastie des Deilamites. Puis, lors des conquêtes des Seldjocides, qui suivirent la mort du sultan Mahmoud de Ghazna, Malik-Kaouard, fils de Chakar-Beg, se tailla un empire dans la province de Kirman; sa dynastie dura un siècle et demi. Cette période a vu naître deux historiens, dont les ouvrages n'ont pas été traduits dans une langue européenne. Les deux souverains les plus notables de cette dynastie furent Malik Chah et Arslan Chah. Ce dernier, durant un règne prospère de quarante ans, fit faire de grands progrès au Kirman, de telle sorte

qu'on put le comparer avec avantage au Khorassan et à l'Iran; des caravanes venant de toutes les directions, passaient à travers la province; le Fars et l'Oman étaient soumis au Kirman. Togrou Chah lui succéda; mais, à sa mort, les rivalités de ses trois frères réduisirent la province à un état d'anarchie.

Elle fut ensuite envahie par la tribu des *Ghazz*, qui venaient de piller Merv, et qui la transformèrent, en quelques années, en un désert. Cette tribu fut finalement écrasée par l'armée de l'atabeg Sad-bin-Zangi, et depuis lors elle ne devait plus relever la tête. Elle est maintenant représentée par les Rais, tribu nomade sans importance.



LES GARDES INDIGÈNES DU CONSULAT ANGLAIS DE KIRMAN.—D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Le Kirman eut le bonheur rare d'échapper aux ravages de la conquête mongole, la plus terrible dont l'histoire fasse mention. Mais l'invasion de Gengis-Khan n'en eut pas moins une répercussion indirecte sur ses destinées. Un officier du khan des Kara-Kitai, Borak-Hadjib, passant par la province, s'en improvisant gouverneur, demanda et obtint l'investiture de Gengis-Khan. Il mourut en 1234. Il fut remplacé par son cousin et gendre Koutb-ou-Din, qui, après s'être

vu disputer le pouvoir par son beau-frère, devint de nouveau gouverneur, et mourut en 1258 des suites d'une blessure reçue d'un bouquetin, dans la chaîne de Djoupar, la même année où le calife Mostasim-Billa était mis à mort par Houlagou, fils de Gengis-Khan.

À Koutb-ou-Din succéda sa veuve, sous laquelle le pays prospéra. Elle fonda des villages et fit creuser des kanats; c'était elle qui occupait le trône lorsque Marco Polo passa par la province, à son voyage de retour. Elle mourut vers l'an 1282. Une autre femme qui régna sur le Kirman fut Padchah Katoun; souveraine remarquable; elle eut aussi une réputation comme poétesse. Il est intéressant de noter que, pendant cette période, l'île d'Ormuz fut tributaire du Kirman.

En 1340, Mobauz-u-Din fonda la dynastie des Mouzaffar, qui régna jusqu'à Tamerlan. Le conquérant tatar le détruisit en 1393. La gloire principale de cette dynastie est peut-être d'avoir été célébrée par le poète Hafiz. Le Kirman fut alors donné à Amir-Adugui, neveu d'Amir-Jargui, de la tribu des Barlas, celle même à laquelle appartenait le conquérant.

Vers 1450, Djahan-Chah, fils de Kara-Yousouf, et le membre le plus fameux de la dynastie turkomane des Kara Koinlou ou Moutons Noirs, envahit l'Iran, conquiert Ispahan et ordonna un massacre général. Il envoya son fils Abd-oul-Kasim à Kirman, qui capitula sans résistance. L'autorité de ce gouverneur fut bientôt si solidement établie, qu'il fut capable de rejoindre son père, occupé à conquérir Hérat. Mais les Moutons Noirs furent à leur tour vaincus par les Moutons Blancs, et le Kirman fut donné au fils du chef victorieux de cette dynastie, Onzoun-Hassan. En 1470, la province de Kain fut réunie à celle de Kirman; en 1473, toutes deux furent réunies au Fars, sous le gouvernement de Chah-Kalil.

Plus tard, et après la fondation, au commencement du XVI^e siècle, de la grande dynastie des Sefair, la province de Kirman n'a plus d'histoire, et il est inutile de donner ici la liste de ses gouverneurs.

Lors de l'invasion de la Perse par l'Afghan Mahmoud, la ville de Kirman fut vainement assiégée une première fois par les envahisseurs; mais, une seconde fois, en 1720, elle dut capituler. Lorsque, peu de temps après, en 1735, Nadis-Chah, le dernier grand conquérant asiatique, eut envahi à son tour l'Afghanistan, il fut accompagné par un détachement de Kirmanis, que commandait Iman Verdi Beg, et dans lequel étaient représentés les sectateurs de Zoroastre.

Durant l'anarchie qui suivit son assassinat, en 1747, il semble que les Afghans pillèrent de nouveau Kirman et détruisirent le quartier de Zoroastre, imparfaitement protégé par un mur à demi construit. Après quoi, Chahrouk-Khan s'empara de la province. En 1758, il fut assassiné par Mourah-Khan.

En 1793, Louth-Ali-Khan s'étant réfugié dans la ville, y fut assiégé par Afgha-Mohammed. Sa position étant désespérée, il jeta une planche sur les fossés et s'échappa à Bam. Là, il fut trahi par son hôte, aveuglé et finalement mis à mort. La ville dut subir des horreurs dont elle ne se relèvera pas avant un siècle encore. 20 000 femmes et enfants furent emmenés en esclavage, et le brutal vainqueur compta 70 000 yeux qu'on lui avait apportés. «Si un seul avait manqué, j'aurais pris les vôtres», dit-il à ses ministres. Pendant de longues années, Kirman ne fut plus qu'une ville désolée, peuplée d'aveugles. Elle fut gouvernée d'abord par Mohamed Taki, puis par Ibrahim Khan qui, pendant les vingt années de son administration, rendit quelque prospérité à la province épuisée; il reconstruisit la ville à l'ouest de son site primitif, creusa des kanats et fonda des villages.

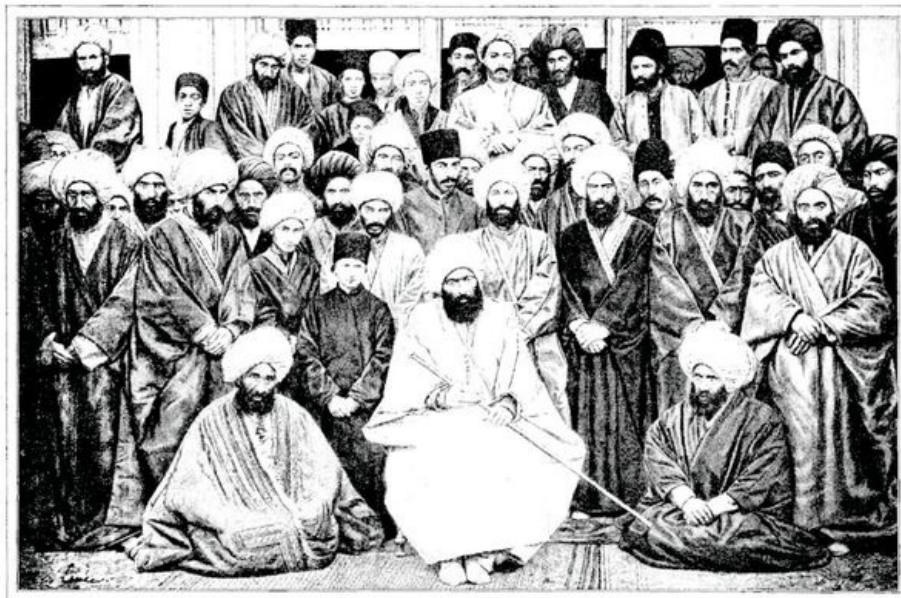
Agha-Khan, nommé gouverneur en 1839, est connu par une rébellion qui dura trois ans. Le dernier des grands gouverneurs du Kirman est Mohamed-Ismail-Khan (1860-1869). La province lui doit un renouveau de prospérité; il construisit la plupart des caravansérails actuellement existants, les bazars de Kirman et de nombreux villages. Le gouverneur actuel est Mirza-Mahmoud-Khan, Ala-oul-Moulk, qui fut ambassadeur à Constantinople, et qui doit trouver que Kirman est bien loin du reste du monde.

En octobre 1894, on me donna la mission de créer un consulat à Kirman et dans le Baloutchistan persan. Je l'acceptai avec plaisir, bien que pécuniairement le profit en fût maigre, et je m'y rendis accompagné de ma sœur, qui a publié ses impressions de voyage et de séjour dans son ouvrage intitulé *Through Persia on a Side Saddle*. Nous nous rendîmes à notre poste par Enzeli, Téhéran, où nous demeurâmes quelque temps, Koum, Kachan, Yezd, Bahramabad.

À 4 milles de Kirman, un général vint me souhaiter la bienvenue et m'offrir le thé sous la tente. Les environs de la ville comptent d'ailleurs quelques maisons de thé. À ma grande surprise, je vis arriver un cheval microscopique, couvert de velours éclatant et harnaché d'or. C'est sur cette monture que je devais faire mon entrée en ville. Le *Sahib Divan* l'avait envoyé tout exprès pour moi. Je pus heureusement me débarrasser de cette pénible obligation en alléguant que étant revêtu de mon uniforme, j'étais obligé de me servir d'une selle militaire, et que ma selle évidemment n'irait pas à un poney d'aussi petites dimensions.



LA PLUS ANCIENNE MOSQUÉE DE KIRMAN EST CELLE DITE MASDJID-I-MALIK (page 321).—D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



MEMBRES DES CHEIKHIS, SECTE QUI EN COMPTE 7 000 DANS LA PROVINCE DE KIRMAN (page 322).—D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Lorsque nous nous fûmes entendus sur ces préliminaires, nous nous mîmes en marche vers la ville, avec une lenteur désespérante, précédés d'une troupe d'environ deux cents cavaliers et de nombreux chevaux tenus en laisse. Les commerçants hindous et la communauté zoroastrienne nous souhaitèrent la bienvenue en chemin. À la porte occidentale, une fanfare sonna, et une centaine de *faraches* et de porteurs de masses se joignirent au cortège, qui passa lentement le long des étroits bazars, dans lesquels tout trafic était suspendu.

Le jardin qui avait été loué pour le consulat était à un mille au delà des remparts; mais, avec le temps, nous finîmes par l'atteindre. On nous poussa dans les escaliers pour nous offrir une seconde fois du thé. Après quoi, à mon grand soulagement, ceux qui avaient participé à l'*istikbal*, ou réception, s'en allèrent.

La capitale de la province de Kirman a été, dès l'aurore de l'histoire, un centre important, mais il est certain que l'ancienne *Karmana* n'occupait pas le même emplacement que la ville d'aujourd'hui. Kirman, qui s'appela d'abord la «cité de Bardchii», fut fondé, d'après Afzal-Kermani, par Ardechir, fils de Babak. Abou-Ali-Mohammed ibn Ilias en fit la capitale de la province, à la place de Sirjan. Son but était évidemment de s'établir aussi loin que possible de la trop puissante famille des Deilami, dans la province de Fars.

Comme c'est souvent le cas des villes de Perse, Kirman dépend des kanats pour son approvisionnement d'eau. Elle est située dans une dépression, à l'altitude de 1 730 mètres, au pied d'une chaîne calcaire, qui dominait autrefois la ville. Elle est de tous côtés entourée par le désert, qui est absolument nu, tous les buissons ayant été



LA MASJID DJAMI CONSTRUITE EN 1349, UNE DES QUATRE-VINGT-DIX MOSQUÉES DE KIRMAN (page 322).—D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

déracinés pour servir aux fours à briques et aux bains; mais, comme elle est à la jonction de plusieurs routes, sa position en fait naturellement un centre de commerce. Le mont Djoupa, qui s'élève à près de 4 000 mètres, à environ 30 milles au sud-est, forme le trait principal du paysage; la chaîne qui forme le bastion oriental du plateau de l'Iran est à peu près de même altitude, mais plus apparente. Au nord, se dresse la chaîne, haute et escarpée, de Kouhpaia; plus loin, à l'ouest, le pic Kouh-i-Chah Timorz. Au sud-ouest, au sud et au sud-est s'étend une large zone de collines sablonneuses, qui rendent la vie désagréable lorsque la brise souffle. Cela, et peut-être la rareté de l'eau, en même temps que la haute altitude, explique la grande salubrité de la ville; mais ce sont autant d'obstacles à son développement, car, avec si peu de terres en culture, le pain à bon marché est presque hors de question. Même l'approvisionnement en fruits de la capitale ne peut venir que de Djoupar et de Mahoun.

Quand on arrive à Kirman en venant de l'est, la ville présente une apparence assez confuse de minarets et de mosquées, entourés de ruines presque de chaque côté; l'harmonie est un peu rétablie par les hautes murailles des glaciers, à l'ombre desquelles l'eau est gelée. Mais d'une façon générale, comme dans toute l'Asie, les approches de la ville sont extrêmement sordides.

Les deux forts qui dominent la ville étaient autrefois le centre de la vie. Celui qui est connu sous le nom de Kala-Ardechir couvre la crête et les ramifications d'un rocher, qui se dresse à 150 mètres au-dessus de la plaine. Les murs, construits de briques séchées au soleil, de dimensions colossales, sont encore presque entiers et reposent en partie sur des fondations de pierre. Au-dessous, sur un éperon occidental, se dresse un second réduit, relié autrefois par une poterne dont on retrouve quelques traces, avec l'ouvrage principal. Un chemin qui tourne, en longeant un cours d'eau, monte, du côté du nord-ouest, à la crête, qui possède une triple ligne de défense assez semblable à celle du Kalah-i-Bandar de Chiraz. On y jeta tant de victimes assassinées, que le Vakil-ul-Mulk ordonna qu'il fût comblé.

Entre ce fort et le second, plus petit et connu sous le nom de Kala-i-Dukhtar, ou Fort de la Vierge, s'élevaient les principaux bâtiments, y compris le palais et la mosquée; c'est dans une partie de ce terrain qu'on a trouvé des briques lustrées; les gens du pays, qui viennent prendre la terre des ruines pour en faire de l'engrais, m'en ont souvent offert, et dans le nombre il y en avait de très belles.

Le Kala-i-Dukhtar est beaucoup plus bas que l'autre fort; il borde deux crêtes qui se coupent à angle obtus, et il est si étroit qu'on s'en servait seulement comme d'un chemin couvert. Au contraire, Kala-Ardechir était très bien aménagé.

Sur l'éperon sud de la roche principale, est un rocher détaché. À partir de la moitié de sa hauteur, un escalier de cent quarante-trois marches, qui semble relativement moderne, est taillé dans le roc. Il domine l'ancienne ville, dont la muraille partait d'un point situé immédiatement au-dessous. Plus au sud est le quartier désert de Farmitan, avec ses nombreuses maisons en pisé, presque intactes.



DANS LA PARTIE OUEST DE KIRMAN SE TROUVE LE BAGH-I-ZIRISF, TERRAIN DE PLAISANCE OCCUPÉ PAR DES JARDINS.—D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

À l'angle sud de la chaîne s'ouvre une dépression, avec une plate-forme terminant le rocher, et surmontée d'une tombe en l'honneur de Reza Kouli Beg. Au-dessous sont les restes d'un réservoir, que remplissaient autrefois les eaux du Bahramjird.

Dans la plaine, parmi les ruines nombreuses, on trouve un bâtiment en pierre, de forme octogonale, surmonté d'un dôme en parenthèse, avec un diamètre intérieur de 12 mètres, chaque face mesurant 6 mètres. On le connaît sous le nom de Djabalialia, et c'est à peu près le seul bâtiment en pierre de Kirman. Les Persans croient fermement que c'est là le «Dôme des Gabrs». On a dit aussi que c'était la tombe de Seid-Mohammed-Tabachiri, mais cela est contesté. Au sud, tout près de la petite chaîne nue de calcaire, est un groupe de constructions en pisé, connues sous le nom de Tandarustan, et qui sont fréquentées en partie par des disciples de Zoroastre, en partie par des musulmans. On y expose des offrandes de viandes, et si les *péris* ou bonnes divinités les mangent, le vœu qu'on forme en même temps sera accompli. C'est peut-être la survivance corrompue de l'usage parsi de faire des offrandes aux morts.

En se dirigeant à l'ouest, on approche du Bagh-i-Zirisf, le terrain de plaisance de Kirman. Il consiste en un certain nombre de jardins, et couvre une superficie d'environ 250 hectares. Au delà, on atteint de nouveau les anciennes murailles de la ville, et, en les longeant, on arrive au quartier zoroastrien moderne. Plus loin, au nord, est leur ancien faubourg, détruit par les Afghans, et dont la principale ruine est connue sous le nom de Khana Farang, ou «Maison Européenne». Immédiatement en dehors des murs est le champ de courses, qui a environ 800 mètres de longueur.

La ville actuelle de Kirman est entourée d'une muraille en bon état, qui est percée de six portes, dont l'une, connue sous le nom de *Sultani*, est censée avoir été l'œuvre de Chah-Rouk. La forme est irrégulière, son diamètre étant exactement d'un mille anglais (1 609 mètres) de l'est à l'ouest, et un peu plus du nord au sud. Elle est divisée en cinq quartiers, portant les noms de Chahr, Khodja-Khizr, Koutbabad, Meidan-i-Kala, Chah-Actil. On peut y ajouter les trois quartiers extra-muraux de Gabri, Mahouni, You-Mouidi.

Touchant aux murs de l'ouest est l'Arche ou Fort, où réside le gouverneur général. On y trouve aussi le bureau du Télégraphe, les casernes et l'Arsenal. Ces bâtiments sont, pour la plupart, de construction moderne; ils sont beaux et en bon état. Un grand jardin entoure les appartements particuliers de Son Excellence.

Les mosquées ne sont pas sans intérêt. La plus ancienne est la Masdjid-i-Malik. Elle fut fondée par le Seldjucide Malik-Touran-Chah, qui régna de 1084 à 1096. L'historien Mohamed Ibrahim, qui vivait au XVI^e siècle, dit qu'il la vit debout, mais en ruines. Depuis lors, elle a été reconstruite; elle couvre un vaste espace, mais on ne peut dire qu'elle soit belle.

On peut encore mentionner, parmi les quatre-vingt-dix mosquées de Kirman, la Masdjid Djami, ou Masdjid Mouzaffar, construite en 1349, et la Masdjid-i-Pa-Minas, construite en 1390. Parmi les six *madarsi* (pluriel de *médressé*) la plus belle est celle qui fut fondée par le Zahis-u-Dola. Il y a encore dans la ville cinquante bains et huit caravansérails.

Jusqu'en 1896, année où il fut détruit par un tremblement de terre, le plus notable des édifices de Kirman était le Kouba Sabz, ou Dôme Vert. C'était la tombe de la dynastie des Kara Khites, et elle faisait partie de la médressé de Turkabad. La Kouba était un curieux bâtiment cylindrique, d'à peu près 16 mètres de haut, avec des mosaïques d'un bleu verdâtre, le dallage intérieur montrant des vestiges d'une riche dorure.

Non loin est une pierre, sculptée d'une façon exquise, avec des versets du Coran en caractères koufiques et *nachk*, insérés dans la muraille d'un bâtiment carré et recouvert d'un dôme, orné dans le même style que la Kouba Sabz. Une voûte au-dessous montre évidemment que c'était une tombe; mais la seule information que je pus obtenir à ce sujet à Kirman, c'est qu'elle est connue sous le nom de Khodja-Atabeg, ou Sang-i-Atabeg.

Kirman, que, dans la phraséologie orientale, on nomme *Das-ul-Aman*, ou «demeure de la Paix», peut avoir, avec ses faubourgs, une population d'un peu moins de 50 000 habitants. Au point de vue religieux, elle est ainsi répartie entre les diverses sectes: Musulmans chiites, 37 000; Musulmans sunnites, 70; Babis Behai, 3 000; Babis Ezeli, 60; Cheikhis, 6 000; Soufis, 1 200; Juifs, 70; Zoroastriens ou Parsis, 1 700; Hindous, 20.

Les Babis, disciples de Mirza-Ali-Mohammed, de Chiraz, exécuté en 1848, font, en secret, beaucoup de prosélytes. Ils ont des principes élevés: ils veulent des relations amicales entre tous les hommes, l'abolition des guerres religieuses, l'étude des sciences utiles, etc. L'expansion des doctrines du Bab pourrait aider puissamment à la régénération de la Perse. Les Babis se sont divisés en Ezeli ou Behai, selon qu'ils suivent les doctrines de Mirza-Yahya, *Sub-i-Ezel*, successeur désigné par le Bab lui-même, ou celles de Mirza-Husein-Ali, *Beha-Ulla*, son frère aîné, qui se déclara chef de la secte en 1866.

La secte des Cheikhis a, quoiqu'on ait soutenu le contraire, des vues identiques à celle des Babis. Elle a été fondée par Cheikh-Ahmad, d'Ahsa ou Lahsa, dans les îles Bahreïn, qui naquit aux environs de 1750. La secte compte environ 7 000 adeptes dans la province de Kirman et 50 000 en Perse. Son chef actuel est Hadji-Mohammed-Khan, un homme d'apparences distinguées, de manières charmantes, possédant une connaissance du monde extérieur qui rend sa société très agréable, et entièrement dégagé de tout fanatisme.

Les Juifs de Kirman sont dans une condition misérable; ce sont de petits commerçants, d'une rapacité absurde, assimilant l'extorsion au profit. C'est un rameau d'une colonie plus nombreuse,



LES ENVIRONS DE KIRMAN COMPTENT
QUELQUES MAISONS DE THÉ (page 318).—
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

métiers. Chaque tapis est exécuté par un maître tisseur et deux ou trois petits garçons, travaillant d'après une formule qui est récitée et qui contient beaucoup de mots archaïques; on dit que ces formules ont été transmises oralement de père en fils pendant de longs siècles. On n'emploie ni femmes, ni filles à ce travail. Les couleurs d'aniline, qui ont presque ruiné l'industrie des tapis des nomades, sont soigneusement évitées.

Le châle est tissé de poil de chèvre ou de laine. Comme pour les tapis, les modèles sont appris par cœur; le travail est beaucoup plus fin et ne peut être exécuté que par des enfants.

D'autres industries, de moindre importance, sont la fabrication de feutres, d'*abas* (la robe de dessus, d'origine arabe, que portent les Persans), les objets en bronze, etc.

Mon séjour à Kirman a toujours été fort agréable; dans aucune partie du monde, nous n'aurions pu être traités avec plus de considération, et à mon avis les injures lancées contre les Persans par des Européens qui n'avaient jamais appris leur langue sont tout à fait imméritées. Les Persans sont, en général, extrêmement courtois et spirituels, et leur esprit de repartie est proverbial. Français par leur politesse et leur amour des compliments, ils sont tout à fait Anglais en ce qu'ils considèrent comme le meilleur emploi de leur argent d'acheter de la nourriture et des vêtements.

L'éducation de la jeunesse a été, jusqu'ici, honteusement négligée; mais on peut remarquer aujourd'hui un mécontentement de bon augure, grâce auquel on pourra plus tard apprendre aux enfants autre chose que quelques chapitres du Coran, qui, étant écrits en arabe, leur sont incompréhensibles. Aujourd'hui la position d'un maître d'école est aussi mauvaise que dans l'Angleterre du XVII^e siècle, et sa paie égale celle d'un domestique. Il n'est donc pas étonnant d'en voir qui enseignent encore que Londres est le nom d'un pays dont l'une des villes est l'océan Atlantique.

En juin, les nuits commencèrent à devenir chaudes, et ma sœur souffrit beaucoup des attaques des moustiques. Nous nous décidâmes donc à un changement de résidence. On nous avait recommandé beaucoup de régions fraîches. Comme je désirais particulièrement retrouver la route de Marco Polo, nous résolûmes de nous rendre d'abord à Kouh-i-Hazar, ou «montagne de la Tulipe», puis de visiter Sardou, où j'étais sûr que le grand Vénitien avait passé.

En quatre étapes, nous étions au village de Hazar, et nous campions au cœur des montagnes, à 3 300 mètres d'élévation. Je fis là des chasses superbes; la montagne avait été réservée pour le gouverneur général, et l'on n'y avait pas chassé depuis plusieurs années.

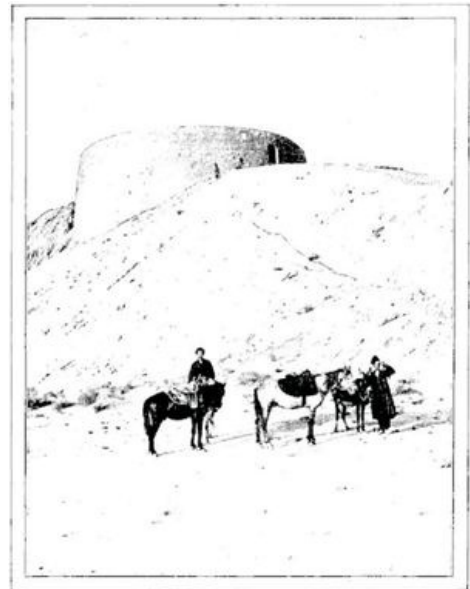
Un jour, nous fîmes, avec ma sœur, l'ascension du grand pic de Kouh-i-Chah-Koutb-ou-Din-Haides, ou la «Montagne du Saint», «l'Étoile Polaire de la Foi». C'est le second en altitude des

établie à Yezd, et qui doit être venue de Bagdad.

Les Zoroastriens, intéressants par la survivance d'un très ancien culte, le sont aussi par la pureté de leur sang. Ce sont des Iraniens authentiques, sans ce mélange de sang arabe, mongol et turc, que des invasions successives ont apporté en Perse. Ils forment une race plus belle et plus saine que leurs coreligionnaires musulmans; leurs coreligionnaires de Bombay offrent un exemple de la détérioration physique que produit sûrement le climat de l'Inde.

Au point de vue industriel, Kirman était, jusqu'à une date toute récente, spécialement célèbre pour ses châles, mais actuellement elle l'emporte par les tapis. Ces produits sans rivaux de ses métiers sont tissés en soie et laine, et leur finesse, leurs couleurs brillantes, en font incontestablement les plus remarquables que le monde ait vus; tout autre paraît commun à côté d'eux. Les modèles sont très anciens, et évidemment antérieurs au mahométisme; des figures humaines y sont fréquemment représentées, mais ce sont surtout les fleurs stylisées qui en constituent le dessin; et le mélange de leurs couleurs est admirable.

À Kirman même, on compte environ un millier de



UNE «TOUR DE LA MORT» OU LES
ZOROASTRIENS EXPOSENT LES CADAVRES.—
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

sommets de la Perse du Sud-Est; il atteint 4 180 mètres. Au sommet se trouve une châsse, avec une collection de monnaies, dont l'une, avec l'effigie de la reine Victoria, datant de 1837.

Le ciel était tout à fait clair, le panorama magnifique. Au nord, nous voyions la chaîne carrée au pied de laquelle est Kirman; à l'est, le gigantesque Kouh-i-Hazar, qui dépasse 4 000 mètres. C'est une montagne superbe; elle est visible de plus de 100 milles sur la route du Baloutchistan, et elle a dû réjouir les yeux de plus d'un Kermani. Au sud, se trouvent Sardou, et la succession de grandes chaînes, qui, sous différents noms, soutiennent le plateau de l'Iran. Presque dans chaque direction de l'horizon, nous avons devant nous un pays réellement inexploré; les routes principales apparaissent seules sur les cartes, et de chaque côté, à quelques milles de distance, il y a des régions entièrement inconnues.

De là, nous nous rendîmes sur le plateau de Sardou. À Rahbour, nous visitâmes le gouverneur, et nous vîmes chez lui un vieillard, de la tribu des Mehni, qui s'attribuait l'âge de cent vingt-cinq ans. Son visage était de la couleur de la cire, ses cheveux semblaient des fils d'argent.

En quittant Rahbour, nous gardâmes approximativement la direction de l'Est, traversant différentes branches du Halil-Roud, dont l'une était plus profonde que nous ne l'aurions souhaité. La nuit, nous fîmes halte près d'un jardin, autour duquel campaient une cinquantaine de familles. C'était le mois de Moharram, et, pendant des heures, nous dûmes entendre la funèbre mélodie de la Passion. Elle finit cependant, et, à notre grande satisfaction, la chose tourna à la comédie, rappelant les pièces de Ladakh, où la même transformation se produit. C'est la seule fois que j'aie pu voir en Perse autre chose que la plus sincère dévotion; mais les nomades sont généralement considérés comme moins stricts que les sédentaires dans leurs observances religieuses.

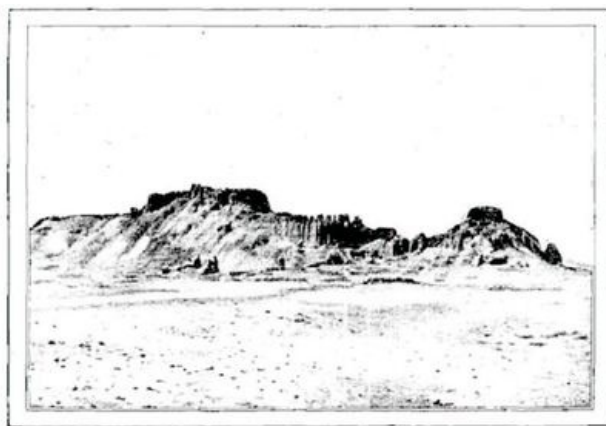
L'étape suivante nous fit traverser le district fertile de Herza, dont les arbres nombreux contrastent agréablement avec l'ordinaire nudité des campagnes. Franchissant un col de 2 700 mètres, nous arrivâmes graduellement, par des champs ondulés de froment, à Dar-i-Mazar, capitale du Sardou. On y voit un sanctuaire bien entretenu en l'honneur de Sultan-Seiid-Ahmad-Saghis, descendant de l'imam Mousa. Le pays environnant est la propriété du sanctuaire, et des paysans appelés *cheiks* sont à peu près les seuls habitants permanents du district, les nomades, au nombre de quatre cent six familles, ne passant dans ces régions que les quelques mois d'été. Autour du sanctuaire, on voit une douzaine de boutiques, et une station de bains y a été récemment établie. Quelques Kermani y étaient venus jouir d'un climat admirablement frais.

Nous campâmes plus loin près du col de Sarbizan, où se trouvent les ruines d'un caravansérail, bâti par le septième sultan seldjoucide, Malik-Mohammed. La chasse était fort belle, et nous serions volontiers restés un mois en cet endroit. Mais le *Sahib-Divan* venait d'être renvoyé, le *Farman-Fara* était de nouveau investi de ses fonctions, et il nous fallut rentrer à Kirman avant l'arrivée de Son Altesse.

Un peu avant Noël 1895, deux Allemands, qui avaient parié de faire le tour du monde en gagnant leur vie, arrivèrent à Kirman. Ç'aurait été un grand discrédit pour notre colonie que des Européens demandant l'aumône; je me crus donc obligé de venir en aide, de toutes façons, à ces voyageurs. Mais je ne puis dire que j'aie été fâché d'apprendre qu'ils avaient finalement échoué dans leur entreprise: de pareils excentriques, au moins en Orient, ne font que du mal. Les renseignements qu'ils rapportent ne peuvent être que sans valeur, sinon dangereux. En outre, il n'y a pas un Oriental qui ne sente s'amoindrir l'idée qu'il se faisait des Européens, lorsqu'il en voit qui voyagent sans domestiques, et couchent dans le premier trou venu.

(À suivre.)

Adapté de l'anglais par H. JACOTTET.



LE FORT DIT KALA-I-DUKHTAR OU FORT DE LA VIERGE, AUX PORTES DE KIRMAN (page 320).—D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



LE «FARMAN FARMA».—D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

À TRAVERS LA PERSE ORIENTALE^[2]

Par le MAJOR PERCY MOLESWORTH SYKES,

Consul général de S. M. Britannique au Khorassan.

III. — En Baloutchistan. — Le Makran: la côte du golfe Arabique. — Histoire et Géographie du Makran. — Le Sarhad.

Dans son premier voyage de 1893, le major Sykes partit de Kirman pour se rendre à Bouchir, sur le golfe Persique. De là, longeant les côtes du golfe, il arriva à Karatchi. Il repartit de ce poste pour son second voyage, que nous avons maintenant à raconter. Il était accompagné du major Brazier Creagh, du service médical de l'armée, de sultan Soukhrou, officier de la 3^o de cavalerie du Pendjab, de deux *sowars* du corps des guides, et de deux domestiques hindous.—Nous lui rendons la parole:



INDIGÈNES DU BOURG D'APTAR, BALOUTCHISTAN (page 335).—D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Partis de Karatchi, notre première étape fut Gwadour, possession du sultan de Mascate, où se réfugient de nombreux esclaves persans. Le lendemain, par un beau temps calme, notre vapeur entra dans la baie de Chahbar, qui est la plus sûre et la plus accessible de la côte. Elle est abritée de la mousson du sud-ouest par la terre d'Oman, du côté de laquelle s'allonge le promontoire de Ras-Koulab, tandis qu'au sud-ouest un long écueil forme un brise-lames naturel. Mais, avec une entrée large de 12 kilomètres et une profondeur d'une vingtaine de kilomètres, l'ancre n'est que relativement sûr.

Le débarquement ne s'opéra pas sans quelque difficulté, au moyen d'une barque ou *baggala* indigène. Quand nous fûmes débarqués, nous transportâmes tous nos *impedimenta* au prochain bureau de télégraphe.

Avant de raconter notre voyage, quelques notes sur la province où nous venions d'entrer ne seront pas inutiles. Baloutchistan est le nom, généralement admis, d'une région vaste, mais faiblement peuplée, et partagée entre la Grande-Bretagne et la Perse. Cette province déserte correspond approximativement à la dix-septième satrapie de Darius, mentionnée par Hérodote. Le grand roi envahit le Hapta Sindou ou Pendjab, probablement par la route du Baloutchistan, tandis qu'une flotte commandée par l'amiral grec Scylax descendait l'Indus, et, sans s'effrayer des marées, explorait les rives de la Gédrosie et de l'Arabie. Cette expédition eut lieu en 512 avant Jésus-Christ, et, dans un certain sens, elle diminue la gloire d'Alexandre, qui sans doute ignorait que des Grecs eussent déjà navigué dans la mer Érythrée,—à supposer qu'ils l'aient fait, ce qui n'est pas prouvé.

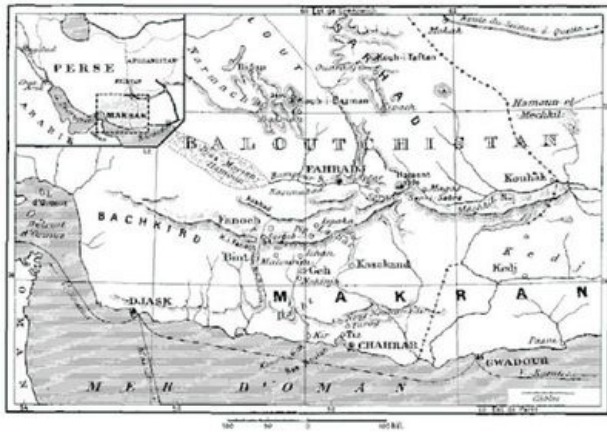
Au temps d'Alexandre, la côte du Makran était connue comme le pays des Ichthyophages, et l'intérieur s'appelait Gédrosie. Sir Thomas Holdich voit dans le mot Makran, une contraction des deux mots persans *Mahi* et *Khouran*, qui forment l'exact équivalent d'Ichthyophages. Mais je crois que le mot est beaucoup plus ancien, et je suggérerais l'étymologie suivante. Les assyriologues diffèrent sur le point de savoir si le nom de *Magan* désigne la péninsule sinaïtique ou la côte d'Arabie, derrière les îles Bahreïn et y compris l'Oman; en tout cas, nous avons le *Maka* des inscriptions, forme qui se retrouve peu altérée dans les *Mykians* ou *Mekians* d'Hérodote. Or, le Makran était particulièrement connu pour ses mangliers et ses marais, le pays étant semblable à la côte voisine qu'on appelle le *Ran* de Katch, mot provenant du sanscrit *aranya* ou *irina*, et signifiant un désert ou un marais. N'est-il donc pas admissible que l'origine de ce mot fort discutée soit *Maka irina*, ce qui signifie «le désert de Maka»? Dans le Sind, la prononciation

moderne est *Makaran*, exactement la forme que devaient prendre ces deux mots réunis.

Physiquement, le Makran s'étend jusqu'à la première chaîne importante, formant faite de partage. Jusqu'à une trentaine de kilomètres du littoral, on trouve une plaine sablonneuse, parcourue par plusieurs cours d'eau, et en maint endroit recouverte de tamaris. Sauf après la pluie, la plupart de ces rivières ne coulent qu'en partie à la surface du sol. Leur cours devient ensuite souterrain, ce qui a l'avantage de soustraire leurs eaux à l'évaporation. Ce district devrait être moins pauvre qu'il n'est, car le sol est bon et suffisamment arrosé, et l'on y trouve d'excellents pâturages pour les chameaux. Derrière s'étend une zone de collines d'argile, basses et arrondies, auxquelles succèdent de rugueuses chaînes calcaires, dont les crêtes forment le faite de partage du Makran.

Sir Thomas Haldich décrit ce paysage en termes excellents dans son volume *The Indian Borderland*: «Une suite monotone et sans vie d'épines dorsales d'argile laminées, disposées en scie comme les vertèbres d'une baleine, se dressant au-dessus des lignes plus douces de collines de boue, qui s'inclinent des deux côtés, jusqu'à l'endroit où un petit rebord de sel indique une ligne de drainage dans laquelle l'eau suinte; et un petit décor flétri de tamaris aux teintes neutres, reflétant les tiges jaunes des herbes oubliées de l'année précédente,—tel était l'aspect sylvestre d'un paysage que nous avons trop souvent sous les yeux.»

Les pontes nord de la chaîne calcaire plongent dans les rivières de Bampour et de Mechkil, qui n'arrivent à la mer ni l'une ni l'autre. Au nord-ouest, le Lout s'étend jusqu'à la rivière de Bampour, tandis qu'à l'est de la plaine de Fahradj, les chaînes des montagnes persanes qui allaient du nord-ouest au sud-est, prennent la direction est-ouest qui est si caractéristique dans le Baloutchistan du sud, et qui explique en partie l'état arriéré de cette région, en rendant de la côte son accès très difficile. Plus au nord, enfin, est situé le district de Sarhad, où deux chaînes dirigées parallèlement vers le nord-ouest, séparent cette région élevée du Lout à l'ouest et du désert de Kharan également bas à l'est.



CARTE DU MAKRAN.

La zone centrale du Baloutchistan est très montagneuse, mais elle possède des ressources en eau qui ont été peu utilisées jusqu'ici, et une étendue presque illimitée de maigres pâturages. La rivière Bampour, moyennant une faible dépense pour les travaux d'irrigation, nourrirait facilement une population considérable.

Le Sarhad, qui était encore il y a quelques années un vrai nid de brigands, et qui n'est guère autre chose aujourd'hui, a de grandes ressources latentes avec ses hautes plaines allant jusqu'au Kouh-i-Taftan. Cependant le district est presque dépourvu de population, bien que le creusement des kanats ait déjà eu certains résultats et qu'on retrouve dans le pays beaucoup de vestiges d'anciennes cultures. L'ouverture de la ligne de Quetta au

Seistan aura un effet lent, mais sûr: le Gouvernement anglais ne peut plus être, comme par le passé, indifférent aux razzias; d'ailleurs, la Perse y met elle-même bon ordre, et les razzias ne sont plus ce qu'elles étaient tout récemment encore, quand les Baloutches tuaient tous ceux qu'ils faisaient prisonniers, ou, exceptionnellement, les retenaient en esclavage et les mutilaient pour leur ôter l'envie de retourner chez eux.



BALOUTCHES DE PIP, VILLAGE DE DEUX CENTS MAISONS GROUPÉES AUTOUR D'UN FORT (page 334).—D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Nous ne savons rien de certain sur l'origine des Baloutches, car ils n'ont pas de livres anciens, sont très ignorants et en sont fiers, comme l'étaient les barons du moyen âge. Sir Henry Pottinger leur attribue une origine turkomane; mais, d'après le professeur Rawlinson, le mot Baloutche est dérivé du nom de Belus, roi de Babylone, qu'on identifie au Nemrod fils du Kouch de l'Écriture. Le mot *kouch* peut être l'origine de celui de *kedg* et peut-être de *kach*. À l'époque des Sassanides, le Baloutchistan était connu sous le nom de *Koussoun*, qui est peut-être une forme de *kouch*. Dans le Chah Nameh de Firdousi, les Baloutches sont mentionnés comme une tribu fixée dans le Ghilan, sous le règne de Nochirwan. De là, ils ont dû émigrer dans le Baloutchistan, par le Seistan. Très probablement ils sont de race aryenne, mais la race a été altérée par le croisement avec des immigrants arabes fuyant les persécutions qui suivirent la mort d'Hussein. Les chefs se réclament d'ancêtres arabes, et ils paraissent appartenir à une race différente de celle des paysans. Les Brahouis, qui forment un autre élément de la population, ont un type très distinct: ils sont petits, ramassés et ont la figure ronde, tandis que les Baloutches sont grands et élancés, avec de longues figures. Les Brahouis parlent une langue parente du tamoul et doivent être d'origine dravidienne.

Il est très important de noter que plusieurs milliers de Baloutches vivent en dehors du Baloutchistan; on les trouve jusque dans les provinces frontières de l'Inde.

Les seules ruines préislamiques que j'aie rencontrées sont les *Gorbasta* ou «barrages d'infidèles», qu'on a comparées aux murs cyclopéens de la Grèce. Ils sont généralement construits à l'embouchure d'un défilé, et ils avaient pour but de retenir l'eau pour l'irrigation. Dans quelques cas, on les trouve sur des pentes, et, dans le Baloutchistan oriental, il y avait probablement une nombreuse population dépendant de ces barrages, œuvres probablement des Baloutches et des Kouchs.

Mais le colonel Mockler, voyageant à une soixantaine de kilomètres au nord-ouest de Gwadour, a exhumé quelques anciennes constructions en briques, et a vu également des barrages en pierre. Il a découvert aussi des os, des poteries, des couteaux de pierre. Dans d'autres parties du Makran, il a trouvé des maisons en pierre, probablement des tombes, appelées localement *damba-koah*. Mais il ne tire aucune conclusion précise de ces découvertes, non plus que des fouilles exécutées à Bahrein, et où des tombes en pierre ont également été exhumées.

Le Baloutchistan fut tributaire de l'ancienne monarchie persane. Il est certain qu'Alexandre le Grand le traversa de l'est à l'ouest, puis on le perd de vue pour quelques centaines d'années. Il n'en est plus question que sous le règne de Nochirwan, qui, pour punir les Baloutches de leurs razzias, on fit de grands massacres. Ils se tinrent alors tranquilles au moins pendant une génération, puis reprirent leurs habitudes de pillage, et leur indépendance ne fut jamais menacée d'une façon durable.

Vinrent les Musulmans; la province de Kirman fut conquise dès les premières années de l'Hégire, et le Baloutchistan eut bientôt le même sort. Mais il est douteux qu'il ait été gouverné d'une façon permanente par les Musulmans, jusqu'à ce qu'il eût été définitivement conquis par Yakoub-bin-Lais, de la dynastie des Saffar. Celui-ci régna sur un empire qui s'étendait de l'Indus au Chat el-Arab, mais cette prospérité dura peu, son frère Amz ayant été fait prisonnier par Ismaïl, de la famille des Samanides, et mis à mort à Bagdad.

Cependant les Saffar gardèrent encore plusieurs siècles le Baloutchistan, et ils devinrent, dans

le cours des temps, une confédération de chefs. Divers voyageurs arabes, Masoudi entre autres, Istakhri et Ibn Hankal, nous ont donné un intéressant tableau du Makran à leur époque. Deux siècles plus tard, nous avons les rapports d'Idrisi et de Benjamin de Tudèle. À ce moment, la plus grande ville du pays était *Kir*, actuellement un sordide petit hameau de pêcheurs à l'ouest de Chahbar. Idrisi parle d'un grand commerce de sucre; le Makran se trouvait évidemment, à son époque, sur une route fréquentée.

Lors de l'invasion des Mongols, Djelaledin de Khiva vint de l'Inde au Makran pour se mesurer avec les hordes des envahisseurs, et, en 1223, Djenghiz-Khan ayant détruit Hérat, envoya Dchagataï dévaster le Makran pour couper les lignes de communication de Djelaledin.



DES FORTS ABANDONNÉS RAPPELLENT L'ANCIENNE PUISSANCE DU BALOUTCHISTAN.— D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

À la fin du XIII^e siècle, Marco Polo, à son retour de Chine, navigua le long du Makran, mais il est peu probable que le grand Vénitien ait touché un point quelconque de la côte.

Au commencement du XV^e siècle, après l'extermination par Timour de la famille des Mouzaffar, Timour conféra le Kirman à l'émir Adagui, lequel envoya dans le Baloutchistan Djelaledin Djamchid, qui pilla le pays jusqu'à Kedj. C'est à la fin de ce siècle que les Baloutches commencent à arriver à Moultan. Un peu plus tard, on les rencontre dans le Pendjab.

Lors de l'invasion de l'Inde par Nadir Chah, le pays était gouverné par Abdoulla Khan. Son second fils, Natiz Khan, revendiqua son indépendance après l'assassinat du Chah; mais il dut, bientôt après, reconnaître la suzeraineté afghane. Il étendit le plus qu'il put la domination baloutche, et son pouvoir était respecté jusqu'à Bampour. Mais ses successeurs ne furent plus que les souverains dégénérés d'un royaume aux dimensions restreintes, et lorsque sir Henry Pottinger le traversa en 1810, le pays que nous appelons aujourd'hui Baloutchistan persan était indépendant.

En 1839, un intelligent voyageur, Hadji Abdoul Nali, nous montre les différents chefs baloutches se livrant à toutes sortes de razzias en Perse, et se riant des menaces du gouverneur général de Kirman.

Mais, à partir de 1844, le Baloutchistan commença à perdre son indépendance. Aboul-Hassan, puis Ali Khan furent faits prisonniers. Deux membres de la tribu des Kadjars furent désignés pour gouverner ce turbulent district; mais ils ne réussirent pas dans leur tâche, et ce fut le mérite d'Ibrahim Khan, fils d'un boulanger de Cam, d'achever la conquête de ce qui est connu aujourd'hui comme le Baloutchistan persan. On l'accuse d'avoir été cruel, et il avait, il est vrai, une certaine propension pour la traite des esclaves; mais il faut tenir compte de tout l'argent et de tous les présents qu'on exigeait de lui. Sir Oliver-Saint-John le décrit ainsi en 1872: «Le redoutable souverain du Bam, du Narmachir et du Baloutchistan est un petit homme à figure de Polichinelle(!), qui peut avoir n'importe quel âge, entre quarante-cinq et soixante ans. Il a une barbe pleine et bien teinte et de petits yeux perçants. Rien dans son visage ne paraît indiquer l'homme réellement supérieur qu'il doit être, non seulement pour s'être élevé à sa position actuelle par son simple mérite, sans argent et sans aide intéressée, mais pour avoir rétabli l'ordre et la tranquillité dans une des régions les plus turbulentes de l'Asie.» C'est là, fort bien tracé, le portrait d'un maître du Baloutchistan.



CHAMELIERS BRAHMANES DU BALOUTCHISTAN.—D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Ibrahim Khan reçut assez mal la commission de délimitation commandée par sir Frederic Goldsmid pour délimiter la frontière perso-baloutche, et, aussitôt la mission partie, il se saisit de Kouhak, qui n'avait pas été attribué à la Perse. Il mourut en 1884, après avoir été pendant trente ans gardien de cette marche du royaume; renvoyé à l'occasion, il était aussitôt réinstallé. Son fils mourut quelques mois après lui, et son beau-fils, Zein ul-Abidin Khan, devint gouverneur; mais il fut remplacé en 1887 par un Turc, Aboul Fath Khan, puis bientôt après remis à la tête du pays. Il était là quand j'y arrivai, en 1893. Je puis ajouter, par anticipation, que Zein ul-Abidin eut à réprimer deux soulèvements des Baloutches, l'un après l'assassinat du chah en 1896, l'autre l'année suivante.

C'est en partie à l'action du Gouvernement britannique, qui interdit la vente des fusils, que le Baloutchistan est plus soumis aujourd'hui qu'il n'a jamais été. Mais les perspectives ne sont pas brillantes. La paresse, la passivité de ce peuple est telle que, je crois pouvoir le prédire, dans cent ans sa vie ne différera pas plus qu'aujourd'hui de celle des patriarches.

J'en reviens à notre voyage: grâce à M. Lovell, les chameaux étaient prêts. Mais les Baloutches n'avaient pas de cordes; aussi fut-il très difficile de répartir les charges. Ils se plaignaient, en outre, de la lourdeur de ces charges, qu'un muletier persan aurait trouvées légères. Nous fîmes à ce sujet la constatation intéressante que chaque chameau avait un propriétaire, et que quelquefois il y avait jusqu'à quatre hommes pour se répartir les quatre jambes de l'animal. L'arrangement ordinaire est cependant que le propriétaire garde trois jambes, et donne, en guise de paiement, la quatrième au conducteur.

Nous nous décidâmes enfin à diviser les charges nous-mêmes, et nous partîmes tard dans l'après-midi, pour marcher jusqu'à Tiz, distant de 12 kilomètres. Nous passâmes d'abord par le village de Chahbar, habité par de nombreux commerçants hindous, avec ses repaires sordides, que quelques arbres empêchent d'être absolument hideux; puis nous nous élevâmes graduellement sur la chaîne rocheuse qui le sépare du fameux port médical de Tiz. Cette dernière localité occupe un emplacement bien meilleur que Chahbar, étant situé à l'issue de la route principale qui se dirige vers l'intérieur par Kasakand, et commandant absolument la route du littoral, qui à l'est descend la montagne en zigzag, et à l'ouest doit passer par une porte pratiquée dans un mur qui va des falaises à la mer.

Il était trop tard pour parcourir les ruines, qui ne consistent guère aujourd'hui qu'en un millier de tombes. Nous eûmes juste le temps de jeter un coup d'œil sur l'ancien fort persan, construit il y a vingt ans environ pour protéger Chahbar, conquis par les Persans sur un cheikh arabe; il fut bientôt après abandonné par sa garnison.

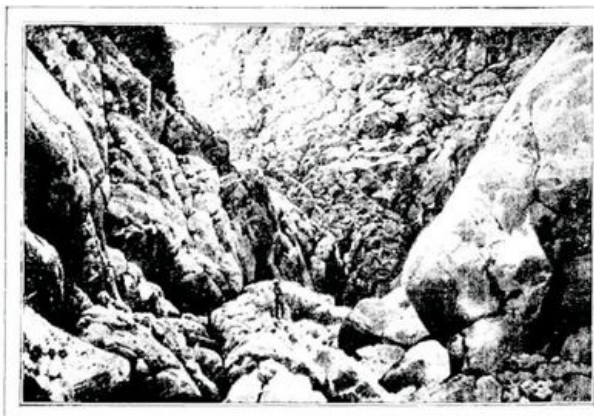
En 1188 de notre ère, Tiz était évidemment un grand port; les caravanes venant de l'ouest suivaient cette route, lorsque, à la suite de troubles locaux, celle d'Ormuz était bloquée. Leur itinéraire passait probablement de l'Irak à Kirman, et de là à Bampour, Kasakand et Tiz; l'autre route possible, par Geh, étant impraticable pour les caravanes. L'importance de Tiz lui venait en outre, de ce qu'elle était le centre du commerce du sucre au Makran, et peut-être le débouché des blés du Seistan; c'était sans doute la résidence des marchands, qui répugnaient à pousser jusqu'à Ormuz. Dans l'œuvre d'Azfal Kirmani, le port est appelé le «Trou de Tiz», et c'est probablement le *Falmena* d'Arrien.

Ayant établi notre camp dans une vallée étroite où il n'y avait un peu d'eau que dans quelques trous boueux, nous repartîmes le lendemain par une chaleur atroce, en nous dirigeant vers Parag, un sordide petit hameau d'ichthyophages. Là, nous tournâmes le dos à la mer et aussi à la ligne du télégraphe, qui, longeant de près le rivage, souffre beaucoup de l'humidité. Nos chevaux étant fatigués par leur récent voyage en chemin de fer et en bateau, nous nous reposâmes quelque temps à l'ombre des tamaris, et nous ne reprîmes notre chemin qu'à la fraîcheur du soir, traversant une plaine de lave, parsemée de quelques maigres champs de coton.

Notre campement de ce jour se fit au petit hameau de Nour-Mouhamedi. Le lendemain, sous prétexte que leurs chameaux, arrivés tard dans la nuit, avaient besoin de se restaurer, nos Baloutches nous contraignirent à faire halte.

Une nouvelle marche, de 25 kilomètres, nous conduisit à Pich-Mant, dont le nom signifie «Place du palmier nain». Les feuilles de cet arbre sont employées à divers usages: on en fait des sandales, des nattes, des corbeilles, des toits, des cordes; on en fait aussi, dit l'auteur d'*Eastern Persia*, des bonnets, des fourreaux de sabre, des courroies, etc. Les baies, séchées, font des chapelets, les jeunes pousses sont mangeables, et les racines sont un combustible qui s'allume toujours, grande ressource dans ce pays où le bois est rare.

Quittant la plaine, qui est d'une formation relativement récente, nous entrâmes dans une vallée pierreuse et désolée, connue sous le nom de *Pir Ghourik*, ou Défilé herbeux; et de là, franchissant un col bas, nous arrivâmes sur un plateau. Ce jour-là, un essaim de frelons s'abattit sur notre déjeuner, et le mangea pour nous.



La journée suivante, un peu plus longue, nous mena jusqu'à Ziarat, sanctuaire construit en l'honneur de Pir Chamil, un saint habitant de l'Inde, qui mourut ici, il y a à peu près trois siècles. Nous eûmes l'agréable surprise, après avoir franchi un vaste plateau, de trouver de l'eau courante, où nos chevaux s'abreuverent avec délices.

Le seul Européen qui nous ait précédés dans cette région est le capitaine Grant, un de ces explorateurs envoyés en Perse par Sir John Malcolm, dans la première décennie du XIX^e siècle. Ses renseignements sont très maigres.

avait disparu au bout de quelques milles, reparut un peu en amont, et nous passâmes par une série de petits hameaux et de bosquets de dattiers, nous arrêtant finalement à Nokinja, où nous pûmes nous procurer des bottes de riz vert pour nos chevaux, et des œufs et du lait pour nous-mêmes.



MUSICIENS AMBULANTS DU BALOUTCHISTAN.—D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Nous étions sortis enfin des collines arrondies d'argile, et les chaînes par lesquelles nous passions se terminaient en promontoires effilés, au-dessus du lit de la rivière. Immédiatement en amont de Nokinja, on trouve le confluent du Sirha. Plus haut encore, nous fûmes enchantés d'atteindre Geh, la localité principale du district. J'ai vu des centaines de villages baloutches, mais Geh—le *Bih* du voyageur arabe—reste gravé dans ma mémoire comme le plus joli. Un magnifique bosquet de dattiers s'élève à la source de deux fleuves, le Gung et le Kichi; un vieux fort pittoresque se dresse sur un rocher, et des collines désolées, tout alentour, rehaussent le vert d'émeraude des rizières.

L'altitude du village est de 450 mètres environ. Bien que nous fussions à la fin d'octobre, le thermomètre, à midi, marquait près de 38°.

Geh, Kasakand à l'est, et Bint à l'ouest, forment les trois villes du Makran persan que le voyageur atteint en venant de la côte. Chacune, dit-on, possède la même population, qui ne doit guère dépasser deux mille habitants, pour autant que nous pûmes en juger.

Nous reçûmes la visite de Chakar Khan, frère aîné de Sardar Hussein Khan, qui représente l'ancien ordre de choses dans la province, et se rappelle le Baloutchistan à l'époque où il était indépendant de la Perse; naturellement, il désapprouve les changements survenus. Quelques-uns des habitants parlaient hindoustani, et nous apprîmes qu'ils avaient un petit commerce avec la côte, un des principaux articles étant le poisson, qu'on vend quand il est déjà très avancé. En somme, l'état de la population est misérable, le gouverneur, qui n'est arrêté, comme en Perse, ni par l'opinion publique, ni par le télégraphe, la pressurant terriblement. Beaucoup d'habitants émigrent vers Karatchi, Mascate et Zanzibar.

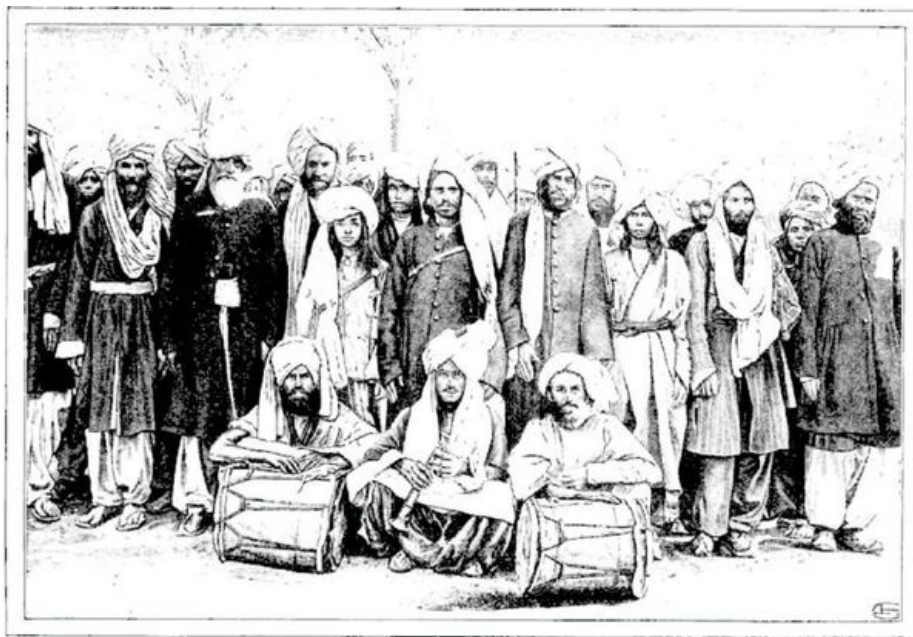
Nous partîmes après avoir congédié nos chameaux et engagé quelques guides de Lachar, les plus forts et les meilleurs pour les voyages en montagne. Nous avons à traverser le district inexploré qui nous séparait du Fanoch. Nous remontâmes le lit pierreux du Goung, puis nous pénétrâmes dans le bassin du Sirha, dont les deux rives sont peuplées de nombreux villages. Nous fîmes halte à Malouran, sur un tributaire du Rapch. Les habitants, qui n'avaient apparemment jamais entendu parler d'Européens, nous regardaient avec suspicion; lorsqu'ils furent à portée de notre voix, nous essayâmes du procédé qui nous réussissait d'ordinaire, et qui



UNE HALTE DANS LES MONTAGNES DU MAKRAN.—D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

consistait à donner une roupie à un homme, pour lui montrer que nous entendions payer nos provisions. Cette fois-ci, il manqua son effet. Une discussion animée s'engagea; je cherchai, pour ma part, à expliquer que nous paierions et que nous étions leurs amis; mais le chef de la bande, un coquin d'une apparence particulièrement fâcheuse, s'obstinait à refuser. Finalement, un des hommes de notre troupe sauta sur lui et le jeta dans la rivière, d'où le malandrin ressortit la bouche pleine de boue; aussitôt les approvisionnements arrivèrent. On peut objecter que nous n'avions pas le droit de recourir à la «force majeure»; mais je conseillerais à un de mes contradicteurs de se mettre dans une position semblable, et je voudrais voir ce qu'il ferait. En fin de compte, les gens de Malouran devinrent nos très bons amis pendant la journée que nous passâmes

chez eux. Nous constatâmes ce trait remarquable qu'ils sifflaient, talent rare en Orient, où le sifflement passe généralement pour être un «langage diabolique».



BALOUTCHES DU DISTRICT DE SARHAD.—D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Une marche très rude nous mena jusqu'à la rivière de Fanoch, ou Rapch. De là, nous arrivâmes à Fanoch, par un chemin unique en son genre. Contournant le lit de la rivière, qui coule entre des falaises appartenant au beau massif du Band-i-Linag, ou chaîne Bleue, nous passâmes d'abord devant un superbe rocher rouge sang, au pied duquel est un étang profond; on l'appelle le Giri. Plus loin, les blocs de rochers, dont quelques-uns pesaient des centaines de tonnes, étaient des plus splendides, variant du blanc éclatant au noir de jais; mais le chemin était tuant, et nous dûmes y traîner nos chevaux. Ce fut donc avec une grande satisfaction que nous atteignîmes le sommet de la gorge, et que nous vîmes, à un mille en amont, les dattiers de Fanoch.

Nous fûmes reçus très amicalement dans cet endroit, dont les fils de Chakar Khan étaient gouverneurs. Ils exprimèrent un immense plaisir à voir nos fusils.

Désireux de connaître un peu le pays inexploré qui s'étend à l'ouest, nous montâmes au Kouh-i-Fanoch, ascension laborieuse, qui nous prit quatre heures. Les 150 derniers mètres sont formés par un rocher de calcaire blanc, presque perpendiculaire. Du sommet, nous pûmes aisément remonter jusqu'à leurs sources les cinq rivières séparées qui forment le Fanoch. Nous jouîmes en même temps d'un panorama superbe, qui nous donna ce que nous désirions si vivement, une idée du niveau du pays. À l'ouest, la vue était en partie bornée par de hautes montagnes; mais au nord, nous eûmes un coup d'œil sur le magnifique Kouh-i-Bazman, qui s'élève solitaire jusqu'à 2 700 mètres au-dessus de la plaine (3 400 au-dessus de la mer). À l'est, s'étendaient le massif d'Azabad et le district de Lachar, que nous allions bientôt explorer.

Fanoch, où nous nous reposâmes un jour, pour «manger» notre fatigue, comme disent les Persans, a un aspect beaucoup plus prospère que Geh, plusieurs de ses maisons étant construites en pierre. Il s'y trouve un fort, qui paraît être de grande antiquité; mais, comme c'est le cas ordinaire dans le Baloutchistan, nous ne pûmes avoir aucun renseignement sur son histoire. Les moutons, les volailles, les œufs, le lait, l'orge, le riz et le froment sont en abondance, et les dattes sont fameuses dans tout le Baloutchistan; mais le seul article manufacturé consiste en petites

casquettes brodées de soie rouge. Je demandai si Fanoch se trouvait dans le Makran. On me répondit que la frontière est formée par la ligne de faite du Band-i-Linag, au nord de laquelle se trouve la ville: le Bachkird, à l'ouest, n'est pas considéré comme faisant partie du Baloutchistan.

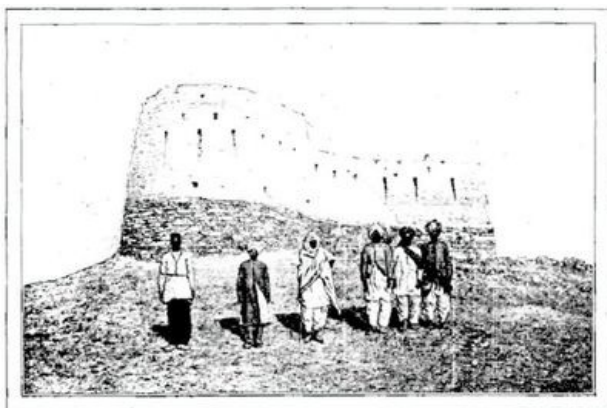
Nous repartîmes par le même chemin par lequel nous étions venus; mais, au delà de Sartab, nous prîmes une direction plus septentrionale, traversant le Sisha à Tehan, village prospère, d'un millier d'habitants.

Revenus à Geh, nous trouvâmes nos compagnons bien reposés. Deux jours après notre retour, comme nous nous préparions à partir pour Fhradaj, nous fûmes agréablement surpris par l'arrivée de deux Baloutches, que le gouverneur du Baloutchistan persan avait envoyés pour nous servir de guides: c'étaient Mir-khan-Mohammed, d'Aptar, et Moulla-Bachan.

Nous dûmes encore retourner sur nos pas jusqu'à Ichan, d'où nous suivîmes d'abord le cours d'un affluent du Sirha. Puis nous arrivâmes au fleuve principal, sur le bord duquel il y avait quelques petits lambeaux de culture. Nous campâmes dans le lit même de la rivière, et, le jour suivant, nous trouvâmes la plus affreuse route que j'aie encore jamais vue; en comparaison, les *kotals* de Bouchi sont des chaussées métalliques. Un mille en amont, la gorge se rétrécissait jusqu'à n'avoir plus que 30 mètres environ de largeur, et nous rencontrions des degrés rocheux, en bas desquels la rivière tombait en cascade. Plus loin, un autre agrément, c'étaient des blocs de rochers de toutes dimensions, de celles d'un omnibus à celles d'une balle de *foot-ball*. Après quoi vint une mare profonde, qui remplissait toute la largeur de la vallée. Au-dessus, un sentier de chèvres, où il nous parut impossible que nos bêtes chargées pussent monter. Cependant, à ma grande surprise, il n'y eut pas d'accidents.

Nos chevaux étaient éreintés lorsque nous arrivâmes à la source de la rivière, qui se trouve dans le bois de dattiers de Sirha, vaste, mais entièrement négligé. Nous campâmes à une altitude de 990 mètres, et ce fut le premier jour où nous eûmes une température inférieure à 30° centigrades. Le lendemain, le temps était relativement frais; nous montâmes jusqu'à la ligne de faite du Makran, à 1 100 mètres environ, et de là, nous nous mîmes à descendre, contournant les pentes occidentales de la grande masse de l'Azbag, que nous avons vue du sommet du Kouh-i-Fanoch. Le soir, nous campions à Pip, la capitale du Lachar.

Le gouverneur vint nous saluer. Il se montra d'abord très timide. Son visage ne s'éclaircit que quand nous lui eûmes demandé l'histoire de sa famille. C'était un garçon de seize ans. Pip est un village de deux cents maisons, qui se groupent autour d'un fort, à une certaine distance d'un beau bois de dattiers. Dans le Baloutchistan, les maisons sont toujours construites sur des espaces découverts, probablement parce que le sous-bois des dattiers est employé pour la culture des céréales. Le changement d'atmosphère entre la chaleur sèche du désert et l'humidité relativement fraîche des bois de dattiers est très agréable, mais de nature, probablement, à donner la fièvre. Cependant, après des heures passées dans l'éclat sans pitié de la lumière, l'ombre est si bienvenue que nous campions toujours aussi près que possible des arbres, et, autant que je sache, aucun de nous n'en souffrit.



UN FORTIN SUR LES FRONTIÈRES DU BALOUTCHISTAN.—D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

honnêteté le fait que, pour payer les employés du télégraphe, on avait coutume d'envoyer le long de la ligne un sac de roupies, où chacun prenait à son tour ses appointements. Une seule fois, un employé abusa de cette confiance, et il dut quitter son pays, ce qui, pour un Baloutche, est la plus dure des punitions.

Après un jour d'un repos bien gagné, nous continuâmes à descendre la fertile vallée de Pip. À Ispaka, nous étions arrivés dans le district de Fhradaj, et nous découvrions les premiers représentants de l'élément persan, si détesté, sous la forme de deux ou trois soldats et d'un sergent. Les Baloutches appellent tous les Persans des *Gagar*, corruption de *Kadjar*, nom de la dynastie régnante; comme ils ne voient guère de Persans que les collecteurs de taxes, leur haine envers eux est quelque chose d'extraordinaire. Je crois cependant qu'elle a diminué de violence en ces dernières années.

Le lendemain, nous dirigeant vers la rivière

Mon compagnon et moi, nous étions d'accord pour penser que les Lacharis étaient supérieurs à tous les autres Baloutches que nous avons rencontrés. Beaucoup mieux physiquement, c'étaient des spécimens sauvages de l'humanité; mais nous les trouvâmes toujours gais et virils, ce qui n'est pas le cas de la généralité des Baloutches, qui sont gourmands, vaniteux, peu serviables, et aussi déraisonnables que des chameaux. Il n'est que juste d'ajouter que les Baloutches sont extrêmement honnêtes, et que si on leur confie des valeurs ou des lettres, ils les défendent au péril de leur vie; ils sont aussi très moraux, et traitent leurs femmes à peu près comme leurs égales. Ils ont un code de l'honneur, et y conforment généralement leur vie. On peut citer comme exemple de leur

de Bampour, nous atteignons le village de Kasimabad, dont les habitants sont appelés *Darzada*, nom qui semble indiquer un croisement négro-baloutche. Ils sont attachés à la glèbe: nominalement, ils reçoivent un tiers de la récolte; mais, en fait, il semble qu'ils n'aient que juste de quoi se nourrir.

Ayant traversé la rivière à un gué que les sables mouvants rendaient dangereux, nous atteignîmes Bampour. Cette ancienne capitale du Baloutchistan ne consiste plus qu'en deux centaines de huttes sordides; le fort était presque abandonné, le bois de dattiers réduit presque à rien, et il nous fallut camper sur un tas d'ordures, qui avait dû autrefois être un jardin.

Zein ul-Abidin Khan, le gouverneur ou *asad-u-Dola*, m'avait écrit qu'il m'attendait à Fahradj, qui se trouve à 4 milles de distance, et qui est beaucoup plus importante, ayant environ deux mille âmes, y compris le garnison. Zein ul-Abidin Khan nous reçut sans trop d'empressement; notre curiosité lui semblait suspecte, comme à beaucoup d'Orientaux; mais, après quelques difficultés, nous finîmes par devenir bons amis.

Comme le *Farman Farma* ne nous annonçait son arrivée que pour janvier, nous profitâmes du mois que nous avions devant nous pour explorer le district de Sarhad, en partie encore presque inconnu.

Ayant loué un nombre suffisant de chameaux, nous partîmes le 1^{er} décembre. Notre première étape fut Aftar. Nous remontâmes ensuite la vallée du Konar Rud. C'est une région assez agréable; à de fréquents intervalles, des sources jaillissent dans le lit de la rivière, au milieu des hautes herbes. À Soran, nous fûmes retenus quelques jours par une attaque de dysenterie de Brazier Creagh.

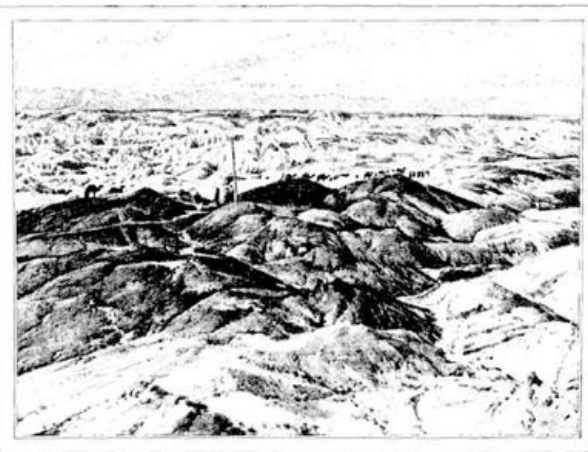
Quelques jours après que nous nous fûmes remis en marche, je fis avec deux chameliers l'ascension du Hamant, afin de bien reconnaître le pays. Le Hamant est une montagne de 2 320 mètres, qu'on a, à tort, qualifiée de volcan. C'est une simple crête en dents de scie. La montée fut pénible, et la descente le fut plus encore. Du sommet, nous pûmes voir le district inexploré du Sud, qui apparaissait simplement comme un monotone réseau de montagnes basses; mais, dans toutes les autres directions, le panorama était magnifique, bien qu'à notre regret nous ne pussions voir le grand volcan de Sahrud.

Le surlendemain, nous franchissions, à 1 680 mètres d'altitude, le col de *Sar-i-Sabra*, qui forme faite de partage des eaux entre les rivières de Bampour et de Mechkil. Puis nous descendions au village de Magaz, qui a 2 000 habitants environ, et le meilleur climat de tout le Baloutchistan, et, prenant la direction du nord, nous avions un premier coup d'œil sur le volcan du Kouh-i-Taftan, qui, de la distance d'une centaine de milles où nous le voyions, ressemblait à un cône blanc.

Deux jours après, nous entrions dans le district de Sarhad, qui se révéla à nos yeux, du col d'où nous le vîmes pour la première fois, comme une immense étendue de chaînes nues, sans un village, sans même une tente de nomades. Encore deux jours, et nous étions au fort de Kivach, capitale actuelle de la région, à 1 350 mètres d'altitude. Le nom de *kivach*, qui se lit *wacht*, signifie «doux» et s'applique à la source d'eau douce, qui jaillit là à 21 degrés. Le fort, où vit une garnison de quatre cent cinquante soldats environ, infanterie et cavalerie, forme toute la capitale avec quelques tentes noires. Il n'y a aucune culture aux alentours.

Cet abandon, comme celui de tout le district, est regrettable. Le Sarhad est la seule région, entre Quetta et la province de Kirman, qui puisse être considérée comme fraîche. Il a été plus peuplé jadis, ainsi qu'en témoignent les restes de kanats qui abondent, et l'on peut espérer qu'au lieu de ne rester habité, comme aujourd'hui, que par quelques milliers de familles nomades, il deviendra un lieu de passage important entre Quetta et la Perse méridionale.

De Kivach, malgré les tentatives de mon hôte pour me dissuader de mon projet, je voulus faire l'ascension du Kouh-i-Taftan. Au bout de deux jours, nous campions, à près de 2 000 mètres d'altitude, au petit hameau de Ouaradji, et, le lendemain, je grimpais au sommet, malheureusement sans Brazier Creagh, qui souffrait d'un ulcère au pied. Les dernières heures de l'ascension furent raides et difficiles: il fallut d'abord escalader de gros blocs de rochers, puis enfoncer, pendant les trois cents derniers mètres, dans une couche épaisse de cendre blanche qui, vue de loin, a fait croire que la montagne était couverte de neiges persistantes. Nous n'atteignîmes le sommet qu'à deux heures de l'après-midi, après huit heures de grimpe presque continue. Le Kouh-i-Taftan se termine par deux cimes: celle du nord, la plus haute, est connue sous le nom de *Ziarat-Kouh*, ou «mont du Pèlerinage»; celle du sud, appelée *Mallar-Kouh*, ou «montagne Mère» étant le volcan que nous désirions visiter.



DANS LES MONTAGNES DU MAKRAN—À DES COLLINES D'ARGILE SUCCÈDENT DE RUGUEUSES CHAÎNES CALCAIRES (page 326).— D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Le cratère, d'où s'échappaient d'aveuglantes colonnes de fumée sulfureuse, a deux ouvertures, chacune d'environ 3 mètres de circonférence, et séparées à la surface par une distance de 1 mètre. On ne voyait aucune coulée de lave récente, et l'on ne mentionne aucune éruption. La vue qu'on avait du sommet était la plus belle que j'aie jamais eue en Perse: tous les pics étaient clairement visibles, dans un rayon de 100 milles.

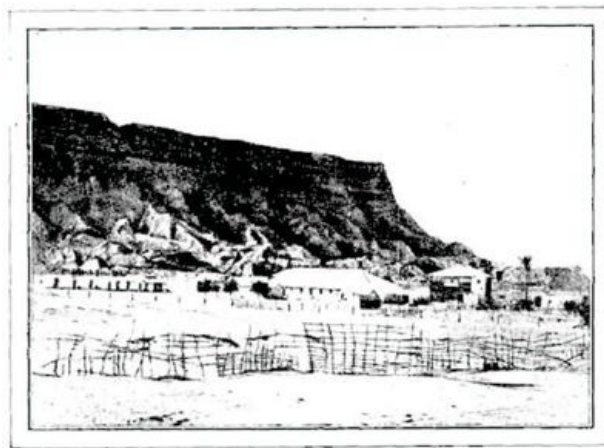
Le volcan est connu, localement, sous le nom de *Kou-i-Chehel-Tan*, ou «Montagne des Quarante Êtres», qui visitèrent, dit-on, le volcan, et disparurent depuis lors: Taftan, ou *Daftan*, signifie «bouillant». La même légende se raconte à Quetta, et elle est commune dans cette partie de l'Asie. Pour autant que j'ai pu le savoir, les habitants de la vallée ont adoré le volcan depuis les temps les plus reculés, et il est probable qu'ils n'ont pensé que plus tard aux Quarante Êtres en l'honneur desquels ils font maintenant des sacrifices. D'après mes guides, ces gens s'appellent musulmans, mais ils ne savent rien des croyances de leur religion.

Nous quittâmes notre camp le jour de l'an, et nous nous rendîmes au village de Bazman, où nos bagages devaient nous rejoindre. La marche fut pénible; notre guide nous avait abandonnés, et nous étions, nous et nos bêtes, au bout de nos provisions.

Notre voyage nous avait montré que le Sarhad est aujourd'hui à peu près inhabité, mais que l'eau y est abondante, et qu'un meilleur gouvernement, ramenant la sécurité, en ferait sans peine un pays prospère.

(À suivre.)

Adapté de l'anglais par H. JACOTTET.

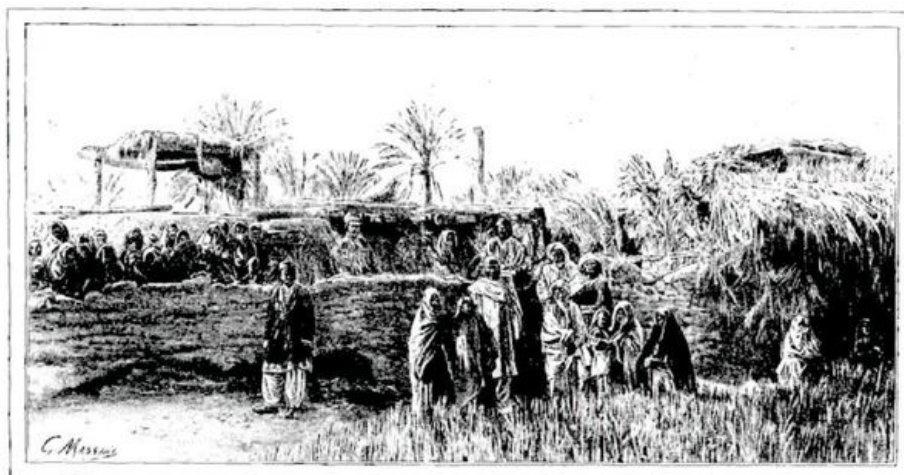


BUREAU DU TÉLÉGRAPHE SUR LA CÔTE DU MAKRAN.—D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

TOME XI, NOUVELLE SÉRIE.—29^e LIV.

N^o 29.—22 Juillet 1905.



L'OASIS DE DJALSK QUI S'ÉTEND SUR 10 KILOMÈTRES CARRÉS EST REMPLIE DE PALMIERS-DATTIERS ET COMPTE HUIT VILLAGES (page 342).—D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

À TRAVERS LA PERSE ORIENTALE^[3]

Par le MAJOR PERCY MOLESWORTH SYKES,

Consul-général de S. M. Britannique au Khorassan.



FEMME PARSIE DU
BALOUTCHISTAN.—D'APRÈS UNE
PHOTOGRAPHIE.

J'étais à Kirman en décembre 1895. Depuis quelques mois, des négociations s'étaient engagées avec le Gouvernement persan, au sujet de la délimitation du tronçon de frontière mal défini qui va de Kouh-i-Malik-Sia à Kouak; mais l'hiver avait commencé sans que l'on fut arrivé à une solution définitive. Cependant, dans les derniers jours de décembre, le commissaire persan Ali-Achraf Khan, qui portait le titre d'*Ikticham-u-Nizara*, passa par Kirman, et, quelques jours après son départ, on me télégraphiait de Téhéran ma nomination au poste d'assistant-commissaire. Ma sœur, plutôt que de profiter d'une offre que lui fit lady Durand de venir chez elle, préféra braver la fatigue d'un voyage absolument dépourvu de confort.

Les préparatifs furent compliqués: le voyage était long, il fallait prévoir des provisions de fourrage pour la route, des chameaux supplémentaires prêts à le transporter, déterminer les points d'eau, etc. En outre, nos domestiques étaient hostiles à l'idée de voyager dans le Baloutchistan et avaient besoin de beaucoup d'encouragements.

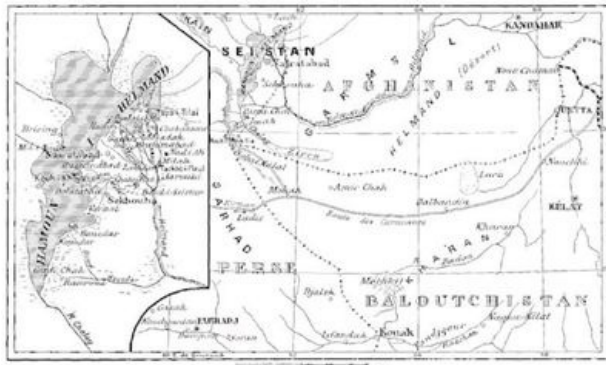
Il faisait déjà très froid à Mahoun, notre première étape; à Hanaka, où le caravansérail est à une altitude de près de 2 400 mètres, la température était véritablement arctique. À Rain, sur le versant méridional de la chaîne du Djoupar, le temps était heureusement moins glacial. De Rain, nous longeâmes la rivière du Sardou, appelé ici «rivière de Bam», et nous traversâmes le district de Tehroud. L'étape suivante nous mena à Abarik; elle fut pénible, car nous eûmes à traverser un terrain très accidenté. Quand nous fûmes descendus dans la région chaude, nous nous trouvâmes las et incapables d'efforts. Abarik, battu des vents, et Tehroud sont célèbres en Perse; dès vers connus leur sont consacrés: «On dit au vent: Où est ta demeure? Il répondit: Ma pauvre demeure est à Tehroud, mais je visite quelquefois Abarik et Sarbistan.» Ce dernier village est situé sur la rive droite de la rivière près de laquelle je fis halte, en 1894, au milieu d'une violente tempête.

Une nouvelle marche, très monotone, le long du lit à sec de la rivière, nous conduisit à Darzin. Ce village est fameux dans la légende locale, comme l'endroit où Faramourz, fils de Rustem, fut pendu par Bahman. On nous apprit que le nom véritable était *Darzanan*, ce qui signifie «érection de potence». Pour montrer quels changements se sont produits dans le pays depuis le XII^e siècle, il suffit de citer ce passage d'Azfal-Kirman: «Nous nous assîmes sur le toit du palais de Darzin, et nous vîmes le grand nombre des villages, tout près de se toucher les uns les autres, et les arbres aux senteurs parfumées. Zein-ed-Din, qui était avec nous, s'écria: On dit généralement que le Fars est un grand et fertile pays, connu comme «la moitié du Monde». Je l'ai vu tout entier, et je jure que, dans tout le Fars, je n'ai pas vu un endroit pareil.» Hélas! tout est bien changé, et Darzin s'élève au milieu d'un désert affreux; cependant, on peut déjà aujourd'hui constater quelques progrès: un des anciens *kanats* a été réparé, et l'on peut croire que l'étendue des cultures s'en accroîtra beaucoup.

À Bam, nous trouvâmes un abri dans une maison nouvellement bâtie, donnant sur un jardin ombragé de palmiers. Bam est, depuis les temps les plus anciens, une ville célèbre en Perse; on trouve ses ruines à un mille du fort actuel. Au temps de la conquête arabe, la ville, connue sous le nom de *Nisa*, eut une grande importance, et Mansour-ed-Din en fit la capitale de la province tout entière. Quelques années plus tard, Abdoulla Amir fonda le Masdjid-i-Hazrat-Rasoul, qui s'élève dans les faubourgs de la ville moderne. Bam a soutenu des sièges nombreux, et je ne crois pas que, sauf une fois, à l'époque des Seldjucides, où on manqua la prendre en barrant la rivière, elle ait pu être réduite autrement que par un blocus. La description qu'en donne Edrisi est fort intéressante: «Bam est grande, commerçante et riche; on y cultive la vigne et le palmier; beaucoup de villages en dépendent. Il y a un château dont les fortifications sont réputées les meilleures de toutes celles du Kirman; ses habitants se livrent au négoce et à l'industrie; on y fabrique quantité de belles étoffes de coton, ce qui forme un objet considérable d'exportation».

À l'époque moderne, la ville fut le théâtre de la tragédie qui termina la lutte des Kadjars et des Zand, lorsque Loutf-Ali Khan, fuyant de Kirman, fut bassement livré à son ennemi héréditaire par le gouverneur. Une fois encore, au milieu du XIX^e siècle, Bam fut assiégé par des troupes mêlées d'Afghans et de Seistanis. Quand toutes les munitions eurent été dépensées, et qu'il ne resta plus aucun espoir, les femmes de Bam, conduites par Banou-Husein-Fatha, chauffèrent des chaudrons d'eau bouillante et firent aux assaillants une réception si chaude, qu'elles purent tenir jusqu'à ce que l'aide leur fût venue de Kirman.

Quelques années plus tard, Agha Khan s'empara du fort et y fut bloqué pendant la plus grande partie de l'année, jusqu'à ce qu'une épidémie eut éclaté parmi ses soldats, et qu'il se vit contraint de se retirer aux Indes. C'est après cela qu'on commença la construction de la ville moderne. Elle borde les deux côtés de la rivière, et je crois qu'elle serait exposée aux inondations, dans les années de lourdes chutes de neige.



CARTE POUR SUIVRE LES DÉLIMITATIONS DE LA FRONTIÈRE PERSO-BALOUTCHE.

Située à une altitude de 1 100 mètres environ, avec une population de 13 000 habitants, possédant un sol fertile et un climat également favorable à la culture des palmiers et à celle de beaucoup de productions des hautes terres, elle est le centre d'un riche district. La chaleur de l'été y est tempérée par un vent frais du nord, les villages montagneux de la chaîne du Djabal-Bariz sont tout près, et l'importance de la ville est encore accrue par le fait qu'elle est, à l'est de la Perse, le dernier centre commercial avant Quetta. Sa principale richesse lui vient de ce qu'elle est la ville du henné, presque toute cette précieuse plante tinctoriale étant produite dans le district. Les garnisons du Baloutchistan sont composées généralement de soldats venus de ce district,

et le gouverneur en est d'ordinaire un Bami.



NOUS CAMPÂMES À FAHRADJ, SUR LA ROUTE DE KOUAK, DANS UNE PALMERAIE.—D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Un voyageur déclare que Bam ressemble à une ville indienne. C'est là une remarque que je n'ai point faite. Peut-être, il y a trente ans, époque de ce voyage, ne voyait-on pas de palmiers, et cette impression s'expliquerait ainsi. Par invitation spéciale, nous visitâmes le fameux fort, et nous constatâmes que l'ancienne ville était encore debout, entourée d'une haute muraille et d'un fossé. Par trois passages et une plate-forme, nous gagnâmes le sommet de la forteresse, qui est la résidence du gouverneur. De là-haut, on jouit d'une vue merveilleuse. Derrière nous, nos regards étaient attirés par le Kouh-i-Hazar, avec son manteau de neige fraîchement tombée, et, de chaque côté de la vallée, les montagnes se détachaient sur le ciel de turquoise. Au sud, la chaîne du Chah-Souaran n'était pas moins brillante. Au-dessous de nous s'élevaient les bouquets de dattiers de Bam, et nous pouvions suivre la rivière de Bam vers le nord-est: nous voyions aussi indistinctement les taches vertes du Narmachir.

À 4 milles de Bam, une raide descente nous amena entre les deux hameaux qui composent le village de Bora, dont le nom est, dit-on, une corruption de *Beravat*. Il a une population de 5 000 habitants, et exporte annuellement 120 000 livres de henné, outre des grains et des dattes. Ce n'est pas, d'ailleurs, son seul titre à la réputation. On raconte que, dans le voisinage, il existe une tribu d'hommes à queues: il y en avait deux autrefois, les *Dumdar* et les *Nartigi*; ces derniers subsistent seuls. Mes lecteurs ignorent peut-être que, nous autres Anglais, nous fûmes considérés autrefois comme dotés de cet appendice caudal; de la même façon, tous les jeunes garçons chiites sont convaincus que les Sunnites jouissent d'un avantage semblable.

À Vakilabad, où nous arrivâmes en longeant un joli cours d'eau ombragé, nous avons atteint le district de Narmachir: ce mot est peut-être la corruption de *Wariman-Chahs*, ou la ville de Wariman, arrière-grand-père de Rustem. Avec ses gracieux tamaris et mimosas, le pays semble une tranche détachée du Sind et est beaucoup plus chaud que le district de Bam. Jusqu'au milieu du XIX^e siècle, il était en la possession des Afghans, et ce n'est qu'aujourd'hui qu'il retrouve quelque prospérité.

Après Vakilabad, nous traversâmes un pays bien arrosé et couvert d'arbres véritables, puis une

jungle immense, d'où nous sortîmes soudain pour entrer dans le désert; après quoi nous retrouvâmes la jungle, au milieu de laquelle se trouve le village de Rigan. Il fait quelque figure sur la carte, mais il ne consiste en réalité qu'en un fort en pisé, occupé par une garnison de dix soldats, et sa population ne dépasse pas deux cents âmes. À Rigan, nous trouvâmes un message désespéré du commissaire persan, que nous avons presque rattrapé, et qui nous suppliait de ralentir notre marche. Nous n'en fîmes aucun compte.

Entre nous et Bampour s'étendaient 250 kilomètres du désert de Lout. Mais comme une pluie abondante était tombée les deux jours précédents, nous eûmes plus d'eau et de meilleure que ce n'est le cas pour les voyageurs, en général, et nous fîmes cette traversée en neuf jours, presque sans accroc.

À Gazak, aux deux tiers du chemin environ, nous fûmes surpris de voir quelques tentes nomades et un bouquet de palmiers. Finalement, nous atteignîmes la rivière de Bampour à Kouchgardan où j'avais déjà passé. Là nous rencontrâmes un détachement de chameliers armés, et j'ai rarement vu troupe d'aspect plus sauvage et plus irrégulière. Protégés par cette escorte et par notre cavalerie de petits poneys, nous atteignîmes Bampour, et, de là, Fahradj. À cet endroit, nous fûmes reçus avec grande cérémonie; la garnison faisait la haie le long de la route, et la musique jouait l'air national. Le commissaire persan arriva peu après.

Nous louâmes ici trente chameaux baloutches, et il fut convenu que je prendrais une avance d'un jour, pour être présent à la frontière quand arriveraient les Persans. Les jours commençaient à être très chauds. À Soran, un message du colonel Holdich m'apprit qu'il s'approchait du Pandjgour et qu'il espérait atteindre la frontière au milieu de février.



C'EST À KOUAK QUE LES COMMISSAIRES ANGLAIS ET PERSANS S'ÉTAIENT DONNÉ RENDEZ-VOUS (page 341).—D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

À Isfandak, nous trouvâmes un charmant bois de dattiers, une rivière d'eau cristalline, mais point d'habitants. Le chef du village s'était senti mal à l'aise à l'idée de rencontrer l'*Asad-u-Dola*, car il avait été mêlé à divers pillages et à d'autres forfaits. En conséquence, lui et ses villageois bivouaquaient dans la montagne, attendant les événements, et, sans doute, accusant la Commission d'être la cause de leur exil.

Nous étions maintenant sur la rive gauche de la rivière Mechked ou *Mechkil* (c'est la prononciation baloutche). On reconnaît, à son large lit et à ses bords escarpés, que ce fut autrefois un puissant cours d'eau, tandis qu'aujourd'hui, même à l'époque des crues, on le passe facilement à gué après le premier flot. Cependant ce proverbe doit avoir eu sa raison d'être: «Qui s'arrête dans le Mechked pour attacher la courroie de ses souliers est perdu.» Les eaux de la rivière sont bues par le désert, à l'est de Djalsk, et entretiennent en partie des bosquets de dattiers.

Nous n'étions plus qu'à deux étapes de notre corps principal; un messenger venait, en effet, de nous annoncer que la Commission britannique était arrivée. Nous fîmes halte au bord d'une mare qui s'étendait dans le lit de la rivière, puis nous dépassâmes Kouak, nous vîmes briller des lumières symétriquement disposées, et enfin nous pûmes serrer la main de compatriotes, après un voyage de près de 1 000 kilomètres, accompli principalement à travers des déserts, dans des conditions de confort très restreintes, ce qui constitue presque un record pour une dame marchant avec une caravane.

Il peut être utile de donner ici quelques détails sur la Commission des frontières perso-baloutches, ou, comme l'*Ikticham-u-Nizara* la qualifiait plus exactement, sur la Commission perso-kelat.

Il y a plus de trente ans, lorsqu'il était question d'une ligne télégraphique allant aux Indes par le continent, ce pays perdu fut exploré par sir Frederic Goldsmid, et le résultat final de son enquête fut le tracé d'une ligne-frontière de Kouak à l'océan. Kouak, considérée comme une puissante forteresse, était, à cette époque, indépendante et le resta; au nord jusqu'au Seistan, le pays était inexploré, et de souveraineté douteuse; on ne fit donc aucune démarche pour fixer la frontière. La Perse avait la chance, à cette époque, d'avoir un excellent gouverneur, dans la personne d'Ibrahim Khan. Il fit de son mieux pour qu'on s'abstînt de tracer une frontière; mais, n'ayant pas réussi, il s'empara



de Kouak aussitôt que le commissaire anglais fut parti. Cet acte ne fut pas reconnu par notre ministère des Affaires étrangères; mais comme, pendant dix ans encore, nous ne prîmes qu'un faible intérêt à notre protectorat sur Kelat, les affaires restèrent en l'état.

Mais lorsque nous eûmes des troupes au Pandjgour, les razzias devenant intolérables, nous suggérâmes à Sa Majesté Nasserred-Din que la partie encore flottante de la frontière fût fixée définitivement, en même temps que nous résoudrions la question de Kouak. Il y eut à ce sujet une copieuse correspondance; un instant, les négociations faillirent être interrompues, le Chah ne se souciant guère de faire les frais d'une Commission qui n'aurait pas pour effet d'augmenter ses revenus, lorsque soudain Naoroz, khan de Kharan, occupa les palmeraies du Mechkil, visitées tout récemment par l'*Asad-u-Dola*, qui avait déclaré qu'elles appartenaient à la Perse. Quand la nouvelle arriva à Kirman, le *Farman-Farma* m'écrivit une lettre officielle, me demandant de repousser ces envahisseurs du sol persan. Dans ma réponse, je lui fis remarquer que de pareils incidents étaient inévitables jusqu'à ce que la frontière fût fixée, et que, dans l'intervalle, il m'était impossible d'agir. Une copie de cette correspondance fut envoyée par le *Farman-Farma*, à Téhéran, et Sa Majesté put se rendre compte des dangers de l'inaction. Elle consentit donc promptement à la nomination d'une Commission qui se réunit à Kouak, à la fin de février.

Notre Commission n'était pas très nombreuse: le chef en était le colonel, aujourd'hui sir Thomas Holdich; les commissaires-assistants étaient le capitaine A. C. Kemball et moi-même. Le lieutenant-colonel R. Wahab dirigeait l'expédition topographique, et le lieutenant C. V. Price commandait l'escorte, composée de deux compagnies de fusiliers et de quelques *sowars*.

Nous étions arrivés à Kouak, quatre jours après la Commission britannique, et le commissaire persan était arrivé le jour suivant; mais, sans notre promptitude, nous n'aurions pu terminer notre travail pendant la saison froide. Même à ce moment, le soleil était beaucoup trop brûlant, après dix heures, pour ne pas être dangereux, et le temps clair, si nécessaire aux levés topographiques, ne dure que jusqu'à la fin de mars et est suivi de six mois de brumes.

Le lendemain de notre arrivée, le commissaire persan et l'*Asad-u-Dola* arrivèrent, au milieu d'un grand éclat de trompettes, et établirent leur camp de l'autre côté de la rivière. Aussitôt une question délicate se posa: qui devait la première visite? Notre opinion était que, puisque nous étions arrivés les premiers, c'étaient les Persans; mais ceux-ci, en se fondant sur leur étiquette, faisaient le raisonnement inverse. Le colonel Holdich, disaient-ils, n'était que le délégué du vice-roi des Indes, tandis que le commissaire persan représentait le roi des rois lui-même. Le débat aurait pu se prolonger pendant des jours; il fut résolu par le fait que le commissaire persan et le gouverneur du Baloutchistan m'avaient fait visite à Kirman et à Fahradj; à plus forte raison, devaient-ils la même politesse à mon supérieur.

Quand les Persans vinrent, nous leur rendîmes tous les honneurs possibles. Mais nous n'eûmes ensemble qu'une très courte conversation, et cela était dû, en partie, au fait que le persan de l'Inde et celui de l'Iran sont deux langues entièrement différentes. On n'avait pas assez tenu compte de cette différence aux Indes, de sorte que notre interprète ou *monnchi*, qui recevait pour ses services un salaire élevé, n'était pas même capable de traduire une lettre, et que toute la tâche de l'interprétation retomba sur moi.

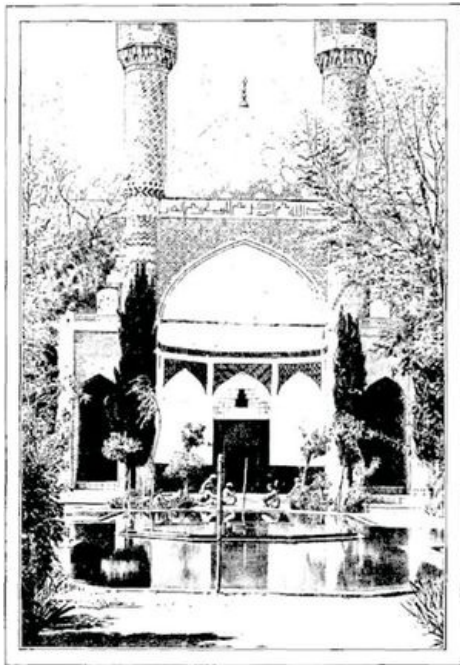
Le point de départ des travaux de la Commission fut sur le Mechkil, en face de Kouak; un monticule artificiel fut dressé sur la rive gauche, non sans une légère opposition. Mais pour l'emplacement du second pilier, la discussion fut plus longue. Si ma sœur n'avait pas gravi la colline sur laquelle nous dressâmes le tas de pierres, jamais le gros gouverneur du Baloutchistan n'aurait consenti à faire cette ascension. Une fois là-haut, après avoir repris haleine, il devint revêche et déclara que nous lui enlevions un district précieux et fertile; en réalité il avait bien 20 ares d'étendue. Le fait que les limites avaient déjà été tracées à Téhéran ne comptait pas à ses yeux, et nous laissâmes ses représentants le calmer.

L'infatigable colonel Wahab nous quitta ici afin de jalonner la chaîne du Siahian, et nous lui suggérâmes l'idée de se faire accompagner par Soliman Mirza, le représentant du *Farman-Farma*. Celui-ci n'y consentit que de très mauvaise grâce. Il escalada pic après pic avec son collègue anglais, qui se trouvait être un montagnard accompli.

Les deux Commissions se rendirent ensuite en deux étapes à Isfandak, et de là à Djalsk, par le col de Bonsaz, au-dessous duquel nous campâmes. Là, nous eûmes un nouvel incident, le commissaire persan ayant fait dire qu'un pilier-frontière avait été élevé à l'ouest du passage, et que cela excitait beaucoup les esprits. Nous nous assurâmes qu'il n'y avait là qu'un signal pour la triangulation, et nous exprimâmes notre regret d'avoir été soupçonnés d'un tel acte, ce qui causa beaucoup de confusion chez les Persans.

Les deux Commissions étaient composées des éléments les plus divers, Anglais, Persans, Baloutches, soldats réguliers et irréguliers; nous avions aussi beaucoup de chameaux, de mules et d'ânes et un troupeau de moutons et de chèvres.

Nous séjournâmes à Djalsk une quinzaine, pendant laquelle on éleva les bornes-frontières qui firent passer les palmeraies de Mechkil à Kelat, ainsi qu'il avait été convenu à Téhéran. Le district situé plus au nord n'était, en somme, qu'un désert, et le colonel Holdich suggéra, pour



COUR INTÉRIEURE DU SANCTUAIRE DE MAHOUN
—D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

éviter une nouvelle campagne d'hiver, l'idée d'accepter comme frontière les chaînes courant au sud-est du Kouh-i-Malik-Sia, en se contentant d'envoyer, pour les explorer, une colonne volante.

Le commissaire persan ayant accepté, il ne nous resta plus qu'à décider de la souveraineté sur quelques bouquets de palmiers sans importance. Comme j'en avais entendu parler dans le Sarhad, en 1893, et que j'avais quelques notes sur la question, la besogne fut facile.

L'oasis de Djalsk est d'une étendue considérable, une dizaine de kilomètres carrés. On y trouve partout des palmiers-dattiers, sous lesquels poussent de l'orge, du froment, des lentilles, et l'on trouve dans les jardins des grenadiers, des figuiers et de la vigne. Au centre, se creuse une *nala* marécageuse, pleine de roseaux, et dans l'oasis sont dispersés huit villages importants. Un phénomène remarquable, observé par le colonel Holdich, est que les palmeraies du Mechkil, situées à une quarantaine de mètres à l'est, sont fécondées par des sources venues de Djalsk et coulant souterrainement jusqu'au bord du *hamoun*.

Il y a dans l'oasis un certain nombre d'édifices, couverts de dômes, et construits de briques en pisé, dans lesquels se trouvent les tombes d'une race de chefs disparue, connus sous le nom de *Maliks Keianiens*. Mais c'est là une erreur: ces chefs sont, indubitablement, des membres de la famille des Saffar, qui régna plus de cinq siècles sur le Baloutchistan. Quelques-uns de ces mausolées ne contiennent qu'une chambre; d'autres possèdent une antichambre; une troisième catégorie a deux étages. On trouve des restes de briques, sous le dôme, et, par-ci par-là, quelques grossiers dessins représentant des éléphants et des paons; mais, au point de vue artistique, tout cela était d'un ordre très inférieur.



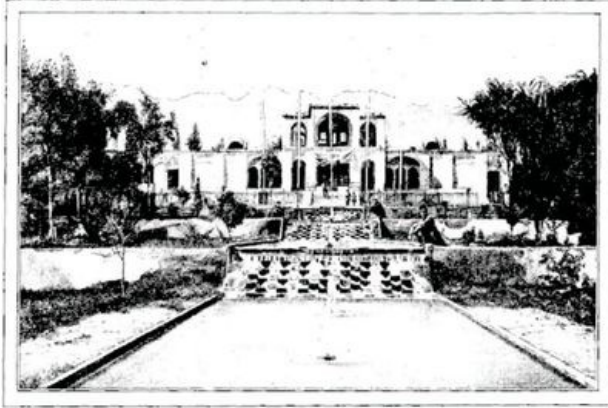
LE KHAN DE KELAT ET SA COUR.—D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Le jour de l'an persan (21 mars) survint, d'une façon malencontreuse, juste avant que se terminât notre travail. Le commissaire britannique voulut faire une visite à son collègue persan, en sa qualité de représentant du chah; mais l'*Asad-u-Dola* ayant dit: «Quelle est ma place?» Nassoulla Khan se trouva de nouveau balancé entre nous deux, et, comme il était inévitable, nous offensâmes le gouverneur du Baloutchistan, en lui disant que le commissaire persan était, à nos yeux, le représentant du chah, mais que, s'il le désirait, lui-même aurait plus tard une visite. Ce fut malheureusement sans grand profit que nous brandîmes ainsi le rameau d'olivier. Il était heureux que nos travaux fussent si promptement terminés, car la brouille entre l'*Asad-u-Dola* et l'*Ihticham-u-Nizara* allait augmentant tous les jours. À la fin, le premier menaça de laisser le second sans vivres dans le désert, s'il acceptait la demande du colonel Holdich, que le Gouvernement persan fût responsable des incursions de la tribu des *Yarahmadzai*. Ainsi les négociations étaient arrivées à une impasse. Nous nous en tirâmes heureusement, en concluant un arrangement secret, qui fut signé dans ma tente par les deux commissaires, et en ne mentionnant, dans la réunion solennelle, que les différentes bornes-frontières. L'*Asad-u-Dola* triomphait, ignorant de notre ruse, et j'affectai d'avoir l'air ennuyé.

Le jour avant notre séparation, on organisa des jeux athlétiques, qui, commencés par une

course de chameaux, allèrent convenablement jusqu'aux exercices de lutte. Mais alors il se produisit des désordres que nous eûmes beaucoup de peine à calmer. La foule envahit l'arène, et se mit à maltraiter les champions malheureux, et pendant un moment, on se battit à coups de bâton et de pierres. À la fin, le tumulte s'apaisa, grâce à l'intervention du colonel Holdich.—Les Baloutches avaient cru sérieusement que la guerre était déclarée, et ils s'assemblaient en grand nombre, pour nous aider, disaient-ils.

Un incident assez amusant suivit: l'*Asad-u-Dola* annonça son intention de bâtonner tout le monde. En conséquence, mes tentes, dressées un peu à l'écart du camp, furent envahies par tout le régiment persan, qui venait y chercher asile. L'*Asad-u-Dola* harangua ses hommes, mais en vain, puis fit appel à mon assistance. Finalement, sur la suggestion du colonel Holdich, on décida qu'on punirait le principal délinquant de chaque parti.



JARDINS DU SANCTUAIRE DE MAHOUN.—D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Nous donnâmes un grand banquet pour célébrer le mémorable événement de la fixation, opérée en un mois, de plus de 300 kilomètres de frontières. Cela fait, plus que des volumes, l'éloge du plan adopté par les commissaires en chef. À cette occasion, je mentionne un petit épisode raconté dans le livre de ma sœur, *Through Persia on a Side Saddle*: «Fat-Hadji Khan, l'interprète du commissaire persan, s'avança vers nous, et se mit soudain à chanter le *Highland Laddie*, qu'il avait appris, nous dit-il, d'une dame anglaise à laquelle il s'était tendrement attaché durant son séjour à Londres».

Le lendemain, de bonne heure, nous partions de Kouak, après le plus cordial des adieux. Ainsi se terminèrent les travaux de la Commission des frontières perso-baloutches.

Nous avions à traverser, jusqu'à Quetta, le Baloutchistan britannique. Ce pays jusqu'ici n'a pas eu d'historien, bien que les matériaux de son histoire soient tout prêts. Géographiquement, sa partie occidentale consiste, au nord, en un désert qui s'étend jusqu'au Helmand, et, au centre et au sud, en vallées longues et étroites, se dirigeant, avec la plus grande régularité, du nord-est au sud-ouest. Plus à l'est on entre dans les montagnes baloutches, rameaux du puissant Hindou-Kouch, et c'est sur le grand plateau qu'elle supporte que sont situés Kelat et Quetta. Comme on peut le penser, le climat de la partie occidentale du pays est à peu près le même que celui du Baloutchistan persan, et l'on trouve à Pandjgour des dattes qui sont parmi les meilleures du monde entier; mais entre Kelat et Quetta, le froid est parfois intense, et je me rappelle que le colonel Wahab me montra un endroit où son expédition avait été surprise par une tempête. Dans l'obscurité, ils avaient posé leurs tentes à l'abri d'un monticule, qui se trouva, le lendemain, être composé de bœufs achetés par le commissariat et morts gelés. Les populations du Baloutchistan britannique sont fort diverses. Le Kharan est peuplé de Nochirouanis et de diverses races sujettes, le Pandjgour de Gichkis, le Kelat d'une population mêlée de Brahouis, de Rinds, d'Afghans, d'esclaves Dehwar et d'Hindous.



DANS LA VALLÉE DE KALAGAN, PRÈS DE L'OASIS DE DJALSK.—D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

On ignore généralement que le premier représentant de la Grande-Bretagne apparut à

Pandjgour, il y a moins de vingt ans, dans la personne de ce grand officier de frontières, sir Robert Sandeman. Le Gouvernement des Indes, ne voulant pas faire une grosse dépense inutile, commença par envoyer pendant plusieurs hivers un officier en expédition dans le pays; mais les Baloutches n'attendaient que son départ pour recommencer leurs querelles. En 1891, le major Muir, qui rendait la justice à distance de sa garde, ordonna imprudemment l'arrestation de Mir Chahdad, un brigand notoire. Il résista, avec ses hommes; un domestique sans armes fut tué, et le major Muir lui-même grièvement blessé, tandis que Chahdad réussissait à prendre la fuite. Mais, inquiet de ma présence à Kirman, il finit par se soumettre à Kemball, lorsque celui-ci fit son voyage de 1894 à 1895. Après cet outrage, on maintint, pour un an ou deux, une petite garnison à Pandjgour, mais elle fut retirée en 1896, le pays s'étant pacifié, dans une certaine mesure, quoique, on le verra plus tard, la lutte contre les restrictions que la civilisation apporte à la vie n'y fût pas encore terminée.

À quelques kilomètres de Kouak, la monotonie du voyage fut agréablement variée par l'apparition de deux ours, les premiers que j'eusse vus dans le Baloutchistan; ils mirent en fuite Tumbull, qui les avait rencontrés. Nous partîmes pour leur donner la chasse, mais nous ne pûmes que les entrevoir. Les ours doivent être très rares dans le pays, et je n'en ai vu des traces qu'une seule fois, outre celle-ci.

Nous traversâmes le Mechkil, dont les flots, d'un pied de profondeur à peine, étaient couleur de café, et nous entrâmes dans la vallée du Rakchan. Elle est large et peu profonde, et s'étend vers l'est-nord-est, sur 200 kilomètres. À la seconde étape, nous n'eûmes que de l'eau salée, que les plus endurcis de nos soldats trouvaient imbuvable, et nous regrettâmes fort un baril de bière que nous avions donné à nos collègues persans. Notre farine, d'autre part, était moisie et immangeable.

Le lendemain nous conduisit à Pandjgour, ou les «Cinq Tombes», ainsi nommée de ses cinq chefs tués à l'époque de la conquête arabe. C'est une charmante oasis, qui renferme quelques hameaux et des bois de dattiers étendus, dont les fruits sont excellents. Cependant, le district avait à ce moment une fâcheuse réputation; car, l'année précédente, un *ghazi* y avait attaqué, de sang-froid et de la façon la plus perfide, le lieutenant Parker, qui commandait une section de batterie de montagne. Le lâche assassin semblait désireux de montrer l'allure de son cheval; il demanda à Parker de galoper devant lui, et le poignarda dans le dos. Heureusement, il fut promptement capturé par les canonniers, puis jugé et pendu, et son cadavre fut brûlé. Kemball ayant fait fonction de juge, à cette occasion, il était très probable qu'on chercherait à se venger de lui; c'est pourquoi on nous avait interdit de sortir sans escorte, et nous avions pris la précaution supplémentaire d'être toujours armés de fusils, qui imposaient aux ghazis plus de respect que des revolvers.

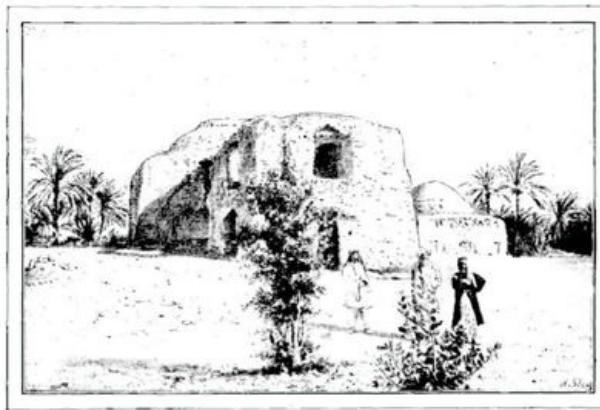
Nous fîmes halte le dimanche de Pâques; le jour suivant nous dépassâmes les tentes désertes, occupées jadis par des soldats d'infanterie du même régiment que celui qui composait notre escorte.

Nous nous élevions constamment, comme le montraient nos baromètres anéroïdes. Les marches étaient d'une monotonie intense, les jours succédaient aux jours sans qu'on aperçût nulle part un signe de vie. Cependant nous trouvions un certain intérêt à spéculer sur les causes qui avaient fait fuir la population de cette vallée, dont les versants étaient disposés en terrasses sur des milles, tandis que ça et là s'élevaient des monticules bourrés de débris de poterie. Sans doute, la guerre y avait été pour beaucoup, mais en outre, dans ce district comme dans les districts voisins, un déboisement inexorable avait amené une diminution dans la quantité de pluie tombée, tari les sources, et finalement mis en fuite la population.

Cependant il est possible de se procurer de l'eau, et des puits artésiens rendraient sans doute de grands services; mais ce qui me frappa particulièrement, c'est que le pays par où nous passions était excellent pour l'élève du chameau. Partout le sol était recouvert des fourrés les plus épais, tandis que le climat rappelait celui de différentes parties de l'Afghanistan. Les chameaux qui seraient élevés là supporteraient le service au delà des frontières, ce qui n'est pas le cas pour ceux élevés dans les plaines. Même dans la dernière guerre afghane, la méconnaissance de cette question a causé, dit-on, la mort de trente-six mille chameaux, et non seulement cette perte disloqua le service des transports, mais elle occasionna encore les plus terribles maladies. Mais, même si l'on adoptait de meilleures méthodes, il n'en serait pas moins déplorable qu'on ne pût faire aucun usage de ce pays désert, où nous ne vîmes pas signe de vie sur 320 kilomètres.

À Nagha Kelat, où nous restâmes deux jours, pour laisser reposer nos chameaux, nous mîmes ce temps à profit pour voir les ruines immenses qui s'y trouvent. Les plus intéressantes étaient celles des grands réservoirs appelés, dans le Baloutchistan, *gorbasta*. Après cette halte, nous arrivâmes bientôt dans le haut pays baloutche. Là, les terres plates n'étaient qu'une masse de fleurs, et, grâce à la plus grande altitude, il n'était plus nécessaire de marcher de nuit.

Vers la fin d'avril, nous atteignîmes Kelat, capitale du Baloutchistan, qui se trouve à l'altitude considérable de 2 100 mètres. Un des grands souverains de cette province fut Nasir Khan, qui accompagna Nadir Chah à Delhi. En revenant à Kelat, il trouva que les procédés tyranniques de son frère avaient ruiné le pays, et que les Hindous avaient fui en masse, pour sauver leurs biens; Nasir Khan tua son frère, Hadji Mohammed Khan, et reçut de Nadir Chah, qui évidemment approuvait ses actes, le titre de Beglerbagi.



OASIS DE DJALSK: DES ÉDIFICES EN BRIQUES ABRITENT LES TOMBES D'UNE RACE DE CHEFS DISPARUS (page 342).—D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Baloutches, dans une charge désespérée qui décida du sort d'une bataille livrée près de Mechhed. Une autre fois, à Tabas, il tailla en pièces l'armée persane dans une embuscade qu'il avait préparée. Il revint chez lui en triomphe, son royaume s'étendit jusqu'à Karatchi, et le Baloutchistan entra dans une période de prospérité qu'il ne devait pas retrouver plus tard.

Kelat a une population de près de 50 000 habitants, qui varie, il est vrai, selon les saisons: au milieu de l'hiver, la ville est à peu près déserte. Ses bazars sont très médiocres, et l'on voit, de toutes façons, que le peuple qui habite ici est très inférieur aux Persans dans les arts de la civilisation. À ce qu'on m'apprit, sa forteresse est principalement l'œuvre de Nadir Chah. À l'époque de sa construction, elle doit avoir été imprenable.

Il semble que ce soit aux Baloutches que nous devons le jeu, aujourd'hui populaire, du *tent-pegging*, dans lequel un cavalier, lancé au galop, doit enlever d'un coup de lance un piquet planté en terre. Ce jeu est mentionné dans le voyage de Pottinger.

Nasir Khan mourut en 1795, et ce fut pendant le règne de son successeur que Pottinger visita le pays. Son successeur, Mahmoud Khan, était un ivrogne. Il mourut en 1819, et fut remplacé par son fils Mehrab Khan, sous le règne duquel le pays de Kelat entra en contact avec le Gouvernement de l'Inde.

En 1838, lors de la première guerre d'Afghanistan, des officiers britanniques furent envoyés à Kelat, afin d'assurer la coopération du Khan, dont les territoires furent traversés dans la marche sur Kandahar. On eut quelques soupçons de trahison, et, en novembre 1839, une force britannique attaqua et prit d'assaut Kelat. Mehrab Khan fut tué, et les papiers qu'on découvrit sur lui montrèrent qu'il était innocent de toute déloyauté, mais qu'il était victime d'une intrigue. Son successeur fut assassiné, quelques années plus tard, en même temps que le représentant britannique, et l'on nomma chef un second Nasir Khan, qui fut remplacé, en 1857, par Mir-Khoudahad Khan.

Sa carrière fut assez traversée. Pendant vingt ans, il fut en guerre avec ses *sardars*. En 1877, le Gouvernement britannique fit l'achat de Quetta, et, dans la guerre afghane qui suivit, Khoudahad rendit des services avec ses milices. Plus tard ses actes provoquèrent du mécontentement; comme il avait tué le vizir et sa famille d'une manière assez atroce, il fut déposé, et les troupes britanniques occupèrent de nouveau Kelat.

À cette occasion, le trésor immense qui fut saisi fut placé à intérêt, et il est dépensé aujourd'hui pour toutes sortes d'améliorations. La confiscation de ces caisses de roupies fit grand bruit en Perse, à cette époque, et le Khan fut vivement plaint. Cette histoire me rappelle un Arménien, qui se trouvait dans un consulat à l'époque des massacres; il avait entendu, sans émotion apparente, raconter que ses parents et amis avaient été massacrés. Un peu plus tard, d'autres messages lui apprirent que le pacha avait saisi tout l'argent d'une des victimes, et c'est alors, mais seulement alors, que mon ami s'arracha les cheveux et se lamenta sur les calamités qui avaient frappé sa nation.

Le fils de Khoudahad Khan, Mahmoud Khan, fut nommé pour lui succéder. Il est maintenant khan de Kelat et beglerbegi du Baloutchistan.

Je reprends mon récit. Nous franchîmes un passage peu élevé dans les montagnes, et nous

En quelques années, il ramena la prospérité dans le Baloutchistan, et l'on rapporte que de Pandjgour à Kasarkand tous les chefs se soumirent à lui et lui payèrent tribut.

Quand Nadir Chah eut été assassiné, il s'opposa à Ahmed Chah, et d'abord avec succès. Mais il fut ensuite défait et forcé de se retirer à Kelat, où il fut de nouveau battu.

Après que deux assauts eurent été repoussés, la paix fut conclue, et Nasir Khan s'engagea à fournir des troupes dès qu'on l'exigerait. En échange, on le dispensa de payer le tribut.

Peu de temps après, il vint en aide à Ahmed Chah contre la Perse, et se mit à la tête de ses



INDIGÈNES DE L'OASIS DE PANDJGOUR À L'EST DE KOUAK (page 345).—D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

arrivâmes en vue d'un fort, pittoresquement situé, où les commissaires britanniques furent rejoints par le frère du Khan et par quelques lanciers, récemment levés. Notre bivouac fut établi près des bâtiments, d'aspect misérable, où réside l'agent politique; mais nous n'avions pas de raisons de murmurer, car le jardin nous fournit les premiers légumes que nous eussions goûtés depuis Djalsk, où nous avons savouré un unique plat de lentilles. Nous étions de nouveau sur la ligne du télégraphe, que nous avons quittée à Kharan, et deux étapes plus loin, par delà la délicieuse vallée de Mastang, nous atteignîmes la route de Kelat, en construction alors, et qui n'a jamais été terminée.

À notre dernier campement, nous pûmes voir le chemin de fer, presque complètement achevé, du passage de Bolan. Nos domestiques persans, pour faire étalage de leurs connaissances, vinrent nous dire ce que c'était. Nos chevaux se reposèrent sans plaisir dans ces cantonnements, et prirent presque le mors aux dents en voyant d'abord un wagonnet, puis la gare. Quant à nous, nous étions enchantés de ces vertes avenues, et quand nous eûmes enfin atteint l'agence de Quetta, nous nous sentîmes enclins à nous écrier, comme Sadi à Chiraz: «Ceci est vraiment le paradis!»

L'aimable accueil de sir James Brown, sa jolie maison d'aspect britannique, et toute pleine d'un luxe inaccoutumé, terminèrent dignement ce voyage très réussi; et ma sœur put justement réclamer ce titre, d'avoir été la première femme qui soit allée à cheval de la Caspienne aux Indes, sur une distance de plus de 3 000 kilomètres.

(À suivre.)

Adapté de l'anglais par H. JACOTTET.



CAMP DE LA COMMISSION DE DÉLIMITATION SUR LA FRONTIÈRE PERSO-BALOUTCHE.—D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

TOME XI, NOUVELLE SÉRIE.—30^e LIV.

N^o 30.—29 Juillet 1905.



CAMPMENT DE LA COMMISSION DES FRONTIÈRES PERSO-BALOUTCHES.—D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

À TRAVERS LA PERSE ORIENTALE^[4]

Par le MAJOR PERCY MOLESWORTH SYKES,

Consul général de S. M. Britannique au Khorassan.

V. — Le Seistan: son histoire. — Le delta du Helmand. — Comparaison du Seistan et de l'Égypte. — Excursions dans le Helmand. — Retour par Yezd à Kirman.



PARSI DE YEZD.—D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Une nouvelle campagne de délimitation était nécessaire pour compléter l'œuvre de la Commission anglo-persane, entre l'Afghanistan, le Baloutchistan et la Perse. Le 2 janvier 1899, nous étions arrivés à Robat-Kélat, tout près de l'angle sud-ouest de l'Afghanistan, et nous allions entrer dans le Seistan. Sans recommencer le récit des travaux de délimitation, je désire faire connaître un peu la géographie de ce pays si mal étudié jusqu'à présent.

Dans le *Chah-Nanieh*, le Seistan est la patrie de la fameuse famille de guerriers qui assit la dynastie keianienne sur le trône de Perse. Son rejeton le plus brillant fut Rustem, dont les actions incomparables forment le sujet de la grande épopée de Firdousi, et qui est aujourd'hui encore, comme il y a mille ans, le héros national de la Perse. Tout ce qu'on ne comprend pas lui est attribué; ainsi, par exemple, les sculptures sassanides sur les rochers, à Persépolis.

À cette époque, le nom de Sagistan (c'était la forme de Seistan) désignait le bas pays à l'ouest de Kandahar, le haut pays étant appelé le Zaboulistan. Si l'on remonte à l'ancienne histoire de la Perse, on trouve que les Sarangiens, mentionnés par Hérodote comme appartenant à la 14^e satrapie, occupaient le Seistan sous le règne de Darius. Les historiens grecs, qui racontèrent les conquêtes d'Alexandre le Grand, donnèrent le nom de Drangiane à ce qui est maintenant, en gros, l'Afghanistan méridional. Le conquérant la traversa dans sa marche sur la Bactriane, et son lieutenant Krateros y passa à son tour, en allant de Karatchi en Karamanie. Mais le plus ancien voyageur qui ait visité et décrit ces provinces, bien que très brièvement, est Isidore de Charax.

Le temps des dynasties des Parthes et des Sassanides n'est marqué dans la province par aucun événement notable, mais les conquérants arabes sont peut-être responsables—ceci n'est pourtant qu'une conjecture—de la destruction finale des très anciennes cités de Keikobad et de Garchap, et de la fondation de villes arabes à leur place.

Ce fut du Seistan que la dynastie Saffar sortit pour conquérir un empire. La contrée est décrite par le grand voyageur Istakhri, qui donne une description détaillée du Zaranj ou Zirra, province très forte à cette époque.

En 1362, celui qui devait être le célèbre Timour envahit la province en fugitif et s'empara de nombreux villages, mais il fut finalement battu et dut se retirer sur le Makran. C'est dans cette campagne qu'il reçut la blessure au pied qui lui valut le surnom de *lang* ou «le boiteux», Timour-Lang, Tamerlan. Il reparut, vingt et un ans plus tard, mais en conquérant et en massacreur, et s'empara du Zirra, puis de Zalidan, alors probablement la capitale de la province: la garnison tout entière de la ville fut passée au fil de l'épée, et ses ruines livrées aux chacals, qui l'habitent encore aujourd'hui. Pour compléter la catastrophe, le grand barrage, alors connu sous le nom de *Band-i-Rustem*, fut détruit par Timour, ou, si l'on accepte la légende locale, par son fils Chah-Roukh.

Cette destruction changea totalement les conditions matérielles de la province. Le Seistan, c'est-à-dire, en somme, le lac et le delta formés par le Helmand et d'autres rivières, était, à une époque très ancienne, un vaste lac. Les alluvions des rivières formèrent des terres au nord du lac, mais cette partie du pays est maintenant déserte, tandis que le Seistan habité a été formé par l'assèchement du lac lui-même, en suite de la diminution du volume de la rivière et, peut-être, du captage des eaux pour l'irrigation.



UNE SÉANCE D'ARPENTAGE DANS LE SEISTAN.—D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Évidemment, la marche d'Alexandre à travers ces pays, avec une grande armée, tend à prouver que l'Asie n'était pas, à cette époque, aussi aride qu'aujourd'hui. J'ai vu dans le Seistan des nalas desséchées, dont les bords s'élèvent à plus de 60 mètres.

M. de Khamkoff a été particulièrement frappé du fait que la rivière de Birjand, ou plutôt son lit desséché, est tracée en travers du Lout, ce qui prouve que la chute des pluies était alors beaucoup plus considérable. Actuellement, il n'atteint même pas le désert en temps de crue.

Le Seistan d'aujourd'hui a de l'eau de trois côtés: le Helmand forme sa frontière orientale, tandis qu'au nord et à l'ouest s'étend le *hamoun*, la lagune dont je parlerai tout à l'heure. Au sud-est du Seistan habité, se trouve le *Gand-i-Zirra* ou «Trou de Zirra», dans lequel les eaux de la lagune sont portées par le Chelag, un cours d'eau de 350 mètres de largeur, avec des rives hautes de 15 mètres, là où je le traversai. Le grand bassin lui-même a au moins 160 kilomètres de longueur et 50 de largeur; il devait recevoir toute l'eau qu'on trouve actuellement dans le lac,

ou du moins tout l'excédent de ses anciennes crues; sans cela, il serait impossible d'expliquer sa vaste étendue. Quand le lac a beaucoup d'eau, le Chelag forme un fleuve salé, qui coule parallèlement au Helmand, dont le séparent des dunes de sable, mais dans une direction opposée. En général, il n'y a guère plus qu'un marais dans la dépression la plus basse et même, au printemps, les eaux ne couvrent pas le dixième de sa superficie. D'après Istakhri, le Helmand ou Hilmend s'écoulait dans le lac Zirra.

Avant l'arrivée de Tamerlan, le Helmand était barré par le Band-i-Aok ou Akoa. De ce barrage, partait le Roud-Hauzdar, un canal large et profond, destiné à irriguer le district au sud du Seistan encore habité aujourd'hui, et où l'on ne trouve plus que les débris de grandes villes. La plus importante était Hauzdar, l'endroit où, d'après la légende, le fils de Rustem, Faramurz, fut empalé par Bahram.

La branche principale du delta coulait alors, au nord-nord-ouest, par Chahristan et Zahidan. Mais lorsque, après la catastrophe de l'invasion tartare, Chah-Roukh eut détruit le grand barrage, le district du Hauzdar perdit son approvisionnement d'eau, et bien que le Roud-Nasrou restât la rivière principale, un nouveau canal se forma près du barrage moderne, entourant les trois collines de Sehkouha, ville alors inhabitée, mais qui devait devenir la capitale du Seistan.

Pour autant que nous pouvons le savoir, il n'y eut pas de changement important, jusqu'à ce que, il y a de cela une soixantaine d'années, d'après Conolly, qui visita le pays peu après, les eaux renversèrent le barrage moderne et s'unirent pour former un canal à l'ouest de Nad-i-Ali. En conséquence, le Seistan fut laissé sans eau. Prises de désespoir, toutes les classes de la population s'unirent pour construire un barrage, mais la rivière s'en détourna. Plus tard, entre 1840 et 1850, on construisit le présent barrage et l'on creusa le Madar-Ab, ce qui ne fut point une tâche facile.

Lorsque sir Frederic Goldsmid eut été désigné comme arbitre entre la Perse et l'Afghanistan, il fixa la frontière à la rivière, dont le cours n'avait pas changé. Mais il y a huit ans, sans doute par suite du dépôt d'alluvions, elle se fraya un passage à l'ouest, et, à l'époque de notre visite, la branche principale du Helmand coulait, sous le nom de Roud-Perian, à l'est et parallèlement au Roud-Nasrou, ayant détruit Djahanabad, Ibrahimabad et Djalalabad, le berceau de la dynastie keianienne. On s'attend à ce que le fleuve, ne rencontrant pas d'obstacles, reprenne son cours originaire, et, dès maintenant, les Afghans peuvent justement se plaindre d'être laissés à sec, la branche du Nad-i-Ali n'ayant que peu d'eau.

Pour en revenir à l'histoire, le pays fut gouverné, après Tamerlan, par la tribu des Keianiens, qui prétend descendre de la famille royale des Akhéménides. Son chef fut parfois indépendant, mais lorsque la dynastie des Saffar fut à son zénith, il dut se soumettre et reconnut naturellement la suzeraineté de la Perse.

Lorsque Ispahan eut été assiégée par les Afghans, Malik-Mahmoud, le prince régnant, vint à la rescousse avec 10 000 soldats; mais les envahisseurs lui ayant promis la possession du Khorassan, il laissa la cité royale à son sort. Peu après, il fut pris à Mechhed par Nadir, qui commençait à se pousser à la première place, et ses héritiers, deux frères, soutinrent un siège de sept ans sur le Kouh-i-Khoya, mais ils furent finalement réconciliés et soumis.

À la mort de Nadir Chah, le royaume d'Afghanistan fut fondé par Chah Ahmed, qui possédait toute la Perse orientale, y compris le Kain et le Seistan, provinces administrées de Hérat. La tribu des Keiani disparaissait graduellement; à la fin du XVII^e siècle, la tribu des Nahroui, du Baloutchistan, fut invitée à s'établir dans le Seistan, pour faire contrepoids aux Chahrekis et aux Sarbandis.

Vers 1850, Ali Khan, le chef des Sarbandis, fit acte d'allégeance envers la Perse, et reçut la main de la fille de Bahram-Marza, un parent du chah. Mais il fut vaincu et tué par un de ses neveux, Tadj-Mohammed. Celui-ci fut d'abord reconnu chef, mais ayant été convoqué par le chah à Mechhed, il fut mis en prison, puis, échappa, et mena dès lors une existence errante, qui se termina à Quetta.

Après cela, le Gouvernement persan prit graduellement possession du Seistan et commença à occuper des forts de l'autre côté du Helmand. Mais Chir-Ali, qui, dans l'intervalle, s'était affermi sur le trône d'Afghanistan, était de force à s'opposer à ces tentatives d'absorption. Pour éviter une guerre perso-afghane, le Gouvernement britannique consentit à faire acte d'arbitre, conformément au traité de



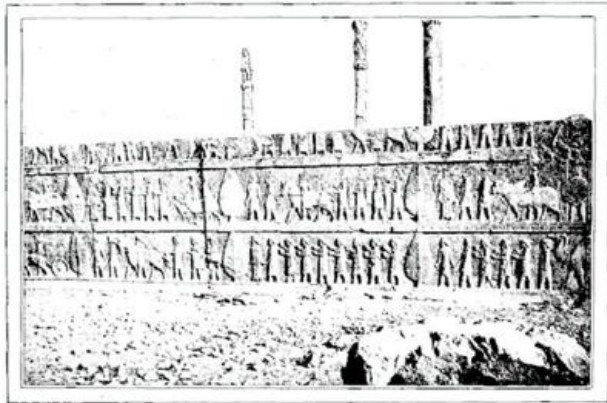
LES COMMISSAIRES PERSANS DE LA DÉLIMITATION DES FRONTIÈRES PERSO-BALOUTCHES.—D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



LE DELTA DU HELMAND.

Paris, et il envoya sur les lieux la mission du Seistan, dont le voyage est raconté dans le volume *Eastern Persia* du général Goldsmid.

La situation était difficile; l'arbitre avait non pas à décider entre des prétentions opposées, mais à fixer le véritable *statu quo*. Or, l'émir de Kain s'imagina que le Gouvernement britannique essayait de prendre le plus de territoire possible pour son Gouvernement—car en Perse on regarde l'Afghanistan comme une province de l'empire des Indes,—et comme le commissaire persan ne songeait qu'à battre monnaie, il comprit qu'en le confirmant dans son idée, il avancerait ses propres intérêts.



SCULPTURES SASSANIDES DE PERSÉPOLIS (page 349).—D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Le général Goldsmid, voyant l'impossibilité de procéder à une enquête complète, s'en revint à Téhéran et rendit sa décision, par laquelle, comme je l'ai dit, le Helmand devint la frontière; et la Perse acquit toute la partie capable de rapporter un revenu. Mais les deux parties firent appel, et la décision fut suspendue.

On perdit un peu le Seistan de vue. Mais l'ouverture de la route Quetta—Nouchki—Khorassan, qui fut l'un des résultats de la mission des frontières perso-afghanes, ramena l'attention sur lui, et le capitaine Webb Ware le visita, en 1897. Un vice-consul russe y fut nommé, en automne 1898, et, à la même époque, je reçus l'ordre d'y fonder un consulat britannique, et cela explique ma présence

dans la région.

Je reprends le récit de notre voyage. Nous arrivâmes à la colline noire et basse de Kouh-i-Malik-Sia, qui n'a d'intérêt que d'être le point où les empires de Grande-Bretagne et de Perse touchent à l'Afghanistan.



UN GOUVERNEUR PERSAN ET SON ÉTAT-MAJOR.—D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Je rencontrai Wood et son expédition à la station d'Hourmak, la dernière où nous dussions trouver de l'eau fraîche jusqu'au Helmand. Au delà, l'interminable succession de *nalas* desséchées, où nous avons marché pendant des jours nombreux, cessait brusquement, et nous entrions dans une plaine unie, en apparence sans bornes, dont la vue était tout à fait oppressante. Elle produisait sur nous un sentiment tout semblable à celui qu'on éprouve en débarquant après un long voyage sur mer.

Le lendemain, nous arrivions sur les bords de la Chelag, qui formait de larges étangs d'eau salée, où s'ébattaient quelques canards. Traversant en diagonale le lit large et profond de la rivière, nous prîmes la rive gauche et nous aperçûmes les premières ruines. Nous établîmes notre camp à Girdi-Chah, où je devais bientôt installer mon poste, près des ruines de Ramroud, dont les maisons en pisé, depuis si longtemps abandonnées, sont encore presque habitables. Girdi-Chah, le seul endroit où l'on trouve de l'eau potable, à plusieurs milles à la ronde, est un point de relâche nécessaire pour les caravanes venant de Perse et d'Afghanistan. Mes *sowars* y ont semé un peu de grain et nettoyé les sources, de sorte que plus tard un village y pourra naître, qui sera le plus grand bienfait pour les caravanes.

L'étape suivante nous fit traverser un terrain plein encore de villes et de villages abandonnés. Nous passâmes par les ruines de Koundar et de Hauzdar, et nous campâmes à Asak-Chah, où nous trouvâmes quelques sources d'une eau médiocre, avec de grands troupeaux de moutons dans le voisinage. Nous étions tout près du Seistan habité.

Chevauchant à travers une plaine de gazon, nous atteignîmes bientôt le premier canal d'irrigation, qui a 4 mètres environ d'élévation, et une cinquantaine de centimètres de profondeur. Nos chevaux, à la fin, se sentirent heureux; ils burent avidement jusqu'à ce que, par humanité, nous fûmes forcés de les éloigner. Longeant les falaises usées par les eaux, nous entrâmes bientôt dans Varmal, un grand village, peuplé d'un millier d'habitants. En arrivant à notre camp, nous eûmes la surprise d'y trouver des sacs d'orge et de farine: nous étions de nouveau dans un pays d'abondance.

J'ai été très frappé par la ressemblance qu'il y a entre le Seistan et l'Égypte, d'un côté, le Sarhad et la Palestine, de l'autre. Le Seistan dépend tout à fait du Helmand, comme l'Égypte du Nil, et les deux districts sont les greniers des tribus environnantes. De même, au Sarhad comme en Palestine, la sécheresse rend le pays inhabitable; les troupeaux de moutons et de chèvres meurent faute de nourriture. Quand, dans le Sarhad, je m'enquérais d'une tribu absente, la réponse invariable était: «Elle est allée au Seistan.»

Ainsi qu'Abraham et Jacob furent contraints de se rendre en Égypte pour assurer l'existence à leurs familles, ainsi les nomades se rassemblent dans le Seistan et aux alentours. Cependant les squelettes que nous rencontrâmes nous prouvèrent que bien des vies s'étaient perdues en route. Pour compléter la comparaison: de même que le voyageur en Égypte traversait le désert arabe, partiellement en vue de la Méditerranée, ainsi les bergers en proie à la famine poussent péniblement à travers le désert jusqu'au Seistan, et voient le grand *hamoun* et le brillant Helmand qui, comme le Nil, garantit le berger errant et ses troupeaux de la mort par la faim.

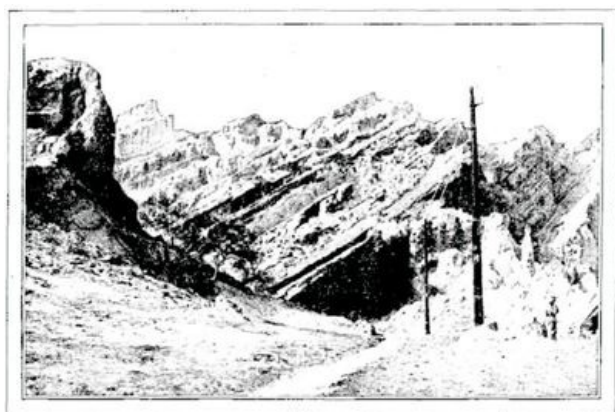
Notre première visite au lac nous montra une grande étendue d'eau, tout à fait libre et couverte de myriades d'oiseaux sauvages. Ils faisaient, en s'envolant, un bruit exactement semblable à celui de la houle battant sur une côte rocheuse. Ils étaient hors de la portée de nos fusils, et nous n'avions aucun bateau pour les atteindre.

Revenus au camp, nous y trouvâmes un fonctionnaire que le gouverneur avait envoyé pour nous escorter jusqu'à sa résidence, Nasratabad. Pendant la marche, plusieurs de nos chameaux tombèrent, avec leurs charges, dans les canaux d'irrigation. Rien n'est pitoyable comme de voir dans l'eau le pauvre «vaisseau du désert».

À 6 kilomètres de Nasratabad, nous fûmes rejoints par Mir-Masum Khan, le gouverneur. Mais après quelques salutations et quelque musique, comme c'était la nuit qui précède le Ramadan, on nous laissa dans notre camp.

Le fort de Nasratabad, autrefois Nasirabad, a été construit par l'émir de Kain, il y a une trentaine d'années, à l'époque où la Perse s'établit dans le Seistan, à proximité immédiate de Husseinabad, village important, peuplé de vingt mille âmes. Il consiste en un espace clos, d'un peu plus de 50 hectares de superficie, entouré de murs de 9 mètres de haut, et d'une épaisseur considérable, que des tours surmontent, à des intervalles très rapprochés. Tout autour règne un chemin couvert, percé de meurtrières, avec un fossé profond, qui est quelquefois plein d'eau.

À l'intérieur, il y a de cinquante à cent boutiques, occupées principalement par des soldats qui s'adonnent au commerce, durant leur séjour dans le Seistan. On voit aussi, par-ci par-là, quelques petits champs cultivés, et partout des ânes. À l'angle nord-ouest, se trouve l'*Ark*, ou «réduit». Il a, autant que j'en puis juger, un profil semblable à celui du fort, mais le sujet étant sans importance, je ne fis aucune question, sûr que j'étais d'éveiller les soupçons, la plus médiocre tour en pisé étant aussi jalousement gardée que le Mont-Valérien.



LA PASSE DE BUZI.—D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

La garnison de Nasratabad consiste en deux régiments, armés des inutiles *djezail*, bien qu'il y ait à Birjand, si j'ai bien compris, un approvisionnement de fusils Wernld. Les canonniers viennent de Tabris, et sont plus considérés; ils profitent de cette considération pour faire de l'usure et prêtent à 500 pour 100 *au minimum*.

Mir-Masum Khan, le gouverneur, est un jeune homme de dix-neuf ans, auquel, à première vue, j'en donnai vingt-cinq, peut-être, en partie, parce qu'il portait des lunettes bleues. Nous allâmes le voir le lendemain de notre arrivée. Il est le fils d'Hichmat-oul-Moulk, lui-même fils aîné de l'ancien émir, et il était gouverneur du Seistan, depuis six ans, sous la direction d'un vizir. Il avait le teint

blême et l'air assez mal portant. Je le trouvai assez ignorant et légèrement vaniteux, ayant été toute sa vie entouré de courtisans. À ce moment, il était en délicatesse avec Hichmat oul-Moulk,

à cause de l'assassinat d'Abd-ou-Ouahab, son oncle, qui avait eu lieu peu auparavant; il avait été invité à quitter le Seistan, mais il s'y refusait. Il devait cependant se soumettre un peu plus tard.



LES GYPSIES DU SUD-EST PERSAN.

Après avoir passé quatre jours à Nasratabad, nous retournâmes à Varmal, où j'avais rendez-vous avec la mission Webb Ware. Deux jours après, elle nous quittait. Pour me distraire du sentiment de ma solitude, je résolus d'aller visiter le Kouh-i-Khoya.

Le Kouh-i-Khoya, seule montagne du Seistan, a joué un grand rôle dans la période héroïque de la Perse, dont ce pays fut le centre. C'est une montagne basse, au sommet plat, que l'on appellerait sûrement «la montagne de la Table», si les Persans avaient des tables. Généralement, la montagne est plus ou moins une île. Pour y arriver, nous dûmes naviguer dans des *toutin*, ou radeaux faits de roseaux, qui ressemblent à des moitiés de cigares et qui se tiennent assez bien en équilibre.

Le Kouh-i-Khoya, qui s'appelait aussi autrefois *Kouh-i-Zor* ou *Kouh-i-Rustem*, s'élève à 120 mètres au-dessus de la plaine, et n'est accessible que par le sud et le sud-est. Il est rond comme une pomme, avec un diamètre d'un kilomètre et demi environ, quoiqu'il ait généralement sur les cartes une forme oblongue, avec son grand axe du nord au sud. Nous abordâmes près des ruines de la ville de Kakkar, bâtie sur la falaise, et très fortifiée. Une muraille extérieure est flanquée de bastions et forme encore un ouvrage formidable. Une route était construite autrefois sur le devant de la falaise, au sommet de laquelle se trouve un autre ouvrage, appelé *Kouk*, véritable clef de la position. Ce fut le théâtre du premier exploit de Rustem, lorsque, n'étant qu'un jeune garçon, il s'empara du fort et tua le roi Kouk. Plus loin, une gorge mène au sommet, qui commande un petit fort. La colline est principalement composée de basalte noir, et, par son absolue stérilité et son manque d'eau, elle rappelle un peu l'île d'Hormuz.

Toute la surface est creusée de fossés, restes de mines, citernes pour l'eau des pluies, ou bien est couverte de tombeaux formés, soit de blocs grossièrement assemblés, soit de dômes en pisé, soit de cairns avec piliers.

À l'extrémité nord, se trouve le sanctuaire de Khoya-Galtoun, un dôme de construction grossière, dans lequel le saint repose, sous une tombe formée de briques séchées au soleil, et de 6 mètres de long. À l'entrée, se trouvent deux poids en pierre. Quand quelqu'un adresse une demande au Khoya, il doit s'endormir sur les degrés de la porte; si sa prière est exaucée, il sera jeté à quelques mètres de distance par une force surnaturelle; sans cela, rien n'est fait. À l'équinoxe du printemps, des courses à pied ont lieu près du sanctuaire.

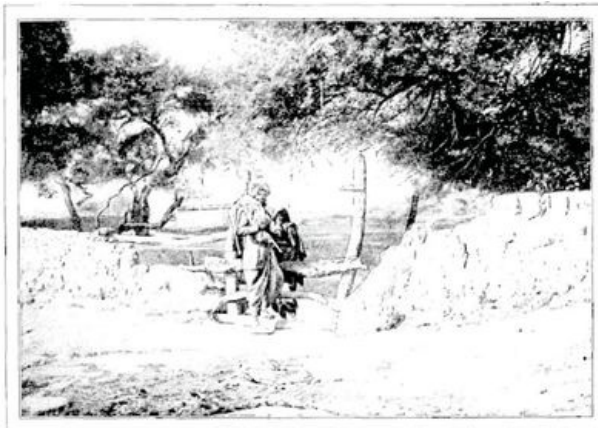


Du Kouh-i-Khoya, je me décidai à gagner Band-i-Seistan sur le Helmand. À Dolatabad, quartier général des Sarbandi, les environs avaient été inondés, et le village transformé en île. Tous les villages du Seistan sont bâtis sur des monticules de fumier, et en temps d'inondations, ils forment autant d'îlots. Imaginez une collection de huttes en pisé misérables, en forme de dômes, avec, devant la porte, un tas d'immondices et un âne, et vous saisissez le type d'un village du Seistan. On voit aussi des enclos à murs bas, avec des plants de vignes, des mûriers et des grenadiers, mais ces arbres sont encore tout jeunes, et le Seistan, à l'ouest du Helmand, est

De Dolatabad, nous arrivâmes à Sehkouha, dont les cartes font encore la capitale du Seistan. Mais aujourd'hui sa population n'est pas même de vingt mille habitants, y compris cinquante soldats. Au delà de Sehkouha, nous eûmes à traverser le canal du Roud-Seistan, ce qui nous prit la plus grande partie de la journée. À Khodja-Amad, il avait 40 mètres de largeur, et, sur certains points, près de 2 mètres de profondeur.

Nous fîmes plus d'une visite au Helmand, l'*Etymander* de la géographie classique. C'est une belle rivière, paraissant aussi large que la Tamise devant la Tour de Londres, et, après plusieurs mois de voyage à travers les déserts, elle offrait une vue singulièrement réconfortante.

Le barrage du Band-i-Seistan paraît très peu solide. Mais sa force est peut-être dans sa faiblesse, car on le répare facilement, tandis qu'un barrage en pierres, construit à cet endroit, pourrait déterminer un changement du cours de la rivière. À l'époque de la mission du Seistan, voici quelles étaient ses dimensions: longueur totale 220 mètres, plus grande largeur 33 mètres, hauteur 5 mètres et demi. Au moment de ma visite, sa largeur et sa hauteur avaient beaucoup diminué, et quoique les eaux fussent basses, elles filtraient au travers, ou passaient par-dessus. Le seul bois employé était celui du tamaris; des pieux, d'une faible épaisseur, étaient plantés dans le lit de la rivière, et de petites branches enroulées autour. Pour consolider la construction, on ajoute des fascines, grossièrement construites, qui sont détruites chaque année. Ainsi le Seistan est, par le fait, dépourvu d'eau, lorsque les flots provenant de la fonte des neiges des monts Berbers se sont écoulés, et il faut que des milliers de villageois se mettent à la réparation du barrage.



COUPLE BALOUTCHE.—D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

On dit que le Helmand renferme une excellente espèce de poisson; mais ceux que nous prîmes se trouvèrent être, pour la plupart, insipides. Les rives du Madar-Ab (Mère des eaux), ainsi qu'on appelle ce canal, sont couvertes d'une épaisse végétation de tamaris; c'est l'une des rares jungles que j'aie vues en Perse.

Nous allâmes chasser dans les environs la bécassine et le canard. La chasse ne fut point mauvaise, mais nous marchions constamment dans l'eau, et c'était un travail pénible. Tout ce pays, couvert maintenant de tamaris et de hauts roseaux, était cultivé, il n'y a que quelques années.

C'est là que se trouvent les ruines de Chahristan, de Zahidan et d'autres villes. Les plus intéressantes sont celles d'une tour, construite en briques cuites, et d'environ 20 mètres de hauteur. Une large brèche, sur la face sud, menace sa stabilité, et il est à craindre qu'elle ne s'écroule bientôt. Cette tour, sur laquelle on lit deux inscriptions koufiques, était évidemment un minaret appartenant à une mosquée aujourd'hui ruinée.

Après être revenu passer quelques jours au camp de Nasratabad, j'en repartis pour une nouvelle excursion, dans laquelle je me proposais de visiter la lagune. Autour du village de Hadimi, habité, sur ses rives, la tribu des Saiads, ou oiseleurs, qui m'intéressèrent, comme étant peut-être une population aborigène. C'est du moins ce qu'ils disent, et leur aspect semble pareillement l'indiquer. Près d'eux, mais s'en distinguant absolument, sont les *Gaudars*, ou gardeurs de vaches, dont les troupeaux paissent les jeunes roseaux dans la lagune. Les vaches du Seistan sont, d'ailleurs, renommées.

Les Saiads, d'après leur dire, sont les seuls véritables Seistanis, et cela est possible, car eux seuls peuvent avoir échappé en corps aux hordes mongoles, en prenant des provisions à bord de leurs radeaux, et en se cachant dans les herbes. La tribu compte environ quatre cents familles. Leur principal commerce est celui des plumes dont on rembourre les oreillers. Deux familles seulement ont pour métier la pêche.

Les oiseaux sont pris au moyen de filets, qu'on amarre à des pieux, et dans lesquels ils sont conduits par des avenues pratiquées dans les roseaux; parfois aussi ces filets sont étendus sur des pieux plantés dans l'eau libre.

Nous fîmes une excursion de chasse à bord d'un *toutin*. On nous mena dans une série de lagunes qui s'ouvrent les unes sur les autres. Nous tuâmes quelques canards et nous rencontrâmes un pêcheur, qui s'en revenait avec plus de vingt poissons, récemment pêchés. Quelques-uns pesaient de 3 à 4 livres et ressemblaient à des barbeaux.

Dans la soirée, nous vîmes des radeaux, poussés par de tout petits garçons, n'ayant pas 3 pieds de haut, et rapportant à la maison les roseaux nécessaires à la construction d'un autre bateau.

L'oiseleur qui nous guidait se trouvait être très communicatif. Il me raconta, entre autres faits, que des passagers se rendaient à l'occasion par cette route à Lach Djouvain, en territoire afghan, et que la traversée du *hamoun* exigeait vingt-quatre heures.

À Gazbar, notre prochaine étape, le lac était tout à fait libre de roseaux, et sur les bancs de boue, on voyait de grands vols d'oies sauvages, sur lesquelles nous tirions avec nos carabines, d'une distance de 400 mètres. Chaque volée en abattait trois ou quatre.

Ayant appris que le canal appelé Roud-Perian grossissait, je me décidai à le traverser sans plus tarder; sans cela, j'aurais dû m'abstenir de visiter le district qui s'étend entre ce canal et le vieil Helmand, et qui est connu sous le nom de *Mian-Kangi*.

Nous traversâmes Djalalabad, jadis propriété de la tribu des Keians, mais aujourd'hui localité sans importance. Le nouveau cours de la rivière a épargné le village, mais détruit toute la zone cultivée. Nous visitâmes les ruines qui bordent le Roud-Nasrou. On trouve là des débris de maisons construites en briques cuites, qui appartiennent toutes à un type d'architecture plus élevé que les dômes de pisé ordinaires aujourd'hui. Il est indubitable que Timour et Chah-Rouk portèrent un coup durable à la civilisation persane, un coup qui a changé le cours de l'histoire.

Une pluie abondante, qui nous avait menacés deux ou trois jours, nous atteignit au moment où nous étions sur un sol argileux, à peu près imperméable, et transforma notre camp en lac. Pendant tout un jour, les chameaux furent empêchés d'avancer. Nous traversâmes quelques canaux peu profonds, puis le cours d'eau principal, qui a environ 400 mètres de largeur et 120 centimètres de profondeur.

Nous abordâmes dans un marais de tamaris. Mais nous découvrîmes bientôt que ce n'était qu'une île, au delà de laquelle coulait une autre branche de la rivière; elle n'avait qu'une soixantaine de mètres de largeur, mais elle était presque aussi profonde que la rivière principale.

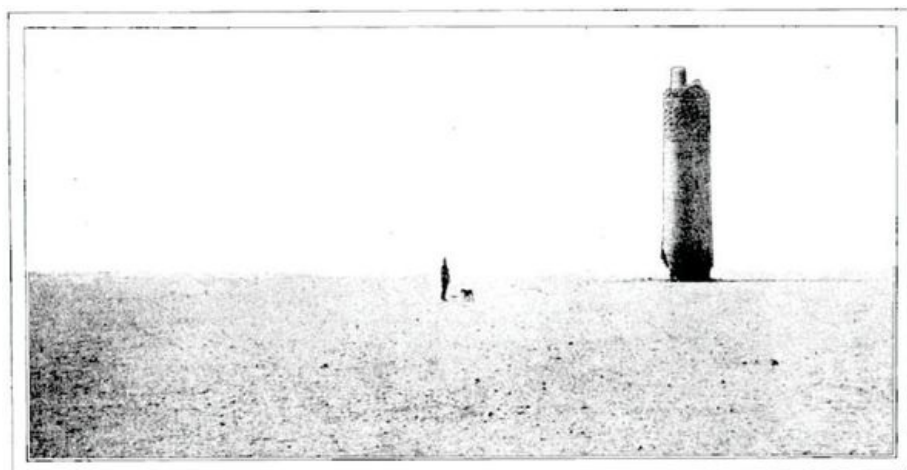


VUE DE YEZD, PAR OÙ NOUS PASSÂMES POUR RENTRER À KIRMAN (page 360).—D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Le pays de Mian-Kiangi (nom qui équivaut à celui de Mésopotamie) est une jungle épaisse de tamaris, de quelque 20 mètres de hauteur, qui s'étend entre le Roud-Perian et le Helmand; les villages s'y élèvent dans des clairières. Le Helmand est, à cet endroit, très peu profond; son lit était même presque à sec au moment où nous y passâmes. Il est certain que la rivière, avant d'atteindre d'un cours lent le *hamoun*, déposait ses alluvions le long de la masse des roseaux et des tamaris, qu'elles ont progressivement recouverts, et maintenant tout ce qui reste pour marquer la frontière est ce cours d'eau sec et insignifiant, connu aujourd'hui sous le nom de *Roud-Achoukan*. De l'autre côté, près de l'embouchure, se trouve une colline basse, le *Tapa-i-Tilai*, ou mont d'Or, du sommet duquel

on n'apercevait pas un point d'eau; les yeux erraient à travers un sol desséché, couvert de racines de roseaux. Quelques nomades de la tribu des Bouzi, qui sont des Persans, habitent ce désert, qui s'étend jusqu'à Chakansour, et abreuvent leurs troupeaux à quelques sources; sans cela la tranquillité de la mort plane sur ce pays.

Les étapes suivantes devaient nous mener à Milak, point où le Roud-Perian se divise en deux branches. À 3 kilomètres au sud-sud-est de notre camp, nous rencontrâmes des ruines étendues, désignées sous le nom de *Tackht-i-Poul* ou «Plate-forme du pont». On nous montra trois petites arches en briques cuites, qui étaient, nous dit-on, les restes d'un pont jeté sur le Helmand, mais leurs petites dimensions suffisaient à montrer l'absurdité de cette supposition.



À Siadak, le chef du village était récemment revenu de Quetta, où il avait vu l'agent du gouverneur général. Son voyage lui avait été profitable, car il se proposait de faire un autre voyage, dès qu'il aurait assez de laine et de beurre clarifié, principal objet d'exportation du Seistan.

Près de Milak, on est en vue du Nad-i-Ali, colline remarquable, entourée de murs, de l'autre côté du vieux Helmand. Il s'y trouve une garnison d'une centaine de réguliers de Caboul. L'ancienne ville est située, dit-on, au sud. Deux autres collines, au sud, *Sufidak* et *Surkhdak*, sont actuellement sans occupants.

Le gouverneur du district, connu sous le titre d'*Akhoundzada*, réside à Kala-Kang, au sud de Chakansour. On nous dit que la place où peuvent se faire les plus belles découvertes de monnaies et de sceaux est Amiran, un peu au sud du Nad-i-Ali.

Empêchés de marcher par la masse épaisse des tamaris, nous eûmes à choisir pour route le Helmand, toujours très peu profond. Nous entendîmes plus d'un récit sur la tyrannie afghane, très dure, comparée à la domination persane. Du côté afghan, on ne cultive point de melons, car ils seraient tous saisis par une soldatesque rapace; même le thé et le sucre sont presque inconnus, et ne sont transportés par contrebande qu'en petites quantités. Dans ces conditions, le commerce est littéralement jugulé, et il n'y a pratiquement aucune communication avec Kandahar.

Les écrivains venus d'Europe ou des Indes sont, en général, et à mon humble avis, beaucoup trop sévères en jugeant de l'état de la Perse. Pour ne parler que du Seistan, avant que le Gouvernement persan en prît possession, la vie d'aucun voyageur n'était sûre, comme M. Ferrier en témoigne dans ses *Caravan Journeys*. Or, déjà à l'époque de la mission du Seistan, le changement était considérable: aucune tentative de spoliation ou de violence n'avait été faite du côté persan, et aujourd'hui, abstraction faite d'escarmouches de l'autre côté de la frontière, le district est aussi sûr que la plupart des pays d'Europe. Une immigration constante vient de l'Afghanistan, et ainsi s'accroît la superficie cultivée du pays, qui a quadruplé sous la domination du chah.

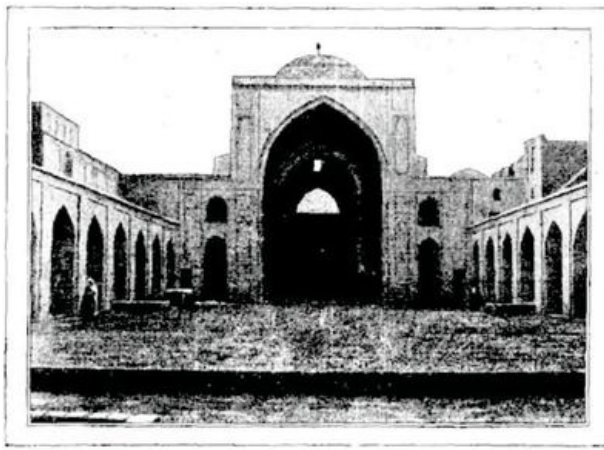
Nous eûmes ensuite à traverser, avec beaucoup de difficultés, le Roud-Perian, grossi par des pluies récentes et devenu un torrent écumeux de 300 mètres de largeur, dont peut-être 40 à 50 guéables; les chevaux et les mules pouvaient passer à la nage; quant à nos chameaux, débâtés et munis de six gourdes à la place de leurs charges, ils étaient littéralement toués par deux hommes, assis, l'un à la tête et l'autre à la queue.

Cela nous prit tout un jour d'accomplir ce passage, et nous revînmes à Nasratabad, en passant à travers les ruines de Zahidan, au milieu d'une tempête qui remuait fort désagréablement des colonnes de sable.

Le temps était devenu chaud, 35 degrés à l'ombre à midi, et nous commençons à subir la peste des mouches et des moustiques. Le 1^{er} avril, nous rencontrâmes le premier serpent, ce héraut du printemps, et nous nous trouvâmes très heureux de quitter le Seistan pour la province plus élevée de Kain, par où nous devons revenir à Yezd et à Kirman.

Mes deux excursions m'avaient fait voir le Seistan tout entier, et je puis en parler avec quelque connaissance de cause. Il se divise, comme je l'ai montré, en deux parties, la région sans arbres et la jungle. Dans toutes les deux, le sol est semblable, et il paraît consister généralement en une argile légère. Dans quelques régions, on trouve des kilomètres carrés de collines de sable, qui pourraient, il est vrai, être cultivées. Autour de Nasratabad, la terre est salée et percée de trous innombrables. On trouve en particulier de nombreux étangs, peu profonds, qui doivent être d'excellents bouillons de culture pour les moustiques et les microbes. De fait, sans le vent de cent vingt jours que l'on appelle le *Bad-i-Sad-u-Bist-Ruz*, le Seistan serait à peine habitable. Ce vent providentiel souffle d'avril à juin sur le district; il est chaud et désagréable, mais il emporte l'atmosphère de malaria. Quand il tombe, la masse des habitants, qui me parut être une race malade, souffre terriblement de la fièvre. Cependant si l'on prend les précautions nécessaires, le climat du Seistan, malgré les températures de 45 degrés sous la tente, en été, peut se comparer favorablement avec celui de diverses régions du Bengale, et ses brèves périodes de temps froid sont aussi hygiéniques qu'on peut le désirer.

Lord Curzon, dans son livre sur *la Perse*, traite complètement la question du Seistan, au point de vue politique. Je me borne à en parler au point de vue géographique. On a déjà remarqué que c'était une petite Égypte, un grenier pour les tribus avoisinantes. Ce caractère est encore accentué par la situation du pays, à mi-chemin entre le territoire russe et le golfe Persique, avec une population très clairsemée des deux côtés; c'est aussi le seul district cultivé entre Quetta et la province de Kirman. D'autre part, le Seistan cultivable, avec une population qui ne compte guère que 100 000 habitants, y compris environ 7 000 nomades, ne consiste, au fond, que dans le delta du Helmand. Je ne crois pas que les grandes quantités d'eau, qui se perdent actuellement, puissent être utilisées par une autre puissance que celle qui tient aujourd'hui le cours supérieur de cette rivière, et la zone de culture, dans des conditions aussi étroitement limitées, ne peut pas s'étendre beaucoup^[5].



MOSQUÉE DE YEZD.—D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

TABLE DES GRAVURES ET CARTES

L'ÉTÉ AU KACHMIR PAR *M^{me} F. MICHEL*

EN «RICKSHAW» SUR LA ROUTE DU MONT ABOU. (D'après une photographie.)	1
L'ÉLÉPHANT DU TOURISTE À DJAÏPOUR.	1
PETIT SANCTUAIRE LATÉRAL DANS L'UN DES TEMPLES DJAÏNS DU MONT ABOU. (D'après une photographie.)	2
PONT DE CORDES SUR LE DJHILAM, PRÈS DE GARHI. (Dessin de Massias, d'après une photographie.)	3
LES «KARÉVAS» OU PLATEAUX ALLUVIAUX FORMÉS PAR LES ÉROSIONS DU DJHILAM. (D'après une photographie.)	4
«EKKAS» ET «TONGAS» SUR LA ROUTE DU KACHMIR: VUE PRISE AU RELAIS DE RAMPOUR. (D'après une photographie Jadu Kissen, à Delhi.)	5
LE VIEUX FORT SIKH ET LES GORGES DU DJHILAM À OURI. (D'après une photographie.)	6
SHÈR-GARHI OU LA «MAISON DU LION», PALAIS DU MAHARADJA À SRINAGAR. (Photographie Bourne et Sheperd, à Calcutta.)	7
L'ENTRÉE DU TCHINAR-BAGH, OU BOIS DES PLATANES, AU-DESSUS DE SRINAGAR; AU PREMIER PLAN UNE «DOUNGA», AU FOND LE SOMMET DU TAKHT-I-SOULEIMAN. (Photographie Jadu Kissen, à Delhi.)	7
RUINES DU TEMPLE DE BRANKOUTRI. (D'après une photographie.)	8
TYPES DE PANDIS OU BRAHMANES KACHMIRS. (Photographie Jadu Kissen, à Delhi.)	9
LE QUAI DE LA RÉSIDENCE; AU FOND, LE SOMMET DU TAKHT-I-SOULEIMAN. (Photographie Jadu Kissen, à Delhi.)	10
LA PORTE DU KACHMIR ET LA SORTIE DU DJHILAM À BARAMOULA. (Photographie Jadu Kissen, à Delhi.)	11
NOS TENTES À LAHORE. (D'après une photographie.)	12
«DOUNGA» OU BATEAU DE PASSAGERS AU KACHMIR. (Photographie Bourne et Shepherd, à Calcutta.)	13
VICHNOU PORTÉ PAR GAROUDA, IDOLE VÉNÉRÉE PRÈS DU TEMPLE DE VIDJA-BROER (hauteur 1 ^m 40.)	13
ENFANTS DE BATELIERS JOUANT À CACHE-CACHE DANS LE CREUX D'UN VIEUX PLATANE. (D'après une photographie.)	14
BATELIÈRES DU KACHMIR DÉCORTIQUANT DU RIZ, PRÈS D'UNE RANGÉE DE PEUPLIERS. (Photographie Bourne et Shepherd, à Calcutta.)	15

CAMPEMENT PRÈS DE PALHALLAN: TENTES ET DOUNGAS. (D'après une photographie.)	16
TROISIÈME PONT DE SRINAGAR ET MOSQUÉE DE SHAH HAMADAN; AU FOND, LE FORT DE HARI-PARYAT. (Photographie Jadu Kissen, à Delhi.)	17
LE TEMPLE INONDÉ DE PANDRETHAN. (D'après une photographie.)	18
FEMME MUSULMANE DU KACHMIR. (Photographie Jadu Kissen, à Delhi.)	19
PANDIT NARAYAN ASSIS SUR LE SEUIL DU TEMPLE DE NARASTHAN. (D'après une photographie.)	20
PONT ET BOURG DE VIDJABROER. (Photographie Jadu Kissen, à Delhi.)	21
ZIARAT DE CHEIK NASR-LOUD-DIN, À VIDJABROER. (D'après une photographie.)	22
LE TEMPLE DE PANYECH: À GAUCHE, UN BRAHMANE; À DROITE, UN MUSULMAN. (Photographie Jadu Kissen, à Delhi.)	23
TEMPLE HINDOU MODERNE À VIDJABROER. (D'après une photographie.)	24
BRAHMANES EN VISITE AU NAGA OU SOURCE SACRÉE DE VALTONGOU. (D'après une photographie.)	25
GARGOUILLE ANCIENNE, DE STYLE HINDOU, DANS LE MUR D'UNE MOSQUÉE, À HOUTAMOUROU, PRÈS DE BHAVAN.	25
TEMPLE RUINÉ, À KHOTAIR. (D'après une photographie.)	26
NAGA OU SOURCE SACRÉE DE KOTHAIR. (D'après une photographie.)	27
VER-NAG: LE BUNGALOW AU-DESSUS DE LA SOURCE. (D'après une photographie.)	28
TEMPLE RUSTIQUE DE VOUTANAR. (D'après une photographie.)	29
AUTEL DU TEMPLE DE VOUTANAR ET ACCESSOIRES DU CULTE. (D'après une photographie.)	30
NOCE MUSULMANE, À ROZLOU: LES MUSICIENS ET LE FIANCÉ. (D'après une photographie.)	31
SACRIFICE BHRAMANIQUE, À BHAVAN. (D'après une photographie.)	31
INTÉRIEUR DE TEMPLE DE MARTAND: LE REPOS DES COOLIES EMPLOYÉS AU DÉBLAIEMENT. (D'après une photographie.)	32
RUINES DE MARTAND: FAÇADE POSTÉRIEURE ET VUE LATÉRALE DU TEMPLE. (D'après des photographies.)	33
PLACE DU CAMPEMENT SOUS LES PLATANES, À BHAVAN. (D'après une photographie.)	34
LA ZIARAT DE ZAÏN-LOUD-DIN, À EICHMAKAM. (Photographie Bourne et Shepherd, à Calcutta.)	35
NAGA OU SOURCE SACRÉE DE BRAR, ENTRE BHAVAN ET EICHMAKAR. (D'après une photographie.)	36
MAISONS DE BOIS, À PALGAM. (Photographie Bourne et Shepherd, à Calcutta.)	37
PALANQUIN ET PORTEURS.	37
GANECH-BAL SUR LE LIDAR: LE VILLAGE HINDOU ET LA ROCHE MIRACULEUSE. (D'après une photographie.)	38
LE MASSIF DU KOLAHOI ET LA BIFURCATION DE LA VALLÉE DU LIDAR AU-DESSUS DE PALGAM, VUE PRISE DE GANETH-BAL. (Photographie Jadu Kissen, à Delhi.)	39
VALLÉE D'AMARNATH: VUE PRISE DE LA GROTTTE. (D'après une photographie.)	40
PONDJTARNI ET LE CAMP DES PÈLERINS: AU FOND, LA PASSE DU MAHAGOUNAS. (Photographie Jadu Kissen, à Delhi.)	41
CASCADE SORTANT DE DESSOUS UN PONT DE NEIGE ENTRE TANNIN ET ZODJI-PAL. (D'après une photographie.)	42
LE KOH-I-NOUR ET LES GLACIERS AU-DESSUS DU LAC ÇECRA-NAG. (Photographie Jadu Kissen, à Delhi.)	43
GROTTE D'AMARNATH. (Photographie Jadu Kissen, à Delhi.)	43
ASTAN-MARG: LA PRAIRIE ET LES BOULEAUX. (D'après une photographie.)	44

CAMPMENT DE GOUDJARS À ASTAN-MARG. (D'après une photographie.)	45
LE BAIN DES PÈLERINS À AMARNATH. (D'après une photographie.)	46
PÈLERINS D'AMARNATH: LE SADHOU DE PATIALA; PAR DERRIÈRE, DES BRAHMANES, ET À DROITE, DES MUSULMANS DU KACHMIR. (D'après une photographie.)	47
MOSQUÉE DE VILLAGE AU KACHMIR. (D'après une photographie.)	48
BRODEURS KACHMIRIS SUR TOILE. (Photographie Bourne et Shepherd, à Calcutta.)	49
MENDIANT MUSULMAN. (D'après une photographie.)	49
LE BRAHMA SAR ET LE CAMP DES PÈLERINS AU PIED DE L'HARAMOUK. (D'après une photographie.)	50
LAC GANGABAL AU PIED DU MASSIF DE L'HARAMOUK. (Photographie Jadu Kissen, à Delhi.)	51
LE NOUN-KOL, AU PIED DE L'HARAMOUK, ET LE BAIN DES PÈLERINS. (D'après une photographie.)	52
FEMMES MUSULMANES DU KACHMIR AVEC LEURS «HOUKAS» (PIPES) ET LEUR «HANGRI» (CHAUFFERETTE). (Photographie Jadu Kissen, à Delhi.)	53
TEMPLES RUINÉS À VANGATH. (D'après une photographie.)	54
«MÉLA» OU FOIRE RELIGIEUSE À HAZARAT-BAL. (En haut, photographie par l'auteur; en bas, photographie Jadu Kissen, à Delhi.)	55
LA VILLA DE CHEIK SAFAI-BAGH, AU SUD DU LAC DE SRINAGAR. (D'après une photographie.)	56
NISHAT-BAGH ET LE BORD ORIENTAL DU LAC DE SRINAGAR. (Photographie Jadu Kissen, à Delhi.)	57
LE CANAL DE MAR À SRIDAGAR. (Photographie Jadu Kissen, à Delhi.)	58
LA MOSQUÉE DE SHAH HAMADAN À SRINAGAR (RIVE DROITE). (Photographie Jadu Kissen, à Delhi.)	59
SPÉCIMENS DE L'ART DU KACHMIR. (D'après une photographie.)	60
<p>SOUVENIRS DE LA COTE D'IVOIRE PAR <i>le docteur LAMY</i> <i>Médecin-major des troupes coloniales.</i></p>	
LA BARRE DE GRAND-BASSAM NÉCESSITE UN GRAND DÉPLOIEMENT DE FORCE POUR LA MISE À L'EAU D'UNE PIROGUE. (D'après une photographie.)	61
LE FÉMINISME À ADOKOÏ: UN MÉDECIN CONCURRENT DE L'AUTEUR. (D'après une photographie.)	61
«TRAVAIL ET MATERNITÉ» OU «COMMENT VIVENT LES FEMMES DE PETIT-ALÉPÉ». (D'après une photographie.)	62
À MOTÉSO: SOINS MATERNELS. (D'après une photographie.)	63
INSTALLATION DE NOTRE CAMPMENT DANS UNE CLAIRIÈRE DÉBROUSSAILLÉE. (D'après une photographie.)	64
ENVIRONS DE GRAND-ALÉPÉ: DES HANGARS DANS UNE PALMERAIE, ET UNE DOUZAINE DE GRANDS MORTIERS DESTINÉS À LA PRÉPARATION DE L'HUILE DE PALME. (D'après une photographie.)	65
DANS LE SENTIER ÉTROIT, MONTANT, IL FAUT MARCHER EN FILE INDIENNE. (D'après une photographie.)	66
NOUS UTILISONS LE FÛT RENVERSÉ D'UN ARBRE POUR TRAVERSER LA MÉ. (D'après une photographie.)	67
LA POPOTE DANS UN ADMIRABLE CHAMP DE BANANIERS. (D'après une photographie.)	68
INDIGÈNES COUPANT UN ACAJOU. (D'après une photographie.)	69
LA CÔTE D'IVOIRE. — LE PAYS ATTIIÉ.	70
CE FUT UN SAUVE-QUI-PEUT GÉNÉRAL QUAND JE BRAQUAI SUR LES INDIGÈNES MON APPAREIL PHOTOGRAPHIQUE. (Dessin de J. Lavée, d'après une photographie.)	71

LA RUE PRINCIPALE DE GRAND-ALÉPÉ. (D'après une photographie.)	72
LES TROIS GRACES DE MOPÉ (PAYS ATTIE). (D'après une photographie.)	73
FEMME DU PAYS ATTIE PORTANT SON ENFANT EN GROUPE. (D'après une photographie.)	73
UNE CLAIRIÈRE PRÈS DE MOPÉ. (D'après une photographie.)	74
LA GARNISON DE MOPÉ SE PORTE À NOTRE RENCONTRE. (D'après une photographie.)	75
FEMME DE MOPÉ FABRIQUANT SON SAVON À BASE D'HUILE DE PALME ET DE CENDRES DE PEaux DE BANANES. (D'après une photographie.)	76
DANSE EXÉCUTÉE AUX FUNÉRAILLES DU PRINCE HÉRITIER DE MOPÉ. (D'après une photographie.)	77
TOILETTE ET EMBAUMEMENT DU DÉFUNT. (D'après une photographie.)	78
JEUNE FEMME ET JEUNE FILLE DE MOPÉ. (D'après une photographie.)	79
ROUTE, DANS LA FORÊT TROPICALE, DE MALAMALASSO À DABOISSUÉ. (D'après une photographie.)	80
BENIÉ COAMÉ, ROI DE BETTIÉ ET AUTRES LIEUX, ENTOURÉ DE SES FEMMES ET DE SES HAUTS DIGNITAIRES. (D'après une photographie.)	81
CHUTE DU MALA-MALA, AFFLUENT DU COMOÉ, À MALAMALASSO. (D'après une photographie.)	82
LA VALLÉE DU COMOÉ À MALAMALASSO. (D'après une photographie.)	83
TAM-TAM DE GUERRE À MOPÉ. (D'après une photographie.)	84
PIROGUIERS DE LA CÔTE D'IVOIRE PAGAYANT. (D'après une photographie.)	85
ALLOU, LE BOY DU DOCTEUR LAMY. (D'après une photographie.)	85
LA FORÊT TROPICALE À LA CÔTE D'IVOIRE. (D'après une photographie.)	86
LE DÉBITAGE DES ARBRES. (D'après une photographie.)	87
LES LIANES SUR LA RIVE DU COMOÉ. (D'après une photographie.)	88
LES OCCUPATIONS LES PLUS FRÉQUENTES AU VILLAGE: DISCUSSIONS ET FARNIENTE ATTIE. (D'après une photographie.)	89
UN INCENDIE À GRAND-BASSAM. (D'après une photographie.)	90
LA DANSE INDIGÈNE EST CARACTÉRISÉE PAR DES POSES ET DES GESTES QUI RAPPELLENT UNE PANTOMIME. (D'après une photographie.)	91
UNE INONDATION À GRAND-BASSAM. (D'après une photographie.)	92
UN CAMPMENT SANITAIRE À ABIDJEAN. (D'après une photographie.)	93
UNE RUE DE JACKVILLE, SUR LE GOLFE DE GUINÉE. (D'après une photographie.)	94
GRAND-BASSAM: CASES DÉTRUITES APRÈS UNE ÉPIDÉMIE DE FIÈVRE JAUNE. (D'après une photographie.)	95
GRAND-BASSAM: LE BOULEVARD TREICH-LAPLÈNE. (D'après une photographie.)	96

L'ÎLE D'ELBE
PAR *M. PAUL GRUYER*

L'ÎLE D'ELBE SE DÉCOUPE SUR L'HORIZON, ABRUPTÉ, MONTAGNEUSE ET VIOLÂTRE.	97
UNE JEUNE FILLE ELBOISE, AU REGARD ÉNERGIQUE, À LA PEAU D'UNE BLANCHEUR DE LAIT ET AUX BEAUX CHEVEUX NOIRS.	97
LES RUES DE PORTO-FERRAIO SONT TOUTES UN ESCALIER (page 100).	98
PORTO-FERRAIO: À L'ENTRÉE DU PORT, UNE VIEILLE TOUR GÉNOISE, TRAPUE, BIZARRE DE FORME, SE MIRE DANS LES FLOTS.	99
PORTO-FERRAIO: LA PORTE DE TERRE, PAR LAQUELLE SORTAIT NAPOLÉON POUR SE RENDRE À SA MAISON DE CAMPAGNE DE SAN MARTINO.	100
PORTO-FERRAIO: LA PORTE DE MER, OÙ ABORDA NAPOLÉON.	101

LA «TESTE» DE NAPOLÉON (page 100).	102
PORTO-FERRAIO S'ÉCHELONNE AVEC SES TOITS PLATS ET SES FAÇADES SCINTILLANTES DE CLARTÉ (page 99).	103
PORTO-FERRAIO: LES REMPARTS DÉCOUPENT SUR LE CIEL D'UN BLEU SOMBRE LEUR PROFIL ANGULEUX (page 99).	103
LA FAÇADE EXTÉRIEURE DU «PALAIS» DES MULINI OÙ HABITAIT NAPOLÉON À PORTO-FERRAIO (page 101).	104
LE JARDIN IMPÉRIAL ET LA TERRASSE DE LA MAISON DES MULINI (page 102).	105
LA VIA NAPOLEONE, QUI MONTE AU «PALAIS» DES MULINI.	106
LA SALLE DU CONSEIL À PORTO-FERRAIO, AVEC LE PORTRAIT DE LA DERNIÈRE GRANDE-DUCHESSE DE TOSCANE ET CELUI DE NAPOLÉON, d'après le tableau de Gérard.	107
LA GRANDE SALLE DES MULINI AUJOURD'HUI ABANDONNÉE, AVEC SES VOLETS CLOS ET LES PEINTURES DÉCORATIVES QU'Y FIT FAIRE L'EMPEREUR (page 101).	107
UNE PAYSANNE ELBOISE AVEC SON VASTE CHAPEAU QUI LA PROTÈGE DU SOLEIL.	108
LES MILLE MÈTRES DU MONTE CAPANNA ET DE SON VOISIN, LE MONTE GIOVE, DÉVALENT DANS LES FLOTS DE TOUTE LEUR HAUTEUR.	109
UN ENFANT ELBOIS.	109
MARCIANA ALTA ET SES RUELLES ÉTROITES.	110
MARCIANA MARINA AVEC SES MAISONS RANGÉES AUTOUR DU RIVAGE ET SES EMBARCATIONS TIRÉES SUR LA GRÈVE.	111
LES CHÂTAIGNIERS DANS LE BROUILLARD, SUR LE FAITE DU MONTE GIOVE.	112
... ET VOICI AU-DESSUS DE MOI MARCIANA ALTA SURGIR DES NUÉES (page 111).	113
LA «SEDA DI NAPOLEONE» SUR LE MONTE GIOVE OÙ L'EMPEREUR S'ASSEYAIT POUR DÉCOUVRIR LA CORSE.	114
LA BLANCHE CHAPELLE DE MONSERRAT AU CENTRE D'UN AMPHITHÉÂTRE DE ROCHERS EST ENTOURÉE DE SVELTES CYPRÈS (page 117).	115
VOICI RIO MONTAGNE DONT LES MAISONS RÉGULIÈRES ET CUBIQUES ONT L'AIR DE DOMINOS EMPILÉS... (page 118).	115
J'APERÇOIS POGGIO, UN AUTRE VILLAGE PERDU AUSSI DANS LES NUÉES.	116
UNE DES TROIS CHAMBRES DE L'ERMITAGE.	117
L'ERMITAGE DU MARCIANA OÙ L'EMPEREUR REÇUT LA VISITE DE LA COMTESSE WALEWSKA, LE 3 SEPTEMBRE 1814.	117
LE PETIT PORT DE PORTO-LONGONE DOMINÉ PAR LA VIEILLE CITADELLE ESPAGNOLE (page 117).	118
LA MAISON DE MADAME MÈRE À MARCIANA ALTA. — «BASTIA, SIGNOR!» — LA CHAPELLE DE LA MADONE SUR LE MONTE GIOVE.	119
LE COUCHER DU SOLEIL SUR LE MONTE GIOVE.	120
PORTO-FERRAIO ET SON GOLFE VUS DES JARDINS DE SAN MARTINO.	121
L'ARRIVÉE DE NAPOLÉON À L'ÎLE D'ELBE. (D'après une caricature du temps.)	121
LE DRAPEAU DE NAPOLÉON ROI DE L'ÎLE D'ELBE: FOND BLANC, BANDE ORANGÉ-ROUGE ET TROIS ABEILLES JADIS DORÉES.	122
LA SALLE DE BAINS DE SAN MARTINO A CONSERVÉ SA BAIGNOIRE DE PIERRE.	123
LA CHAMBRE DE NAPOLÉON À SAN MARTINO.	123
LA COUR DE NAPOLÉON À L'ÎLE D'ELBE. (D'après une caricature du temps.)	124
UNE FEMME DU VILLAGE DE MARCIANA ALTA.	125
LE PLAFOND DE SAN MARTINO ET LES DEUX COLOMBES SYMBOLIQUES REPRÉSENTANT NAPOLÉON ET MARIE-LOUISE.	126
SAN MARTINO RAPPELLE PAR SON ASPECT UNE DE CES MAISONNETTES À LA JEAN-JACQUES ROUSSEAU, AGRESTES ET PAISIBLES (page 123).	126

RIDEAU DU THÉÂTRE DE PORTO-FERRAIO REPRÉSENTANT NAPOLÉON SOUS LA FIGURE D'APOLLON GARDANT SES TROUPEUX CHEZ ADMÈTE.	127
LA SALLE ÉGYPTIENNE DE SAN MARTINO EST DEMEURÉE INTACTE AVEC SES PEINTURES MURALES ET SON BASSIN À SEC.	127
BRODERIES DE SOIE DU COUVRE-LIT ET DU BALDAQUIN DU LIT DE NAPOLÉON AUX MULINI, DONT ON A FAIT LE TRÔNE ÉPISCOPAL DE L'ÉVÊQUE D'AJACCIO.	128
LA SIGNORINA SQUARCI DANS LA ROBE DE SATIN BLANC QUE SON AÏEULE PORTAIT À LA COUR DES MULINI.	129
ÉVENTAIL DE PAULINE BORGHÈSE, EN IVOIRE SCULPTÉ, ENVOYÉ EN SOUVENIR D'ELLE À LA SIGNORA TRADITI, FEMME DU MAIRE DE PORTO-FERRAIO.	130
LE LIT DE MADAME MÈRE, QU'ELLE S'ÉTAIT FAIT ENVOYER DE PARIS À L'ÎLE D'ELBE.	130
LE VIEIL AVEUGLE SOLDANI, FILS D'UN SOLDAT DE WATERLOO, CHAUFFAIT, À UN PETIT BRASERO DE TERRE JAUNE, SES MAINS OSSEUSES.	131
L'ENTRÉE DU GOULET DE PORTO-FERRAIO PAR OÙ SORTIT LA FLOTTILLE IMPÉRIALE, LE 26 FÉVRIER 1815.	132
D'ALEXANDRETTE AU COUDE DE L'EUPHRATE PAR M. VICTOR CHAPOT <i>membre de l'École française d'Athènes.</i>	
DANS UNE SORTE DE CIRQUE SE DRESSENT LES PANS DE MURAILLE DU KSAR-EL-BENAT (page 142). (D'après une photographie.)	133
LE CANAL DE SÉLEUCIE EST, PAR ENDOITS, UN TUNNEL (page 140).	133
VERS LE COUDE DE L'EUPHRATE: LA PENSÉE DE RELEVER LES TRACES DE VIE ANTIQUE A DICTÉ L'ITINÉRAIRE.	134
L'ANTIOCHE MODERNE: DE L'ANCIENNE ANTIOCHE IL NE RESTE QUE L'ENCEINTE, AUX FLANCS DU SILPIOS (page 137).	135
LES RUES D'ANTIOCHE SONT ÉTROITES ET TORTUEUSES; PARFOIS, AU MILIEU, SE CREUSE EN FOSSÉ. (D'après une photographie.)	136
LE TOUT-ANTIOCHE INONDE LES PROMENADES. (D'après une photographie.)	137
LES CRÊTES DES COLLINES SONT COURONNÉES DE CHAPELLES RUINÉES (page 142).	138
ALEP EST UNE VILLE MILITAIRE. (D'après une photographie.)	139
LA CITADELLE D'ALEP SE DÉTACHE DES QUARTIERS QUI L'AVOISINENT (page 143). (D'après une photographie.)	139
LES PAROIS DU CANAL DE SÉLEUCIE S'ÉLÈVENT JUSQU'À 40 MÈTRES. (D'après une photographie.)	140
LES TOMBEAUX DE SÉLEUCIE S'ÉTAGEAIENT SUR LE KASIOS. (D'après une photographie.)	141
À ALEP UNE SEULE MOSQUÉE PEUT PRESQUE PASSER POUR UNE ŒUVRE D'ART. (D'après une photographie.)	142
TOUT ALENTOUR D'ALEP LA CAMPAGNE EST DÉSERTE. (D'après une photographie.)	143
LE KASR-EL-BENAT, ANCIEN COUVENT FORTIFIÉ.	144
BALKIS ÉVEILLE, DE LOIN ET DE HAUT, L'IDÉE D'UNE TAUPINIÈRE (page 147). (D'après une photographie.)	145
STÈLE HITTITE. L'ARTISTE N'A EXÉCUTÉ QU'UN PREMIER RAVALEMENT (page 148).	145
ÉGLISE ARMÉNIENNE DE NISIB; LE PLAN EN EST MASQUÉ AU DEHORS. (D'après une photographie.)	146
TELL-ERFAT EST PEUPLÉ D'YAZIDES; ON LE RECONNAÎT À LA FORME DES HABITATIONS. (D'après une photographie.)	147
LA RIVE DROITE DE L'EUPHRATE ÉTAIT COUVERTE DE STATIONS ROMAINES ET BYZANTINES. (D'après une photographie.)	148
BIREDJIK VU DE LA CITADELLE: LA PLAINE S'ALLONGE INDÉFINIMENT (page 148). (D'après une photographie.)	149

SÉRÉSAT: VILLAGE MIXTE D'YAZIDES ET DE BÉDOUINS (page 146). (D'après une photographie.)	150
LES TCHERKESSES DIFFÉRENT DES AUTRES MUSULMANS; SUR LEUR PERSONNE, PAS DE HAILLONS (page 152). (D'après une photographie.)	151
RAS-EL-AÏN. DEUX JOURS SE PASSENT, MÉLANCOLIQUES, EN NÉGOCIATIONS (page 155). (D'après une photographie.)	152
J'AI LAISSÉ MA TENTE HORS LES MURS DEVANT ORFA. (D'après une photographie.)	153
ENVIRONS D'ORFA: LES VIGNES, BASSES, COURENT SUR LE SOL. (D'après une photographie.)	154
VUE GÉNÉRALE D'ORFA. (D'après une photographie.)	155
PORTE ARABE À RAKKA (page 152). (D'après une photographie.)	156
PASSAGE DE L'EUPHRATE: LES CHEVAUX APEURÉS SONT PORTÉS DANS LE BAC À FORCE DE BRAS (page 159). (D'après une photographie.)	157
BÉDOUIN. (D'après une photographie.)	157
CITADELLE D'ORFA: DEUX PUISSANTES COLONNES SONT RESTÉES DEBOUT. (D'après une photographie.)	158
ORFA: MOSQUÉE IBRAHIM-DJAMI; LES PROMENEURS FLÂNENT DANS LA COUR ET DEVANT LA PISCINE (page 157). (D'après une photographie.)	159
PONT BYZANTIN ET ARABE (page 159). (D'après une photographie.)	160
MAUSOLÉE D'ALIF, ORNÉ D'UNE FRISE DE TÊTES SCULPTÉES (page 160). (D'après une photographie.)	161
MAUSOLÉE DE THÉODORET, SELON LA LÉGENDE, PRÈS DE CYRRHUS. (D'après une photographie.)	162
KARA-MOUGHARA: AU SOMMET SE VOIT UNE GROTTTE TAILLÉE (page 165). (D'après une photographie.)	163
L'EUPHRATE EN AMONT DE ROUM-KALEH; SUR LA FALAISE CAMPAIT UN PETIT CORPS DE LÉGIONNAIRES ROMAINS (page 160). (D'après une photographie.)	163
TRAPPE DE CHECKHLÉ: UN GRAND ÉDIFICE EN PIERRES A REMPLACÉ LES PREMIÈRES HABITATIONS (page 166).	164
TRAPPE DE CHECKHLÉ: LA CHAPELLE (page 166). (D'après une photographie.)	165
PÈRE MARONITE (page 168). (D'après une photographie.)	166
ACBÈS EST SITUÉ AU FOND D'UN GRAND CIRQUE MONTAGNEUX (page 166). (D'après une photographie.)	167
TRAPPE DE CHECKHLÉ: PREMIÈRES HABITATIONS DES TRAPPISTES (page 166). (D'après une photographie.)	168
 LA FRANCE AUX NOUVELLES-HÉBRIDES PAR <i>M. RAYMOND BEL</i> 	
INDIGÈNES HÉBRIDAIS DE L'ÎLE DE SPIRITU-SANTO. (D'après une photographie.)	169
LE PETIT PERSONNEL D'UN COLON DE MALLI-COLO. (D'après une photographie.)	169
LE QUAI DE FRANCEVILLE OU PORT-VILA, DANS L'ÎLE VATÉ. (D'après une photographie.)	170
UNE CASE DE L'ÎLE DE SPIRITU-SANTO ET SES HABITANTS. (D'après une photographie.)	171
LE PORT DE FRANCEVILLE OU PORT-VILA, DANS L'ÎLE VATÉ, PRÉSENTE UNE RADE MAGNIFIQUE. (D'après une photographie.)	172
C'EST À PORT-VILA OU FRANCEVILLE, DANS L'ÎLE VATÉ, QUE LA FRANCE A UN RÉSIDENT. (D'après une photographie.)	173
DIEUX INDIGÈNES OU TABOUS. (D'après une photographie.)	174
LES INDIGÈNES HÉBRIDAIS DE L'ÎLE MALLICOLO ONT UN COSTUME ET UNE PHYSIONOMIE MOINS SAUVAGES QUE CEUX DE L'ÎLE PENTECÔTE. (D'après des photographies.)	175

PIROGUES DE L'ÎLE VAO. (D'après une photographie.)	176
INDIGÈNES EMPLOYÉS AU SERVICE D'UN BATEAU. (D'après une photographie.)	177
UN SOUS-BOIS DANS L'ÎLE DE SPIRITU-SANTO. (D'après une photographie.)	178
UN BANQUET DE FRANÇAIS À PORT-VILA (FRANCEVILLE). (D'après une photographie.)	179
LA COLONIE FRANÇAISE DE PORT-VILA (FRANCEVILLE). (D'après une photographie.)	179
LA RIVIÈRE DE LUGANVILLE. (D'après une photographie.)	180

LA RUSSIE, RACE COLONISATRICE
PAR M. ALBERT THOMAS

LES ENFANTS RUSSES, AUX GROSSES JOUES PALES, DEVANT L'ISBA (page 182). (D'après une photographie de M. J. Cahen.)	181
LA REINE DES CLOCHES «TSAR KOLOKOL» (page 190). (D'après une photographie de M. Thiébeaux.)	181
LES CHARIOTS DE TRANSPORT QUE L'ON RENCONTRE EN LONGUES FILES DANS LES RUES DE MOSCOU (page 183).	182
LES PAYSANNES EN PÈLERINAGE ARRIVÉES ENFIN À MOSCOU, LA CITÉ SAINTE (page 182). (D'après une photographie de M. J. Cahen.)	183
UNE CHAPELLE OÙ LES PASSANTS ENTRENT ADORER LES ICÔNES (page 183). (D'après une photographie de M. J. Cahen.)	184
LA PORTE DU SAUVEUR QUE NUL NE PEUT FRANCHIR SANS SE DÉCOUVRIR (page 185). (D'après une photographie de M. Thiébeaux.)	185
UNE PORTE DU KREML (page 185). (D'après une photographie de M. Thiébeaux.)	186
LES MOINES DU COUVENT DE SAINT-SERGE, UN DES COUVENTS QUI ENTOURENT LA CITÉ SAINTE (page 185). (D'après une photographie de M. J. Cahen.)	187
DEUX VILLES DANS LE KREML: CELLE DU XV ^E SIÈCLE, CELLE D'IVAN, ET LA VILLE MODERNE, QUE SYMBOLISE ICI LE PETIT PALAIS (page 190).	188
LE MUR D'ENCEINTE DU KREML, AVEC SES CRÉNEAUX, SES TOURS AUX TOITS AIGUS (page 183). (D'après une photographie de M. Thiébeaux.)	189
TOUT PRÈS DE L'ASSOMPTION, LES DEUX ÉGLISES-SŒURS SE DRESSENT: LES SAINTS-ARCHANGES ET L'ANNONCIATION (page 186). (D'après une photographie de M. Thiébeaux.)	189
À L'EXTRÉMITÉ DE LA PLACE ROUGE, SAINT-BASILE DRESSE LE FOUILLIS DE SES CLOCHERS (page 184). (D'après une photographie de M. Thiébeaux.)	190
DU HAUT DE L'IVAN VÉLIKI, LA VILLE IMMENSE SE DÉCOUVRE (page 190). (D'après une photographie de M. Thiébeaux.)	191
UN DES ISVOTCHIKS QUI NOUS MÈNENT GRAND TRAIN À TRAVERS LES RUES DE MOSCOU (page 182).	192
IL FAIT BON ERRER PARMIS LA FOULE PITTORISQUE DES MARCHÉS MOSCOVITES, ENTRE LES PETITS MARCHANDS, ARTISANS OU PAYSANS QUI APPORTENT LÀ LEURS PRODUITS (page 195). (D'après une photographie de M. J. Cahen.)	193
L'ISVOTCHIK A REVÊTU SON LONG MANTEAU BLEU (page 194). (D'après une photographie de M. J. Cahen.)	193
ITINÉRAIRE DE MOSCOU À TOMSK.	194
À CÔTÉ D'UNE ÉPICERIE, UNE DES PETITES BOUTIQUES OÙ L'ON VEND LE KVASS, LE CIDRE RUSSE (page 195). (D'après une photographie de M. J. Cahen.)	195
ET DES TATARS OFFRAIENT DES ÉTOFFES ÉTALÉES SUR LEURS BRAS (page 195). (D'après une photographie de M. J. Cahen.)	196
PATIENTS, RÉSIGNÉS, LES COCHERS ATTENDENT SOUS LE SOLEIL DE MIDI (page 194). (D'après une photographie de M. J. Cahen.)	197
UNE COUR DU QUARTIER OUVRIER, AVEC L'ICÔNE PROTECTRICE (page 196). (D'après une photographie de M. J. Cahen.)	198
SUR LE FLANC DE LA COLLINE DE NIJNI, AU PIED DE LA ROUTE QUI RELIE LA VIEILLE VILLE À LA	

NOUVELLE, LA CITADELLE AU MARCHÉ (page 204). (D'après une photographie de M. J. Cahen.)	199
LE MARCHÉ ÉTINCELAIT DANS SON FOUILIS (page 195). (D'après une photographie de M. J. Cahen.)	200
DÉJÀ LA GRANDE INDUSTRIE PÉNÈTRE: ON RENCONTRE À MOSCOU DES OUVRIERS MODERNES (page 195). (D'après une photographie.)	201
SUR L'OKA, UN LARGE PONT DE BOIS BARRAIT LES EAUX (page 204). (D'après une photographie de M. Thiébeaux.)	202
DANS LE QUARTIER OUVRIER, LES FAMILLES S'ENTASSENT, À TOUS LES ÉTAGES, AUTOUR DE GRANDES COURS (page 196). (D'après une photographie de M. J. Cahen.)	203
LE CHAR FUNÈBRE ÉTAIT BLANC ET DORÉ (page 194). (D'après une photographie.)	204
À NIJNI, TOUTES LES RACES SE RENCONTRENT, GRANDS-RUSSIENS, TATARS, TCHERKESSES (page 208). (D'après une photographie de M. J. Cahen.)	205
UNE FEMME TATARE DE KAZAN DANS L'ENVELOPPEMENT DE SON GRAND CHÂLE (page 214). (D'après une photographie de M. Thiébeaux.)	205
NOUS AVONS TRAVERSÉ LE GRAND PONT QUI MÈNE À LA FOIRE (page 205). (D'après une photographie de M. Thiébeaux.)	206
AU DEHORS, LA VIE DE CHAQUE JOUR S'ÉTAIT, PÊLE-MÊLE, À L'ORIENTALE (page 207). (D'après une photographie de M. J. Cahen.)	207
LES GALERIES COUVERTES, DEVANT LES BOUTIQUES DE NIJNI (page 206). (D'après une photographie de M. Thiébeaux.)	208
DANS LES RUES, LES PETITS MARCHANDS ÉTAIENT INNOMBRABLES (page 207). (D'après une photographie de M. J. Cahen.)	209
DANS UNE RUE, C'ÉTAIENT DES COFFRES DE TOUTES DIMENSIONS, PEINTS DE COULEURS VIVES (page 206). (D'après une photographie de M. J. Cahen.)	210
PRÈS DE L'ASILE, NOUS SOMMES ALLÉS AU MARCHÉ AUX CLOCHES (page 208). (D'après une photographie de M. J. Cahen.)	211
PLUS LOIN, SOUS UN ABRI, DES BALANCES GIGANTESQUES ÉTAIENT PENDUES (page 206). (D'après une photographie de M. J. Cahen.)	211
DANS UNE AUTRE RUE, LES CHARRONS AVAIENT ACCUMULÉ LEURS ROUES (page 206). (D'après une photographie de M. J. Cahen.)	212
PAYSANNES RUSSES, DE CELLES QU'ON RENCONTRE AUX PETITS MARCHÉS DES DÉBARCADÈRES OU DES STATIONS (page 215). (D'après une photographie de M. J. Cahen.)	213
LE KREML DE KAZAN. C'EST LÀ QUE SONT LES ÉGLISES ET LES ADMINISTRATIONS (page 214). (D'après une photographie de M. Thiébeaux.)	214
SUR LA BERGE, DES TARANTASS ÉTAIENT RANGÉES (page 216). (D'après une photographie de M. Thiébeaux.)	215
PARTOUT SUR LA VOLGA D'IMMENSES PAQUEBOTS ET DES REMORQUEURS (page 213). (D'après une photographie de M. Thiébeaux.)	216
À PRESQUE TOUTES LES GARES IL SE FORME SPONTANÉMENT UN PETIT MARCHÉ (page 222). (D'après une photographie de M. J. Cahen.)	217
DANS LA PLAINE (page 221). (D'après une photographie de M. Thiébeaux.)	217
UN PETIT FUMOIR, VITRÉ DE TOUTS CÔTÉS, TERMINE LE TRAIN (page 218). (D'après une photographie de M. Thiébeaux.)	218
LES ÉMIGRANTS ÉTAIENT LÀ, PÊLE-MÊLE, PARMIS LEURS MISÉRABLES BAGAGES (page 226). (D'après une photographie de M. J. Cahen.)	219
LES PETITS GARÇONS DU WAGON-RESTAURANT S'APPROVISIONNENT (page 218). (D'après une photographie de M. Thiébeaux.)	220
ÉMIGRANTS PRENANT LEUR MAIGRE REPAS PENDANT L'ARRÊT DE LEUR TRAIN (page 228). (Photographie de M. A. N. de Koulomzine)	221
L'AMEUBLEMENT DU WAGON-RESTAURANT ÉTAIT SIMPLE, AVEC UN BEL AIR D'AISANCE (page 218). (Photographie de M. A. N. de Koulomzine)	222

LES GENDARMES QUI ASSURENT LA POLICE DES GARES DU TRANSSIBÉRIEN. (Photographie de M. Thiébeaux.)	223
L'ÉGLISE, PRÈS DE LA GARE DE TCHÉLIABINSK, NE DIFFÈRE DES ISBAS NEUVES QUE PAR SON CLOCHETON (page 225). (Photographie extraite du «Guide du Transsibérien».)	224
UN TRAIN DE CONSTRUCTEURS ÉTAIT REMISÉ LÀ, AVEC SON WAGON-CHAPELLE (page 225). (Photographie de M. A. N. de Koulomzine.)	225
VUE DE STRETENSK: LA GARE EST SUR LA RIVE GAUCHE, LA VILLE SUR LA RIVE DROITE. (Photographie de M. A. N. de Koulomzine.)	226
UN POINT D'ÉMIGRATION (page 228). (Photographie de M. A. N. de Koulomzine.)	227
ENFANTS D'ÉMIGRANTS (page 228). (D'après une photographie de M. Thiébeaux.)	228
UN PETIT MARCHÉ DANS UNE GARE DU TRANSSIBÉRIEN. (Photographie de M. Legras.)	229
LA CLOCHE LUISAIT, IMMOBILE, SOUS UN PETIT TOIT ISOLÉ (page 230). (D'après une photographie de M. Thiébeaux.)	229
NOUS SOMMES PASSÉS PRÈS D'UNE ÉGLISE À CLOCHETONS VERTS (page 230). (Photographie de M. Thiébeaux.)	230
TOMSK A GROUPÉ DANS LA VALLÉE SES MAISONS GRISES ET SES TOITS VERTS (page 230). (Photographie de M. Brocherel.)	231
APRÈS LA DÉBÂCLE DE LA TOME, PRÈS DE TOMSK (page 230). (D'après une photographie de M. Legras.)	232
LE CHEF DE POLICE DEMANDE QUELQUES EXPLICATIONS SUR LES PASSEPORTS (page 232). (D'après une photographie de M. Thiébeaux.)	233
LA CATHÉDRALE DE LA TRINITÉ À TOMSK (page 238). (Photographie extraite du «Guide du Transsibérien».)	234
TOMSK: EN REVENANT DE L'ÉGLISE (page 234). (D'après une photographie de M. Thiébeaux.)	235
TOMSK N'ÉTAIT ENCORE QU'UN CAMPEMENT, SUR LA ROUTE DE L'ÉMIGRATION (page 231). (D'après une photographie.)	236
UNE RUE DE TOMSK, DÉFINIE SEULEMENT PAR LES MAISONS QUI LA BORDENT (page 231). (Photographie de M. Brocherel.)	237
LES CLINIQUES DE L'UNIVERSITÉ DE TOMSK (page 238). (Photographie extraite du «Guide du Transsibérien».)	238
LES LONGS BÂTIMENTS BLANCS OÙ S'ABRITE L'UNIVERSITÉ (page 237). (Photographie extraite du «Guide du Transsibérien».)	239
LA VOITURE DE L'ICÔNE STATIONNAIT PARFOIS (page 230). (D'après une photographie de M. Thiébeaux.)	240
FLÂNEURS À LA GARE DE PETROPAVLOSK (page 242). (D'après une photographie de M. Legras.)	241
DANS LES VALLÉES DE L'OURAL, HABITENT ENCORE DES BACHKIRS (page 245). (D'après une photographie de M. Thiébeaux.)	241
UN TAILLIS DE BOULEAUX ENTOURAIT UNE PETITE MARE. (D'après une photographie.)	242
LES RIVIÈRES ROULAIENT UNE EAU CLAIRE (page 244). (D'après une photographie.)	243
LA LIGNE SUIT LA VALLÉE DES RIVIÈRES (page 243). (D'après une photographie de M. Thiébeaux.)	244
COMME TOUTE L'ACTIVITÉ COMMERCIALE SEMBLE FRÊLE EN FACE DES EAUX PUISSANTES DE LA VOLGA! (page 248.) (D'après une photographie de M. G. Cahen.)	245
BACHKIRS SCULPTEURS. (D'après une photographie de M. Paul Labbé.)	246
À LA GARE DE TCHÉLIABINSK, TOUJOURS DES ÉMIGRANTS (page 242). (D'après une photographie de M. J. Legras.)	247
UNE BONNE D'ENFANTS, AVEC SON COSTUME TRADITIONNEL (page 251). (D'après une photographie de M. G. Cahen.)	248
JOIE NAÏVE DE VIVRE, ET MÉLANCOLIE. — UN PETIT MARCHÉ DU SUD (page 250). (D'après	

une photographie de M. G. Cahen.)	249
UN RUSSE DANS SON VÊTEMENT D'HIVER (page 249). (D'après une photographie de M. G. Cahen.)	250
DANS TOUS LES VILLAGES RUSSES, UNE ACTIVITÉ HUMBLE, PAUVRE DE MOYENS. — MARCHANDS DE POTERIES (page 248). (D'après une photographie de M. G. Cahen.)	251
LÀ, AU PASSAGE, UN KIRGHIZE SUR SON PETIT CHEVAL (page 242). (D'après une photographie de M. Thiébeaux.)	252

LUGANO, LA VILLE DES FRESQUES
PAR M. GERSPACH

LUGANO: LES QUAIS OFFRENT AUX TOURISTES UNE MERVEILLEUSE PROMENADE. (Photographie Alinari.)	253
PORTE DE LA CATHÉDRALE SAINT-LAURENT DE LUGANO (page 256). (Photographie Alinari.)	253
LE LAC DE LUGANO DONT LES DEUX BRAS ENSERRENT LE PROMONTOIRE DE SAN SALVATORE. (D'après une photographie.)	254
LA VILLE DE LUGANO DESCEND EN AMPHITHÉÂTRE JUSQU'AUX RIVES DE SON LAC. (Photographie Alinari.)	255
LUGANO: FAUBOURG DE CASTAGNOLA. (D'après une photographie.)	256
LA CATHÉDRALE DE SAINT-LAURENT: SA FAÇADE EST DÉCORÉE DE FIGURES DE PROPHÈTES ET DE MÉDAILLONS D'APÔTRES (page 256). (Photographie Alinari.)	257
SAINT-ROCH: DÉTAIL DE LA FRESQUE DE LUINI À SAINTE-MARIE-DES-ANGES (Photographie Alinari.)	258
LA PASSION: FRESQUE DE LUINI À L'ÉGLISE SAINTE-MARIE-DES-ANGES (page 260). (Photographie Alinari.)	259
SAINT SÉBASTIEN: DÉTAIL DE LA GRANDE FRESQUE DE LUINI À SAINTE-MARIE-DES-ANGES. (Photographie Alinari.)	260
LA MADONE, L'ENFANT JÉSUS ET SAINT JEAN, PAR LUINI, ÉGLISE SAINTE-MARIE-DES-ANGES (page 260). (Photographie Alinari.)	261
LA SCÈNE: FRESQUE DE LUINI À L'ÉGLISE SAINTE-MARIE-DES-ANGES (page 260).	262
LUGANO: LE QUAI ET LE FAUBOURG PARADISO. (Photographie Alinari.)	263
LAC DE LUGANO: VIADUC DU CHEMIN DE FER DU SAINT-GOTHARD. (D'après une photographie.)	264

SHANGHAÏ, LA MÉTROPOLE CHINOISE
PAR M. ÉMILE DESCHAMPS

LES QUAIS SONT ANIMÉS PAR LA POPULATION GROUILLANTE DES CHINOIS (page 266). (D'après une photographie.)	265
ACTEURS DU THÉÂTRE CHINOIS. (D'après une photographie.)	265
PLAN DE SHANGHAÏ.	266
SHANGHAÏ EST SILLONNÉE DE CANAUX QUI, À MARÉE BASSE, MONTRENT UNE BOUE NOIRE ET MAL ODORANTE. (Photographie de M ^{lle} Hélène de Harven.)	267
PANORAMA DE SHANGHAÏ. (D'après une photographie.)	268
DANS LA VILLE CHINOISE, LES «CAMELOTS» SONT NOMBREUX, QUI DÉBITENT EN PLEIN VENT DES MARCHANDISES OU DES LÉGENDES EXTRAORDINAIRES. (D'après une photographie.)	269
LE POSTE DE L'OUEST, UN DES QUATRE POSTES OÙ S'ABRITE LA MILICE DE LA CONCESSION FRANÇAISE (page 272). (D'après une photographie.)	270
LA POPULATION ORDINAIRE QUI GROUILLE DANS LES RUES DE LA VILLE CHINOISE DE SHANGHAÏ (page 268).	271
LES COOLIES CONDUCTEURS DE BROUETTES ATTENDENT NONCHALAMMENT L'ARRIVÉE DU CLIENT (page 266). (Photographies de M ^{lle} H. de Harven.)	271

UNE MAISON DE THÉ DANS LA CITÉ CHINOISE. (D'après une photographie.)	272
LES BROUETTES, QUI TRANSPORTENT MARCHANDISES OU INDIGÈNES, NE PEUVENT CIRCULER QUE DANS LES LARGES AVENUES DES CONCESSIONS (page 270). (D'après une photographie.)	273
LA PRISON DE SHANGHAÏ SE PRÉSENTE SOUS L'ASPECT D'UNE GRANDE CAGE, À FORTS BARREAUX DE FER. (D'après une photographie.)	274
LE PARVIS DES TEMPLES DANS LA CITÉ EST TOUJOURS UN LIEU DE RÉUNION TRÈS FRÉQUENTÉ. (D'après une photographie.)	275
LES MURS DE LA CITÉ CHINOISE, DU CÔTÉ DE LA CONCESSION FRANÇAISE. (D'après une photographie.)	276
LA NAVIGATION DES SAMPANS SUR LE OUANG-PÔ. (D'après une photographie.)	277
AIGUILLE DE LA PAGODE DE LONG-HOA. (D'après une photographie.)	277
RICKSHAWS ET BROUETTES SILLONNENT LES PONTS DU YANG KING-PANG. (D'après une photographie.)	278
DANS BROADWAY, LES BOUTIQUES ALTERNENT AVEC DES MAGASINS DE BELLE APPARENCE (page 282).	279
LES JEUNES CHINOIS FLÂNENT AU SOLEIL DANS LEUR CITÉ. (Photographies de M ^{lle} H. de Harven.)	279
SUR LES QUAIS DU YANG-KING-PANG S'ÉLÈVENT DES BÂTIMENTS, BANQUES OU CLUBS, QUI N'ONT RIEN DE CHINOIS. (D'après une photographie.)	280
LE QUAÏ DE LA CONCESSION FRANÇAISE PRÉSENTE, À TOUTE HEURE DU JOUR, LA PLUS GRANDE ANIMATION. (D'après une photographie.)	281
HONG-HOA: PAVILLON QUI SURMONTE L'ENTRÉE DE LA PAGODE. (D'après une photographie.)	282
«L'OMNIBUS DU PAUVRE» (WHEEL-BARROW OU BROUETTE) FAIT DU DEUX À L'HEURE ET COÛTE QUELQUES CENTIMES SEULEMENT. (D'après une photographie.)	283
UNE STATION DE BROUETTES SUR LE YANG-KING-PANG. (D'après une photographie.)	284
LES BARQUES S'ENTRE-CROISENT ET SE CHOQUENT DEVANT LE QUAÏ CHINOIS DE TOU-KA-DOU. (D'après une photographie.)	285
CHINOISES DE SHANGHAÏ. (D'après une photographie.)	286
VILLAGE CHINOIS AUX ENVIRONS DE SHANGHAÏ. (D'après une photographie.)	287
LE CHARNIER DES ENFANTS TROUVÉS (page 280). (D'après une photographie.)	288

L'ÉDUCATION DES NÈGRES AUX ÉTATS-UNIS PAR *M. BARGY*

L'ÉCOLE MATERNELLE DE HAMPTON ACCUEILLE ET OCCUPE LES NÉGRILLONS DES DEUX SEXES. (D'après une photographie.)	289
INSTITUT HAMPTON: COURS DE TRAVAIL MANUEL. (D'après une photographie.)	289
BOOKER T. WASHINGTON, LE LEADER DE L'ÉDUCATION DES NÈGRES AUX ÉTATS-UNIS, FONDATEUR DE L'ÉCOLE DE TUSKEGEE, EN COSTUME UNIVERSITAIRE. (D'après une photographie.)	290
INSTITUT HAMPTON: LE COURS DE MAÇONNERIE. (D'après une photographie.)	291
INSTITUT HAMPTON: LE COURS DE LAITERIE. (D'après une photographie.)	292
INSTITUT HAMPTON: LE COURS D'ÉLECTRICITÉ. (D'après une photographie.)	293
INSTITUT HAMPTON: LE COURS DE MENUISERIE. (D'après une photographie.)	294
LE SALUT AU DRAPEAU EXÉCUTÉ PAR LES NÉGRILLONS DE L'INSTITUT HAMPTON. (D'après une photographie.)	295
INSTITUT HAMPTON: LE COURS DE CHIMIE. (D'après une photographie.)	296
LE BASKET BALL DANS LES JARDINS DE L'INSTITUT HAMPTON. (D'après une photographie.)	297
INSTITUT HAMPTON: LE COURS DE COSMOGRAPHIE. (D'après une photographie.)	298

INSTITUT HAMPTON: LE COURS DE BOTANIQUE. (D'après une photographie.) 299

INSTITUT HAMPTON: LE COURS DE MÉCANIQUE. (D'après une photographie.) 300

À TRAVERS LA PERSE ORIENTALE
PAR *le Major PERCY MOLESWORTH SYKES*
Consul général de S. M. Britannique au Khorassan.

UNE FOULE CURIEUSE NOUS ATTENDAIT SUR LES PLACES DE MECHHED. (D'après une photographie.) [301](#)

UN PONEY PERSAN ET SA CHARGE ORDINAIRE. (D'après une photographie.) [301](#)

LE PLATEAU DE L'IRAN. CARTE POUR SUIVRE LE VOYAGE DE L'AUTEUR, D'ASTRABAD À KIRMAN. [302](#)

LES FEMMES PERSANES S'ENVELOPPENT LA TÊTE ET LE CORPS D'AMPLES ÉTOFFES. (D'après une photographie.) [303](#)

PAYSAGE DU KHORASSAN: UN SOL ROCAILLEUX ET RAVAGÉ, UNE RIVIÈRE PRESQUE À SEC; AU FOND, DES CONSTRUCTIONS À L'ASPECT DE FORTINS. (D'après une photographie.) [304](#)

LE SANCTUAIRE DE MECHHED EST PARMIS LES PLUS RICHES ET LES PLUS VISITÉS DE L'ASIE. (D'après une photographie.) [305](#)

LA COUR PRINCIPALE DU SANCTUAIRE DE MECHHED. (D'après une photographie.) [306](#)

ENFANTS NOMADES DE LA PERSE ORIENTALE. (D'après une photographie.) [307](#)

JEUNES FILLES KURDES DES BORDS DE LA MER CASPIENNE. (D'après une photographie.) [308](#)

LES PRÉPARATIFS D'UN CAMPMENT DANS LE DÉSERT DE LOUT. (D'après une photographie.) [309](#)

LE DÉSERT DE LOUT N'EST SURPASSÉ, EN ARIDITÉ, PAR AUCUN AUTRE DE L'ASIE. (D'après une photographie.) [310](#)

AVANT D'ARRIVER À KIRMAN, NOUS AVIONS À TRAVERSER LA CHAÎNE DE KOUHPAIA. (D'après une photographie.) [311](#)

RIEN N'ÉGALE LA DÉSOLOGATION DU DÉSERT DE LOUT. (D'après une photographie.) [312](#)

LA COMMUNAUTÉ ZOROASTRIENNE DE KIRMAN VINT, EN CHEMIN, NOUS SOUHAITER LA BIENVENUE. (D'après une photographie.) [313](#)

UN MARCHAND DE KIRMAN. (D'après une photographie.) [313](#)

LE «DÔME DE DJABALIA», RUINE DES ENVIRONS DE KIRMAN, ANCIEN SANCTUAIRE OU ANCIEN TOMBEAU. (D'après une photographie.) [314](#)

À KIRMAN: LE JARDIN QUI EST LOUÉ PAR LE CONSULAT, SE TROUVE À UN MILLE AU DELÀ DES REMPARTS. (D'après une photographie.) [315](#)

UNE AVENUE DANS LA PARTIE OUEST DE KIRMAN. (D'après une photographie.) [316](#)

LES GARDES INDIGÈNES DU CONSULAT ANGLAIS DE KIRMAN. (D'après une photographie.) [317](#)

LA PLUS ANCIENNE MOSQUÉE DE KIRMAN EST CELLE DITE MASDJID-I-MALIK. (D'après une photographie.) [318](#)

MEMBRES DES CHEIKHIS, SECTE QUI EN COMPTE 7 000 DANS LA PROVINCE DE KIRMAN. (D'après une photographie.) [319](#)

LA MASDJID DJAMI, CONSTRUITE EN 1349, UNE DES QUATRE-VINGT-DIX MOSQUÉES DE KIRMAN. (D'après une photographie.) [320](#)

DANS LA PARTIE OUEST DE KIRMAN SE TROUVE LE BAGH-I-ZIRISF, TERRAIN DE PLAISANCE OCCUPÉ PAR DES JARDINS. (D'après une photographie.) [321](#)

LES ENVIRONS DE KIRMAN COMPTENT QUELQUES MAISONS DE THÉ. (D'après une photographie.) [322](#)

UNE «TOUR DE LA MORT», OÙ LES ZOROASTRIENS EXPOSENT LES CADAVRES. (D'après une photographie.) [323](#)

LE FORT DIT KALA-I-DUKHTAR OU FORT DE LA VIERGE, AUX PORTES DE KIRMAN. (D'après une photographie.) [324](#)

LE «FARMA FARMA». (D'après une photographie.) [325](#)

INDIGÈNES DU BOURG D'APTAR, BALOUTCHISTAN. (D'après une photographie.)	325
CARTE DU MAKRAN.	326
BALOUTCHES DE PIP, VILLAGE DE DEUX CENTS MAISONS GROUPÉES AUTOUR D'UN FORT. (D'après une photographie.)	327
DES FORTS ABANDONNÉS RAPPELLENT L'ANCIENNE PUISSANCE DU BALOUTCHISTAN. (D'après une photographie.)	328
CHAMELIERS BRAHMANES DU BALOUTCHISTAN. (D'après une photographie.)	329
LA PASSE DE FANOCH, FAISANT COMMUNIQUER LA VALLÉE DU MÊME NOM ET LA VALLÉE DE LACHAR. (D'après une photographie.)	330
MUSICIENS AMBULANTS DU BALOUTCHISTAN. (D'après une photographie.)	331
UNE HALTE DANS LES MONTAGNES DU MAKRAN. (D'après une photographie.)	332
BALOUTCHES DU DISTRICT DE SARHAD. (D'après une photographie.)	333
UN FORTIN SUR LES FRONTIÈRES DU BALOUTCHISTAN. (D'après une photographie.)	334
DANS LES MONTAGNES DU MAKRAN: À DES COLLINES D'ARGILE SUCCÈDENT DE RUGUEUSES CHÂÎNES CALCAIRES. (D'après une photographie.)	335
BUREAU DU TÉLÉGRAPHE SUR LA CÔTE DU MAKRAN. (D'après une photographie.)	336
L'OASIS DE DJALSK, QUI S'ÉTEND SUR 10 KILOMÈTRES CARRÉS, EST REMPLIE DE PALMIERS-DATTIERS, ET COMPTE HUIT VILLAGES. (D'après une photographie.)	337
FEMME PARSI DU BALOUTCHISTAN. (D'après une photographie.)	337
CARTE POUR SUIVRE LES DÉLIMITATIONS DE LA FRONTIÈRE PERSO-BALOUTCHE.	338
NOUS CAMPÂMES À FAHRADJ, SUR LA ROUTE DE KOUAK, DANS UNE PALMERAIE. (D'après une photographie.)	339
C'EST À KOUAK QUE LES COMMISSAIRES ANGLAIS ET PERSANS S'ÉTAIENT DONNÉ RENDEZ-VOUS. (D'après une photographie.)	340
LE SANCTUAIRE DE MAHOUN, NOTRE PREMIÈRE ÉTAPE SUR LA ROUTE DE KOUAK. (D'après une photographie.)	341
COUR INTÉRIEURE DU SANCTUAIRE DE MAHOUN. (D'après une photographie.)	342
LE KHAN DE KELAT ET SA COUR. (D'après une photographie.)	343
JARDINS DU SANCTUAIRE DE MAHOUN. (D'après une photographie.)	344
DANS LA VALLÉE DE KALAGAN, PRÈS DE L'OASIS DE DJALSK. (D'après une photographie.)	345
OASIS DE DJALSK: DES ÉDIFICES EN BRIQUES ABRITENT LES TOMBES D'UNE RACE DE CHEFS DISPARUE. (D'après une photographie.)	346
INDIGÈNES DE L'OASIS DE PANDJGOUR, À L'EST DE KOUAK. (D'après une photographie.)	347
CAMP DE LA COMMISSION DE DÉLIMITATION SUR LA FRONTIÈRE PERSO-BALOUTCHE. (D'après une photographie.)	348
CAMPMENT DE LA COMMISSION DES FRONTIÈRES PERSO-BALOUTCHES. (D'après une photographie.)	349
PARSI DE YEZD. (D'après une photographie.)	349
UNE SÉANCE D'ARPENTAGE DANS LE SEISTAN. (D'après une photographie.)	350
LES COMMISSAIRES PERSANS DE LA DÉLIMITATION DES FRONTIÈRES PERSO-BALOUTCHES. (D'après une photographie.)	351
LE DELTA DU HELMAND.	352
SCULPTURES SASSANIDES DE PERSÉPOLIS. (D'après une photographie.)	352
UN GOUVERNEUR PERSAN ET SON ÉTAT-MAJOR. (D'après une photographie.)	353
LA PASSE DE BUZI. (D'après une photographie.)	354
LE GYPSIES DU SUD-EST PERSAN.	355

SUR LA LAGUNE DU HELMAND. (D'après une photographie.)	356
COUPLE BALOUTCHE. (D'après une photographie.)	357
VUE DE YEZD, PAR OÙ NOUS PASSÂMES POUR RENTRER À KIRMAN. (D'après une photographie.)	358
LA COLONNE DE NADIR S'ÉLÈVE COMME UN PHARE DANS LE DÉSERT. (D'après une photographie.)	359
MOSQUÉE DE YEZD. (D'après une photographie.)	360

AUX RUINES D'ANGKOR
PAR *M. le Vicomte De MIRAMON-FARGUES*

ENTRE LE SANCTUAIRE ET LA SECONDE ENCEINTE QUI ABRITE SOUS SES VOÛTES UN PEUPLE DE DIVINITÉS DE PIERRE.... (D'après une photographie.)	361
EMBLÈME DÉCORATIF (ART KHMER). (D'après une photographie.)	361
PORTE D'ENTRÉE DE LA CITÉ ROYALE D'ANGKOR-TOM, DANS LA FORÊT. (D'après une photographie.)	362
CE GRAND VILLAGE, C'EST SIEM-RÉAP, CAPITALE DE LA PROVINCE. (D'après une photographie.)	363
UNE CHAUSSÉE DE PIERRE S'AVANCE AU MILIEU DES ÉTANGS. (D'après une photographie.)	364
PAR DES ESCALIERS INVRAISEMBLABLEMENT RAIDES, ON GRAVIT LA MONTAGNE SACRÉE. (D'après une photographie.)	365
COLONNADES ET GALERIES COUVERTES DE BAS-RELIEFS. (D'après une photographie.)	366
LA PLUS GRANDE DES DEUX ENCEINTES MESURE 2 KILOMÈTRES DE TOUR; C'EST UN LONG CLOÎTRE. (D'après une photographie.)	367
TROIS DÔMES HÉRISSENT SUPERBEMENT LA MASSE FORMIDABLE DU TEMPLE D'ANGKOR-WAT. (D'après une photographie.)	367
BAS-RELIEF DU TEMPLE D'ANGKOR. (D'après une photographie.)	368
LA FORÊT A ENVAHI LE SECOND ÉTAGE D'UN PALAIS KHMER. (D'après une photographie.)	369
LE GOUVERNEUR RÉQUISITIONNE POUR NOUS DES CHARRETTES À BŒUFS. (D'après une photographie.)	370
LA JONQUE DU DEUXIÈME ROI, QUI A, L'AN DERNIER, SUCCÉDÉ À NORODOM. (D'après une photographie.)	371
LE PALAIS DU ROI, À OUDONG-LA-SUPERBE. (D'après une photographie.)	371
SCULPTURES DE L'ART KHMER. (D'après une photographie.)	372

EN ROUMANIE
PAR *M. Th. HEBBELYNCK*

LA PETITE VILLE DE PETROZENY N'EST GUÈRE ORIGINALE; ELLE A, DE PLUS, UN ASPECT MALPROPRE. (D'après une photographie.)	373
PAYSAN DES ENVIRONS DE PETROZENY ET SON FILS. (D'après une photographie.)	373
CARTE DE ROUMANIE POUR SUIVRE L'ITINÉRAIRE DE L'AUTEUR.	374
VENDEUSES AU MARCHÉ DE TARGU-JIUL. (D'après une photographie.)	375
LA NOUVELLE ROUTE DE VALACHIE TRAVERSE LES CARPATHES ET ABOUTIT À TARGU-JIUL. (D'après une photographie.)	376
C'EST AUX ENVIRONS D'ARAD QUE POUR LA PREMIÈRE FOIS NOUS VOYONS DES BUFFLES DOMESTIQUES. (D'après une photographie.)	377
MONTAGNARD ROUMAIN ENDIMANCHÉ. (Cliché Anerlich.)	378
DERRIÈRE UNE HAIE DE BOIS BLANC S'ÉLÈVE L'HABITATION MODESTE. (D'après une photographie.)	379
NOUS CROISONS DES PAYSANS ROUMAINS. (D'après une photographie.)	379

COSTUME NATIONAL DE GALA, ROUMAIN. (Cliché Cavallar.)	380
DANS LES VICISSITUDES DE LEUR TRISTE EXISTENCE, LES TZIGANES ONT CONSERVÉ LEUR TYPE ET LEURS MŒURS. (Photographie Anerlich.)	381
UN RENCONTRE PRÈS DE PADAVAG D'IMMENSES TROUPEAUX DE BŒUFS. (D'après une photographie.)	382
LES FEMMES DE TARGU-JIUL ONT DES TRAITS RUDES ET SÉVÈRES, SOUS LE LINGE BLANC. (D'après une photographie.)	383
EN ROUMANIE, ON NE VOYAGE QU'EN VICTORIA. (D'après une photographie.)	384
DANS LA VALLÉE DE L'OLT, LES «CASTRINZA» DES FEMMES SONT DÉCORÉES DE PAILLETES MULTICOLORES.	385
DANS LE VILLAGE DE SLANIC. (D'après une photographie.)	385
ROUMAINE DU DÉFILÉ DE LA TOUR-ROUGE. (D'après une photographie.)	386
LA PETITE VILLE D'HOREZU EST CHARMANTE ET ANIMÉE. (D'après une photographie.)	387
LA PERLE DE CURTEA, C'EST CETTE SUPERBE ÉGLISE BLANCHE, SCINTILLANTE SOUS SES COUPOLES DORÉES. (D'après une photographie.)	388
UNE FERME PRÈS DU MONASTÈRE DE BISTRITZA. (D'après une photographie.)	389
ENTRÉE DE L'ÉGLISE DE CURTEA. (D'après une photographie.)	390
LES RELIGIEUSES DU MONASTÈRE D'HOREZU PORTENT LE MÊME COSTUME QUE LES MOINES. (D'après une photographie.)	391
DEVANT L'ENTRÉE DE L'ÉGLISE SE DRESSE LE BAPTISTÈRE DE CURTEA. (D'après une photographie.)	392
AU MARCHÉ DE CAMPOLUNG. (D'après une photographie.)	393
L'EXCURSION DU DÉFILÉ DE DIMBOVICIORA EST LE COMPLÉMENT OBLIGÉ D'UN SÉJOUR À CAMPOLUNG. (D'après une photographie.)	394
DANS LE DÉFILÉ DE DIMBOVICIORA. (D'après des photographies.)	395
DANS LES JARDINS DU MONASTÈRE DE CURTEA.	396
SINAÏA: LE CHÂTEAU ROYAL, CASTEL PELÉS, SUR LA MONTAGNE DU MÊME NOM. (D'après une photographie.)	397
UN ENFANT DES CARPATHES. (D'après une photographie.)	397
UNE FABRIQUE DE CIMENT GROUPE AUTOUR D'ELLE LE VILLAGE DE CAMPINA. (D'après une photographie.)	398
VUE INTÉRIEURE DES MINES DE SEL DE SLANIC. (D'après une photographie.)	399
ENTRE CAMPINA ET SINAÏA LA ROUTE DE VOITURE EST DES PLUS POÉTIQUES. (D'après une photographie.)	400
UN COIN DE CAMPINA. (D'après une photographie.)	401
LES VILLAS DE SINAÏA. (D'après une photographie.)	402
VUES DE BUCAREST: LE BOULEVARD COLTEI. — L'ÉGLISE DU SPIRITOU NOU. — LES CONSTRUCTIONS NOUVELLES DU BOULEVARD COLTEI. — L'ÉGLISE MÉTROPOLITAINE. — L'UNIVERSITÉ. — LE PALAIS STOURDZA. — UN VIEUX COUVENT. — (D'après des photographies.)	403
LE MONASTÈRE DE SINAÏA SE DRESSE DERRIÈRE LES VILLAS ET LES HÔTELS DE LA VILLE. (D'après une photographie.)	404
UNE DES DEUX COURS INTÉRIEURES DU MONASTÈRE DE SINAÏA. (D'après une photographie.)	405
UNE DEMEURE PRINCIÈRE DE SINAÏA. (D'après une photographie.)	406
BUSTENI (LES VILLAS, L'ÉGLISE), BUT D'EXCURSION POUR LES HABITANTS DE SINAÏA. (D'après une photographie.)	407
SLANIC: UN WAGON DE SEL. (D'après une photographie.)	408

CROQUIS HOLLANDAIS
PAR *M. Lud. GEORGES HAMÖN*
Photographies de l'auteur.

À LA KERMESE.	409
CES ANCIENS, POUR LA PLUPART, ONT UNE MAIGREUR DE BON ALOI.	409
DES «BOERIN» BIEN PRISES EN LEURS JUSTINS MARCHENT EN ROULANT, UN JOUG SUR LES ÉPAULES.	410
PAR INTERVALLES UNE FEMME SORT AVEC DES SEAUX; ELLE LAVE SA DEMEURE DE HAUT EN BAS.	410
EMPLETTES FAMILIALES.	411
LES MÉNAGÈRES SONT LÀ, ÉGALEMENT CALMES, LENTES, AVEC LEURS GROSSES JUPES.	411
JEUNE MÉTAYÈRE DE MIDDELBURG.	412
MIDDELBURG: LE FAUBOURG QUI PREND LE CHEMIN DU MARCHÉ CONDUIT À UN PONT.	412
UNE MÈRE, SONGEUSE, PROMENAIT SON PETIT GARÇON.	413
UNE FAMILLE HOLLANDAISE AU MARCHÉ DE MIDDELBURG.	414
LE MARCHÉ DE MIDDELBURG: CONSIDÉRATIONS SUR LA GROSSEUR DES BETTERAVES.	415
DES GROUPES D'ANCIENS EN CULOTTES COURTES, CHAPEAUX MARMITES.	416
UN SEPTUAGÉNAIRE APPUYÉ SUR SON PETIT-FILS ME SOURIT BONASSEMENT.	417
ROUX EN LE DÉCOR ROUX, L'ÉCLUSIER FUMAIT SA PIPE.	417
LE VILLAGE DE ZOUTELANDE.	418
LES GRANDES VOITURES EN FORME DE NACELLE, RECOUVERTES DE BÂCHES BLANCHES.	419
AUSSI COMME ON L'AIME, CE HOME.	420
LES FILLES DE L'HÔTELIER DE WEMELDINGEN.	421
IL SE CAMPE PRÈS DE SON CHEVAL.	421
JE RENCONTRE À L'ORÉE DU VILLAGE UN COUPLE MINUSCULE.	422
LA CAMPAGNE HOLLANDAISE.	423
ENVIRONS DE WESTKAPELLE: DEUX FEMMES REVIENNENT DU «MOLEN».	423
PAR TOUS LES SENTIERS, DES MARMOTS SE JUCHÈRENT.	424
LE PÈRE KICK SYMBOLISAIT LES GÉNÉRATIONS DES NÉERLANDAIS DÉFUNTS.	425
WEMELDINGEN: UN MOULIN COLOSSAL DOMINE LES DIGUES.	426
L'UNE ENTONNA UNE CHANSON.	427
LES MOUTONS BROUENT AVEC ARDEUR LE LONG DES CANAUX.	428
FAMILLE HOLLANDAISE EN VOYAGE.	429
AH! LES MOULINS; LEUR NOMBRE DÉROUTE L'ESPRIT.	429
LES CHARIOTS ENFONCÉS DANS LES CHAMPS MARÉCAGEUX SONT ENLEVÉS PAR DE FORTS CHEVAUX.	430
LA DIGUE DE WESTKAPELLE.	431
LES ÉCLUSES OUVERTES.	432
LES PETITS GARÇONS RÔDENT PAR BANDES, À GRAND BRUIT DE SABOTS SONORES....	433
JEUNE MÈRE À MARKEN.	433
VOLENDAM, SUR LES BORDS DU ZUIDERZEE, EST LE RENDEZ-VOUS DES PEINTRES DE TOUS LES PAYS.	434
AVEC LEURS FIGURES RONDES, ÉPANOUIES DE CONTENTEMENT, LES PETITES FILLES DE VOLENDAM FONT PLAISIR À VOIR.	435

AUX JOURS DE LESSIVE, LES LINGES MULTICOLORES FLOTTENT PARTOUT.	436
LES JEUNES FILLES DE VOLENDAM SONT COIFFÉES DU CASQUE EN DENTELLE, À FORME DE «SALADE» RENVERSÉE.	437
DEUX PÊCHEURS ACCROUPIS AU SOLEIL, À VOLENDAM.	438
UNE LESSIVE CONSCIENCIEUSE.	439
IL Y A DES COUPLES D'ENFANTS RAVISSANTS, D'UN TYPE EXPRESSIF.	440
LES FEMMES DE VOLENDAM SONT MOINS CLAQUEMURÉES EN LEUR LOGIS.	441
VÊTU D'UN PANTALON DÉMESURÉ, LE PÊCHEUR DE VOLENDAM A UNE ALLURE PERSONNELLE.	442
UN COMMENCEMENT D'IDYLLE À MARKEN.	443
LES PETITES FILLES SONT CHARMANTES.	444

ABYDOS
 dans les temps anciens et dans les temps modernes
 PAR *M. E. AMELINEAU*

LE LAC SACRÉ D'OSIRIS, SITUÉ AU SUD-EST DE SON TEMPLE, QUI A ÉTÉ DÉTRUIT. (D'après une photographie.)	445
SÉTI I ^{ER} PRÉSENTANT DES OFFRANDES DE PAIN, LÉGUMES, ETC. (D'après une photographie.)	445
UNE RUE D'ABYDOS. (D'après une photographie.)	446
MAISON D'ABYDOS HABITÉE PAR L'AUTEUR, PENDANT LES TROIS PREMIÈRES ANNÉES. (D'après une photographie.)	447
LE PRÊTRE-ROI RENDANT HOMMAGE À SÉTI I ^{ER} (CHAMBRE ANNEXE DE LA DEUXIÈME SALLE D'OSIRIS). (D'après une photographie.)	448
THOT PRÉSENTANT LE SIGNE DE LA VIE AUX NARINES DU ROI SÉTI I ^{ER} (CHAMBRE ANNEXE DE LA DEUXIÈME SALLE D'OSIRIS). (D'après une photographie.)	449
LE DIEU THOT PURIFIANT LE ROI SÉTI I ^{ER} (CHAMBRE ANNEXE DE LA DEUXIÈME SALLE D'OSIRIS, MUR SUD). (D'après une photographie.)	450
VUE INTÉRIEURE DU TEMPLE DE RAMSÈS II. (D'après une photographie.)	451
PERSPECTIVE DE LA SECONDE SALLE HYPOSTYLE DU TEMPLE DE SÉTI I ^{ER} . (D'après une photographie.)	451
TEMPLE DE SÉTI I ^{ER} , MUR EST, PRIS DU MUR NORD. SALLE DUE À RAMSÈS II. (D'après une photographie.)	452
TEMPLE DE SÉTI I ^{ER} , MUR EST, MONTRANT DES SCÈNES DIVERSES DU CULTE. (D'après une photographie.)	453
TABLE DES ROIS SÉTI I ^{ER} ET RAMSÈS II, FAISANT DES OFFRANDES AUX ROIS LEURS PRÉDÉCESSEURS. (D'après une photographie.)	454
VUE GÉNÉRALE DU TEMPLE DE SÉTI I ^{ER} , PRISE DE L'ENTRÉE. (D'après une photographie.)	455
PROCESSION DES VICTIMES AMENÉES AU SACRIFICE (TEMPLE DE RAMSÈS II). (D'après une photographie.)	456

VOYAGE DU PRINCE SCIPION BORGHÈSE AUX MONTS CÉLESTES
 PAR *M. JULES BROCHEREL*

LE BAZAR DE TACKHENT S'ÉTALE DANS UN QUARTIER VIEUX ET FÉTIDE. (D'après une photographie.)	457
UN KOZAQUE DE DJARGHES. (D'après une photographie.)	457
ITINÉRAIRE DE TACKHENT À PRJEVALSK.	458
LES MARCHANDS DE PAIN DE PRJEVALSK. (D'après une photographie.)	459
UN DES TRENTE-DEUX QUARTIERS DU BAZAR DE TACKHENT. (D'après une photographie.)	460
UN CONTREFORT MONTAGNEUX BORDE LA RIVE DROITE DU «TCHOU». (D'après une photographie.)	461

LE BAZAR DE PRJEVALSK, PRINCIPALE ÉTAPE DES CARAVANIERES DE VIERNYI ET DE KACHGAR. (D'après une photographie.)	462
COUPLE RUSSE DE PRJEVALSK. (D'après une photographie.)	463
ARRIVÉE D'UNE CARAVANE À PRJEVALSK. (D'après une photographie.)	464
LE CHEF DES KIRGHIZES ET SA PETITE FAMILLE. (D'après une photographie.)	465
NOTRE DJIGHITE, SORTE DE GARDE ET DE POLICIER. (D'après une photographie.)	466
LE MONUMENT DE PRJEVALSKY, À PRJEVALSK. (D'après une photographie.)	467
DES TÊTES HUMAINES, GROSSIÈREMENT SCULPTÉES, MONUMENTS FUNÉRAIRES DES NESTORIENS... (D'après une photographie.)	467
ENFANTS KOZAQUES SUR DES BŒUFS. (D'après une photographie.)	468
UN DE NOS CAMPMENTS DANS LA MONTAGNE. (D'après une photographie.)	469
MONTÉE DU COL DE TOMGHENT. (D'après une photographie.)	469
DANS LA VALLÉE DE KIZIL-TAO. (D'après une photographie.)	470
ITINÉRAIRE DU VOYAGE AUX MONTS CÉLESTES.	470
LA CARABINE DE ZURBRIGGEN INTRIGUAIT FORT LES INDIGÈNES. (D'après une photographie.)	471
AU SUD DU COL S'ÉLEVAIT UNE BLANCHE PYRAMIDE DE GLACE. (D'après une photographie.)	472
LA VALLÉE DE KIZIL-TAO. (D'après une photographie.)	473
LE COL DE KARAGUER, VALLÉE DE TOMGHENT. (D'après une photographie.)	474
SUR LE COL DE TOMGHENT. (D'après une photographie.)	475
J'ÉTAIS ENCHANTÉ DES APTITUDES ALPINISTES DE NOS COURSIERS. (D'après une photographie.)	475
LE PLATEAU DE SARIDJASS, PEU TOURMENTÉ, EST POURVU D'UNE HERBE SUFFISANTE POUR LES CHEVAUX. (D'après une photographie.)	476
NOUS PASSONS À GUÉ LE KIZIL-SOU. (D'après des photographies.)	477
PANORAMA DU MASSIF DU KHAN-TENGRI. (D'après une photographie.)	478
ENTRÉE DE LA VALLÉE DE KACHKATEUR. (D'après une photographie.)	479
NOUS BAPTISÂMES KACHKATEUR-TAO, LA POINTE DE 4 250 MÈTRES QUE NOUS AVIONS ESCALADÉE. (D'après une photographie.)	479
LA VALLÉE DE TOMGHENT. (D'après une photographie.)	480
DES KIRGHIZES D'OUSTCHIAR ÉTAIENT VENUS À NOTRE RENCONTRE. (D'après une photographie.)	481
KIRGHIZE JOUEUR DE FLÛTE. (D'après une photographie.)	481
LE MASSIF DU KIZIL-TAO. (D'après une photographie.)	482
RÉGION DES MONTS CÉLESTES.	482
LES KIRGHIZES MÈNENT AU VILLAGE UNE VIE PEU OCCUPÉE. (D'après une photographie.)	483
NOTRE PETITE TROUPE S'AVENTURE AUDACIEUSEMENT SUR LA PENTE GLACÉE. (D'après une photographie.)	484
VALLÉE SUPÉRIEURE D'INGHILTCHIK. (D'après une photographie.)	485
VALLÉE DE KAENDE: L'EAU D'UN LAC S'ÉCOULAIT AU MILIEU D'UNE PRAIRIE ÉMAILLÉE DE FLEURS. (D'après une photographie.)	486
LES FEMMES KIRGHIZES D'OUSTCHIAR SE RANGÈRENT, AVEC LEURS ENFANTS, SUR NOTRE PASSAGE. (D'après une photographie.)	487
LE CHIRTAÏ DE KAENDE. (D'après une photographie.)	488
NOUS SALUÂMES LA VALLÉE DE KAENDE COMME UN COIN DE LA TERRE DES ALPES. (D'après	

une photographie.)	489
FEMMES MARIÉES DE LA VALLÉE DE KAENDE, AVEC LEUR PROGÉNITURE. (D'après une photographie.)	490
L'ÉLÉMENT MÂLE DE LA COLONIE VINT TOUT L'APRÈS-MIDI VOISINER DANS NOTRE CAMPMENT. (D'après une photographie.)	491
UN «AOUL» KIRGHIZE.	492
YEUX BRIDÉS, POMMETTES SAILLANTES, NEZ ÉPATÉ, LES FEMMES DE KAENDE SONT DE VILAINES KIRGHIZES. (D'après une photographie.)	493
ENFANT KIRGHIZE. (D'après une photographie.)	493
KIRGHIZE DRESSANT UN AIGLE. (D'après une photographie.)	494
ITINÉRAIRE DU VOYAGE AUX MONTS CÉLESTES.	494
NOUS RENCONTRÂMES SUR LA ROUTE D'OUSTCHIAR UN BERGER ET SON TROUPEAU. (D'après une photographie.)	495
JE PHOTOGRAPHIAI LES KIRGHIZES DE KAENDE, QUI S'ÉTAIENT, POUR NOUS RECEVOIR, ASSEMBLÉS SUR UNE ÉMINENCE. (D'après une photographie.)	496
LE GLACIER DE KAENDE. (D'après une photographie.)	497
L'AIGUILLE D'OUSTCHIAR VUE DE KAENDE.	498
NOTRE CABANE AU PIED DE L'AIGUILLE D'OUSTCHIAR. (D'après des photographies.)	498
KIRGHIZES DE KAENDE. (D'après une photographie.)	499
LE PIC DE KAENDE S'ÉLÈVE À 6 000 MÈTRES. (D'après une photographie.)	500
LA FILLE DU CHIRTAÏ (CHEF) DE KAENDE, FIANCÉE AU KALTCHÈ DE LA VALLÉE D'IRTACH. (D'après une photographie.)	501
LE KALTCHÈ (CHEF) DE LA VALLÉE D'IRTACH, L'HEUREUX FIANCÉ DE LA FILLE DU CHIRTAÏ DE KAENDE. (D'après une photographie.)	502
LE GLACIER DE KAENDE.	503
CHEVAL KIRGHIZE AU REPOS SUR LES FLANCS DU KAENDE. (D'après des photographies.)	503
RETOUR DES CHAMPS. (D'après une photographie.)	504
FEMMES KIRGHIZES DE LA VALLÉE D'IRTACH. (D'après une photographie.)	505
UN CHEF DE DISTRICT DANS LA VALLÉE D'IRTACH. (D'après une photographie.)	505
LE PIC DU KARA-TACH, VU D'IRTACH, PREND VAGUEMENT L'ASPECT D'UNE PYRAMIDE. (D'après une photographie.)	506
LES CARAVANIERES PASSENT LEUR VIE DANS LES MONTS CÉLESTES, EMMENANT LEUR FAMILLE AVEC LEURS MARCHANDISES. (D'après une photographie.)	507
LA VALLÉE DE ZOUOUKA, PAR OÙ TRANSITENT LES CARAVANIERES DE VIERNYI À KACHGAR. (D'après une photographie.)	508
LE MASSIF DU DJOUKOUTCHIAK; AU PIED, LE DANGEREUX COL DU MÊME NOM, FRÉQUENTÉ PAR LES NOMADES QUI SE RENDENT À PRJEVALSK. (D'après une photographie.)	509
LE CHAOS DES PICS DANS LE KARA-TAO. (D'après une photographie.)	510
ÉTALON KIRGHIZE DE LA VALLÉE D'IRTACH ET SON CAVALIER. (D'après une photographie.)	511
VÉHICULE KIRGHIZE EMPLOYÉ DANS LA VALLÉE D'IRTACH. (D'après une photographie.)	511
LES ROCHES PLISSÉES DES ENVIRONS DE SLIFKINA, SUR LA ROUTE DE PRJEVALSK. (D'après une photographie.)	512
CAMPMENT KIRGHIZE, PRÈS DE SLIFKINA. (D'après une photographie.)	513
FEMME KIRGHIZE TANNANT UNE PEAU. (D'après une photographie.)	514
LES GLACIERS DU DJOUKOUTCHIAK-TAO. (D'après une photographie.)	515
TOMBEAU KIRGHIZE. (D'après une photographie.)	516

L'ARCHIPEL DES FEROÉ
PAR *M^{lle} ANNA SEE*

«L'ESPOIR DES FEROÉ» SE RENDANT À L'ÉCOLE. (D'après une photographie.)	517
LES ENFANTS TRANSPORTENT LA TOURBE DANS DES HOTTES EN BOIS. (D'après une photographie.)	517
THORSHAVN APPARUT, CONSTRUITE EN AMPHITHÉÂTRE AU FOND D'UN PETIT GOLFE.	518
LES FERMIERS DE KIRKEBÆ EN HABITS DE FÊTE. (D'après une photographie.)	519
LES PONEYS FEROÏENS ET LEURS CAISSES À TRANSPORTER LA TOURBE. (D'après une photographie.)	520
LES DÉNICHEURS D'OISEAUX SE SUSPENDENT À DES CORDES ARMÉES D'UN CRAMPON. (D'après une photographie.)	521
DES ÎLOTS ISOLÉS, DES FALAISES DE BASALTE RUINÉES PAR LE HEURT DES VAGUES. (D'après des photographies.)	522
ON POUSSE VERS LA PLAGE LES CADAVRES DES DAUPHINS, QUI ONT ENVIRON 6 MÈTRES. (D'après une photographie.)	523
LES FEMMES FEROÏENNES PRÉPARENT LA LAINE.... (D'après une photographie.)	524
ON SALE LES MORUES. (D'après une photographie.)	525
FEROÏEN EN COSTUME DE TRAVAIL. (D'après une photographie.)	526
LES FEMMES PORTENT UNE ROBE EN FLANELLE TISSÉE AVEC LA LAINE QU'ELLES ONT CARDÉE ET FILÉE. (D'après une photographie.)	527
DÉJÀ MÉLANCOLIQUE!... (D'après une photographie.)	528

PONDICHÉRY
chef-lieu de l'Inde française
PAR *M. G. VERSCHUUR*

GROUPE DE BRAHMANES ÉLECTEURS FRANÇAIS. (D'après une photographie.)	529
MUSICIEN INDIEN DE PONDICHÉRY. (D'après une photographie.)	529
LES ENFANTS ONT UNE BONNE PETITE FIGURE ET UN COSTUME PEU COMPLIQUÉ. (D'après une photographie.)	530
LA VISITE DU MARCHÉ EST TOUJOURS UNE DISTRACTION UTILE POUR LE VOYAGEUR. (D'après une photographie.)	531
INDIENNE EN COSTUME DE FÊTE. (D'après une photographie.)	532
GROUPE DE BRAHMANES FRANÇAIS. (D'après une photographie.)	533
LA PAGODE DE VILLENOUR, À QUELQUES KILOMÈTRES DE PONDICHÉRY. (D'après une photographie.)	534
INTÉRIEUR DE LA PAGODE DE VILLENOUR. (D'après une photographie.)	535
LA FONTAINE AUX BAYADÈRES. (D'après une photographie.)	536
PLUSIEURS RUES DE PONDICHÉRY SONT LARGES ET BIEN BÂTIES. (D'après une photographie.)	537
ÉTANG DE LA PAGODE DE VILLENOUR. (D'après une photographie.)	538
BRAHMANES FRANÇAIS ATTENDANT LA CLIENTÈLE DANS UN BAZAR. (D'après une photographie.)	539
LA STATUE DE DUPLEIX À PONDICHÉRY. (D'après une photographie.)	540

UNE PEUPLADE MALGACHE
LES TANALA DE L'IKONGO
PAR *M. le Lieutenant ARDANT DU PICQ*

LES POPULATIONS SOUHAITENT LA BIENVENUE À L'ÉTRANGER. (D'après une photographie.)	541
FEMME D'ANKARIMBELO. (D'après une photographie.)	541

CARTE DU PAYS DES TANALA.	542
LES FEMMES TANALA SONT SVELTES, ÉLANCÉES. (D'après une photographie.)	543
PANORAMA DE FORT-CARNOT. (D'après une photographie.)	544
GROUPE DE TANALA DANS LA CAMPAGNE DE MILAKISIHY. (D'après une photographie.)	545
UN PARTISAN TANALA TIRANT À LA CIBLE À FORT-CARNOT. (D'après une photographie.)	546
ENFANTS TANALA. (D'après une photographie.)	547
LES HOMMES, TOUS ARMÉS DE LA HACHE. (D'après une photographie.)	548
LES CERCUEILS SONT FAITS D'UN TRONC D'ARBRE CREUSÉ, ET RECOUVERTS D'UN DRAP. (D'après une photographie.)	549
LE BATTAGE DU RIZ. (D'après une photographie.)	550
UNE HALTE DE PARTISANS DANS LA FORÊT. (D'après une photographie.)	551
FEMMES DES ENVIRONS DE FORT-CARNOT. (D'après une photographie.)	552
LES TANALA AU REPOS PERDENT TOUTE LEUR ÉLÉGANCE NATURELLE. (D'après une photographie.)	553
UNE JEUNE BEAUTÉ TANALA. (D'après une photographie.)	553
LE TANALA, MANIANT UNE SAGAIE, A LE GESTE ÉLÉANT ET SOUPLE. (D'après une photographie.)	554
LE CHANT DU «E MANENINA», À IABORANO. (D'après une photographie.)	555
LA RUE PRINCIPALE À SAHASINAKA. (D'après une photographie.)	556
LA DANSE EST EXÉCUTÉE PAR DES HOMMES, QUELQUEFOIS PAR DES FEMMES. (D'après une photographie.)	557
UN DANSEUR BOTOMARO. (D'après une photographie.)	558
LA DANSE, CHEZ LES TANALA, EST EXPRESSIVE AU PLUS HAUT DEGRÉ. (D'après des photographies.)	559
TAPANT À COUPS REDOUBLÉS SUR UN LONG BAMBOU, LES TANALA EN TIRENT UNE MUSIQUE ÉTRANGE. (D'après une photographie.)	560
FEMMES TANALA TISSANT UN LAMBA. (D'après une photographie.)	561
LE VILLAGE ET LE FORT DE SAHASINAKA S'ÉLÈVENT SUR LES HAUTEURS QUI BORDENT LE FARAONY. (D'après une photographie.)	562
UN DÉTACHEMENT D'INFANTRIE COLONIALE TRAVERSE LE RIENANA. (D'après une photographie.)	563
PROFIL ET FACE DE FEMMES TANALA. (D'après une photographie.)	564
LA RÉGION DU BOU HEDMA (sud tunisien) PAR <i>M. Ch. MAUMENÉ</i>	
LES MURAILLES DE SFAX, VÉRITABLE DÉCOR D'OPÉRA.... (D'après une photographie.)	565
SALEM, LE DOMESTIQUE ARABE DE L'AUTEUR. (D'après une photographie.)	565
CARTE DE LA RÉGION DU BOU HEDMA (SUD TUNISIEN).	566
LES SOURCES CHAUDES DE L'OUED HADEDJ SONT SULFUREUSES. (D'après une photographie.)	567
L'OUED HADEDJ, D'ASPECT SI CHARMANT, EST UN BOURBIER QUI SUE LA FIÈVRE. (D'après une photographie.)	568
LE CIRQUE DU BOU HEDMA. (D'après une photographie.)	569
L'OUED HADEDJ SORT D'UNE ÉTROITE CREVASSE DE LA MONTAGNE. (D'après une photographie.)	570
MANOUBIA EST UNE PETITE PAYSANNE D'UNE DOUZAINÉES. (D'après une photographie.)	571

UN Puits dans le défilé de Touninn. (D'après une photographie.)	571
Le ksar de Sakket abrite les Ouled Bou Saad sédentaires, qui cultivent oliviers et figuiers. (D'après une photographie.)	572
De temps en temps la forêt de gommiers se révèle par un arbre. (D'après une photographie.)	573
Le village de Mech; dans l'arrière-plan, le Bou Hedma. (D'après une photographie.)	574
Le Khrangat Touninn (défile de Touninn), que traverse le chemin de Bir Saad à Sakket. (D'après une photographie.)	575
Le puits de Bordj Saad. (D'après une photographie.)	576

DE TOLÈDE À GRENADE
PAR *M^{me} JANE DIEULAFOY*

Après avoir croisé des bœufs superbes.... (D'après une photographie.)	577
Femme castillane. (D'après une photographie.)	577
On chemine à travers l'inextricable réseau des ruelles silencieuses. (D'après une photographie.)	578
La rue du Commerce, à Tolède. (D'après une photographie.)	579
Un représentant de la foule innombrable des mendiants de Tolède. (D'après une photographie.)	580
Dans des rues tortueuses s'ouvrent les entrées monumentales d'anciens palais, tel que celui de la Sainte Hermandad. (Photographie Lacoste, à Madrid.)	581
Porte du vieux palais de Tolède. (D'après une photographie.)	582
Fière et isolée comme un arc de triomphe, s'élève la merveilleuse Puerta del Sol. (Photographie Lacoste, à Madrid.)	583
Détail de sculpture mudéjar dans le Transito. (D'après une photographie.)	584
Ancienne sinagogue connue sous le nom de Santa Maria la Blanca. (Photographie Lacoste, à Madrid.)	585
Madridène. (D'après une photographie.)	586
La porte de Visagra, construction massive remontant à l'époque de Charles Quint. (Photographie Lacoste, à Madrid.)	587
Tympan mudéjar. (D'après une photographie.)	588
Des familles d'ouvriers ont établi leurs demeures près de murailles solides. (D'après une photographie.)	589
Castillane et Sévillane. (D'après une photographie.)	589
Isabelle de Portugal, par le Titien (Musée du Prado). (Photographie Lacoste, à Madrid.)	590
Le palais de Pierre le Cruel. (D'après une photographie.)	591
Statue polychrome du prophète Élie, dans l'église de Santo Tomé (auteur inconnu). (D'après une photographie.)	592
Porte du palais de Pierre le Cruel. (D'après une photographie.)	593
Portrait d'homme, par le Greco. (Photographie Hauser y Menet, à Madrid.)	594
La cathédrale de Tolède.	595
Enterrement du comte d'Orgaz, par le Greco (église Santo Tomé). (D'après une photographie.)	596
Le couvent de Santo Tomé conserve une tour en forme de minaret. (D'après une photographie.)	597
Les évêques Mendoza et Ximénès. (D'après une photographie.)	598
Salon de la prieure, au couvent de San Juan de la Penitencia. (D'après une	

photographie.)	599
PRISE DE MELILLA (CATHÉDRALE DE TOLÈDE). (D'après une photographie.)	600
C'EST DANS CETTE PAUVRE DEMEURE QUE VÉCUT CERVANTÈS PENDANT SON SÉJOUR À TOLÈDE. (D'après une photographie.)	601
SAINTE FRANÇOIS D'ASSISE, PAR ALONZO CANO, CATHÉDRALE DE TOLÈDE.	601
PORTE DES LIONS. (Photographie Lacoste, à Madrid.)	602
LE CLOÎTRE DE SAN JUAN DE LOS REYES APPARAÎT COMME LE MORCEAU LE PLUS PRÉCIEUX ET LE PLUS FLEURI DE L'ARCHITECTURE GOTHIQUE ESPAGNOLE. (Photographie Lacoste, à Madrid.)	603
ORNEMENTS D'ÉGLISE, À MADRID. (D'après une photographie.)	604
PORTE DUE AU CISEAU DE BERRUGUETE, DANS LE CLOÎTRE DE LA CATHÉDRALE DE TOLÈDE. (Photographie Lacoste, à Madrid.)	605
UNE TOREA. (D'après une photographie.)	606
VUE INTÉRIEURE DE L'ÉGLISE DE SAN JUAN DE LOS REYES. (Photographie Lacoste, à Madrid.)	607
UNE RUE DE TOLÈDE. (D'après une photographie.)	608
PORTE DE L'HÔPITAL DE SANTA CRUZ. (Photographie Lacoste, à Madrid.)	609
SUR LES BORDS DU TAGE. (Photographie Lacoste, à Madrid.)	610
ESCALIER DE L'HÔPITAL DE SANTA CRUZ. (D'après une photographie.)	611
DÉTAIL DU PLAFOND DE LA CATHÉDRALE. (D'après une photographie)	612
PONT SAINT-MARTIN À TOLÈDE. (D'après une photographie.)	613
GUITARISTE CASTILLANE. (D'après une photographie.)	613
LA «CASA CONSISTORIAL», HÔTEL DE VILLE. (D'après une photographie.)	614
LE «PATIO» DES TEMPLIERS. (D'après une photographie.)	615
JEUNE FEMME DE CORDOUE AVEC LA MANTILLE EN CHENILLE LÉGÈRE. (D'après une photographie.)	616
UN COIN DE LA MOSQUÉE DE CORDOUE. (Photographie Lacoste, à Madrid.)	617
CHAPELLE DE SAN FERNANDO, DE STYLE MUDEJAR, ÉLEVÉE AU CENTRE DE LA MOSQUÉE DE CORDOUE. (D'après une photographie.)	618
LA MOSQUÉE QUI FAIT LA CÉLÉBRITÉ DE CORDOUE, AVEC SES DIX-NEUF GALERIES HYPOSTYLES, ORIENTÉES VERS LA MECQUE. (Photographie Lacoste, à Madrid.)	619
DÉTAIL DE LA CHAPELLE DE SAN FERNANDO. (D'après une photographie.)	620
VUE EXTÉRIEURE DE LA MOSQUÉE DE CORDOUE, AVEC L'ÉGLISE CATHOLIQUE ÉLEVÉE EN 1523, MALGRÉ LES PROTESTATIONS DES CORDOUANS. (D'après une photographie.)	621
STATUE DE GONZALVE DE CORDOUE. (D'après une photographie.)	622
STATUE DE DOÑA MARIA MANRIQUE, FEMME DE GONZALVE DE CORDOUE. (D'après une photographie.)	623
DÉTAIL D'UNE PORTE DE LA MOSQUÉE. (D'après une photographie.)	624

Note 1: Suite. Voyez page 301.[\[Retour au texte principal\]](#)

Note 2: Suite. Voyez pages 301 et 313.[\[Retour au texte principal\]](#)

Note 3: Suite. Voyez pages 301, 313 et 325.[\[Retour au texte principal\]](#)

Note 4: Suite. Voyez pages 301, 313, 325 et 337.[\[Retour au texte principal\]](#)

Note 5: Ici se termine le récit que le major Percy Molesworth Sykes a consacré à la Perse orientale dans l'ouvrage si documenté qu'il a publié à Londres (1902) sous le titre suivant: *Ten Thousand Miles in Persia*. L'autorité de l'écrivain qui a voué son existence à un pays dans lequel,

depuis de nombreuses années, il représente le Gouvernement de la Grande-Bretagne, en fait un travail géographique et historique de tout premier ordre. C'est une des publications les plus intéressantes à consulter sur l'état actuel de la Perse.

*** END OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK LE TOUR DU MONDE; À TRAVERS LA PERSE ORIENTALE *** NOTA DE LA RÉDACTION. [\[Retour au texte principal\]](#)

Updated editions will replace the previous one—the old editions will be renamed.

Creating the works from print editions not protected by U.S. copyright law means that no one owns a United States copyright in these works, so the Foundation (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to copying and distributing Project Gutenberg™ electronic works to protect the PROJECT GUTENBERG™ concept and trademark. Project Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you charge for an eBook, except by following the terms of the trademark license, including paying royalties for use of the Project Gutenberg trademark. If you do not charge anything for copies of this eBook, complying with the trademark license is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose such as creation of derivative works, reports, performances and research. Project Gutenberg eBooks may be modified and printed and given away—you may do practically ANYTHING in the United States with eBooks not protected by U.S. copyright law. Redistribution is subject to the trademark license, especially commercial redistribution.

START: FULL LICENSE

THE FULL PROJECT GUTENBERG LICENSE

PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg™ mission of promoting the free distribution of electronic works, by using or distributing this work (or any other work associated in any way with the phrase “Project Gutenberg”), you agree to comply with all the terms of the Full Project Gutenberg™ License available with this file or online at www.gutenberg.org/license.

Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg™ electronic works

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg™ electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to and accept all the terms of this license and intellectual property (trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy all copies of Project Gutenberg™ electronic works in your possession. If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project Gutenberg™ electronic work and you do not agree to be bound by the terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. “Project Gutenberg” is a registered trademark. It may only be used on or associated in any way with an electronic work by people who agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few things that you can do with most Project Gutenberg™ electronic works even without complying with the full terms of this agreement. See paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project Gutenberg™ electronic works if you follow the terms of this agreement and help preserve free future access to Project Gutenberg™ electronic works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation (“the Foundation” or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project Gutenberg™ electronic works. Nearly all the individual works in the collection are in the public domain in the United States. If an individual work is unprotected by copyright law in the United States and you are located in the United States, we do not claim a right to prevent you from copying, distributing, performing, displaying or creating derivative works based on the work as long as all references to Project Gutenberg are removed. Of course, we hope that you will support the Project Gutenberg™ mission of promoting free access to electronic works by freely sharing Project Gutenberg™ works in compliance with the terms of this agreement for keeping the Project Gutenberg™ name associated with the work. You can easily comply with the terms of this agreement by keeping this work in the same format with its attached full Project Gutenberg™ License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in a constant state of change. If you are outside the United States, check the laws of your country in addition to the terms of this agreement before downloading, copying, displaying, performing, distributing or creating derivative works based on this work or any other Project Gutenberg™ work. The Foundation makes no representations concerning the copyright status of any work in any country other than the United States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other immediate access to, the full Project Gutenberg™ License must appear prominently whenever any copy of a Project Gutenberg™ work (any work on which the phrase “Project Gutenberg” appears, or with which the phrase “Project Gutenberg” is associated) is accessed, displayed, performed, viewed, copied or distributed:

This eBook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at www.gutenberg.org. If you are not located in the United States, you will have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.

1.E.2. If an individual Project Gutenberg™ electronic work is derived from texts not protected by U.S. copyright law (does not contain a notice indicating that it is posted with permission of the copyright holder), the work can be copied and distributed to anyone in the United States without paying any fees or charges. If you are redistributing or providing access to a work with the phrase “Project Gutenberg” associated with or appearing on the work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the Project Gutenberg™ trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.3. If an individual Project Gutenberg™ electronic work is posted with the permission of the copyright holder, your use and distribution must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any additional terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked to the Project Gutenberg™ License for all works posted with the permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg™ License terms from this work, or any files containing a part of this work or any other work associated with Project Gutenberg™.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this electronic work, or any part of this electronic work, without prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with active links or immediate access to the full terms of the Project Gutenberg™ License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary, compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any word processing or hypertext form. However, if you provide access to or distribute copies of a Project Gutenberg™ work in a format other than “Plain Vanilla ASCII” or other format used in the official version posted on the official Project Gutenberg™ website (www.gutenberg.org), you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon request, of the work in its original “Plain Vanilla ASCII” or other form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg™ License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying, performing, copying or distributing any Project Gutenberg™ works unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing access to or distributing Project Gutenberg™ electronic works provided that:

- You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from the use of Project Gutenberg™ works calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. The fee is owed to the owner of the Project Gutenberg™ trademark, but he has agreed to donate royalties under this paragraph to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments must be paid within 60 days following each date on which you prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax returns. Royalty payments should be clearly marked as such and sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the address specified in Section 4, “Information about donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation.”
- You provide a full refund of any money paid by a user who notifies you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he does not agree to the terms of the full Project Gutenberg™ License. You must require such a user to return or destroy all copies of the works possessed in a physical medium and discontinue all use of and all access to other copies of Project Gutenberg™ works.
- You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the electronic work is discovered and reported to you within 90 days of receipt of the work.
- You comply with all other terms of this agreement for free distribution of Project Gutenberg™ works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg™ electronic work or group of works on different terms than are set forth in this agreement, you must obtain permission in writing from the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the manager of the Project Gutenberg™ trademark. Contact the Foundation as set forth in Section 3 below.

1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable effort to identify, do

copyright research on, transcribe and proofread works not protected by U.S. copyright law in creating the Project Gutenberg™ collection. Despite these efforts, Project Gutenberg™ electronic works, and the medium on which they may be stored, may contain “Defects,” such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the “Right of Replacement or Refund” described in paragraph 1.F.3, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project Gutenberg™ trademark, and any other party distributing a Project Gutenberg™ electronic work under this agreement, disclaim all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE PROVIDED IN PARAGRAPH 1.F.3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a written explanation to the person you received the work from. If you received the work on a physical medium, you must return the medium with your written explanation. The person or entity that provided you with the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a refund. If you received the work electronically, the person or entity providing it to you may choose to give you a second opportunity to receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy is also defective, you may demand a refund in writing without further opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth in paragraph 1.F.3, this work is provided to you ‘AS-IS’, WITH NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages. If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by the applicable state law. The invalidity or unenforceability of any provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone providing copies of Project Gutenberg™ electronic works in accordance with this agreement, and any volunteers associated with the production, promotion and distribution of Project Gutenberg™ electronic works, harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following which you do or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg™ work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any Project Gutenberg™ work, and (c) any Defect you cause.

Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg™

Project Gutenberg™ is synonymous with the free distribution of electronic works in formats readable by the widest variety of computers including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the assistance they need are critical to reaching Project Gutenberg™’s goals and ensuring that the Project Gutenberg™ collection will remain freely available for generations to come. In 2001, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure and permanent future for Project Gutenberg™ and future generations. To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and how your efforts and donations can help, see Sections 3 and 4 and the Foundation information page at www.gutenberg.org.

Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non-profit 501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal Revenue Service. The Foundation’s EIN or federal tax identification number is 64-6221541. Contributions to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent permitted by U.S. federal laws and your state’s laws.

The Foundation’s business office is located at 809 North 1500 West, Salt Lake City, UT 84116, (801) 596-1887. Email contact links and up to date contact information can be found at the

Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

Project Gutenberg™ depends upon and cannot survive without widespread public support and donations to carry out its mission of increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine-readable form accessible by the widest array of equipment including outdated equipment. Many small donations (\$1 to \$5,000) are particularly important to maintaining tax exempt status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating charities and charitable donations in all 50 states of the United States. Compliance requirements are not uniform and it takes a considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up with these requirements. We do not solicit donations in locations where we have not received written confirmation of compliance. To SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any particular state visit www.gutenberg.org/donate.

While we cannot and do not solicit contributions from states where we have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition against accepting unsolicited donations from donors in such states who approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make any statements concerning tax treatment of donations received from outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg web pages for current donation methods and addresses. Donations are accepted in a number of other ways including checks, online payments and credit card donations. To donate, please visit: www.gutenberg.org/donate

Section 5. General Information About Project Gutenberg™ electronic works

Professor Michael S. Hart was the originator of the Project Gutenberg™ concept of a library of electronic works that could be freely shared with anyone. For forty years, he produced and distributed Project Gutenberg™ eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg™ eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as not protected by copyright in the U.S. unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Most people start at our website which has the main PG search facility: www.gutenberg.org.

This website includes information about Project Gutenberg™, including how to make donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.